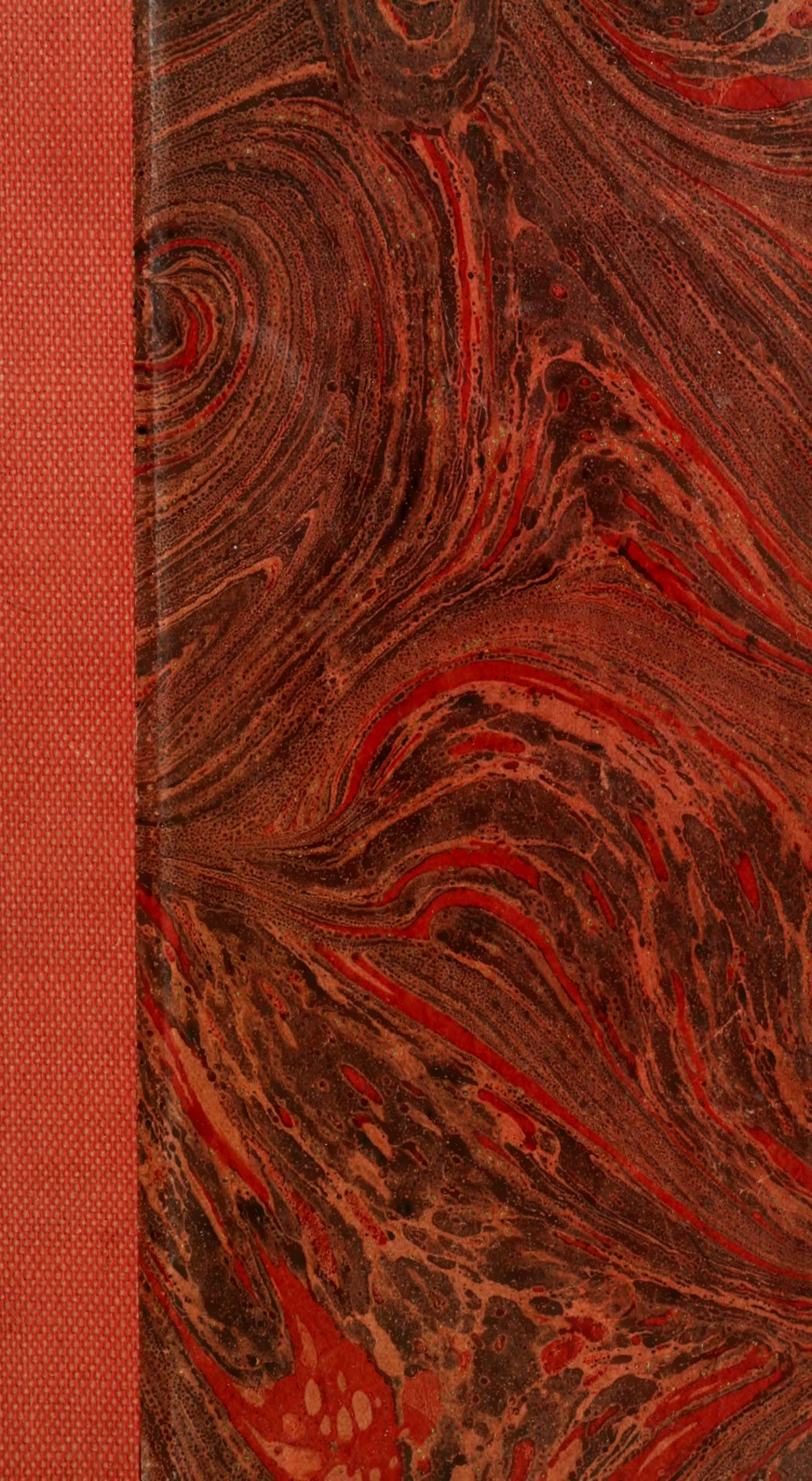


LÉON BLOY

—

La Porte des Humbles

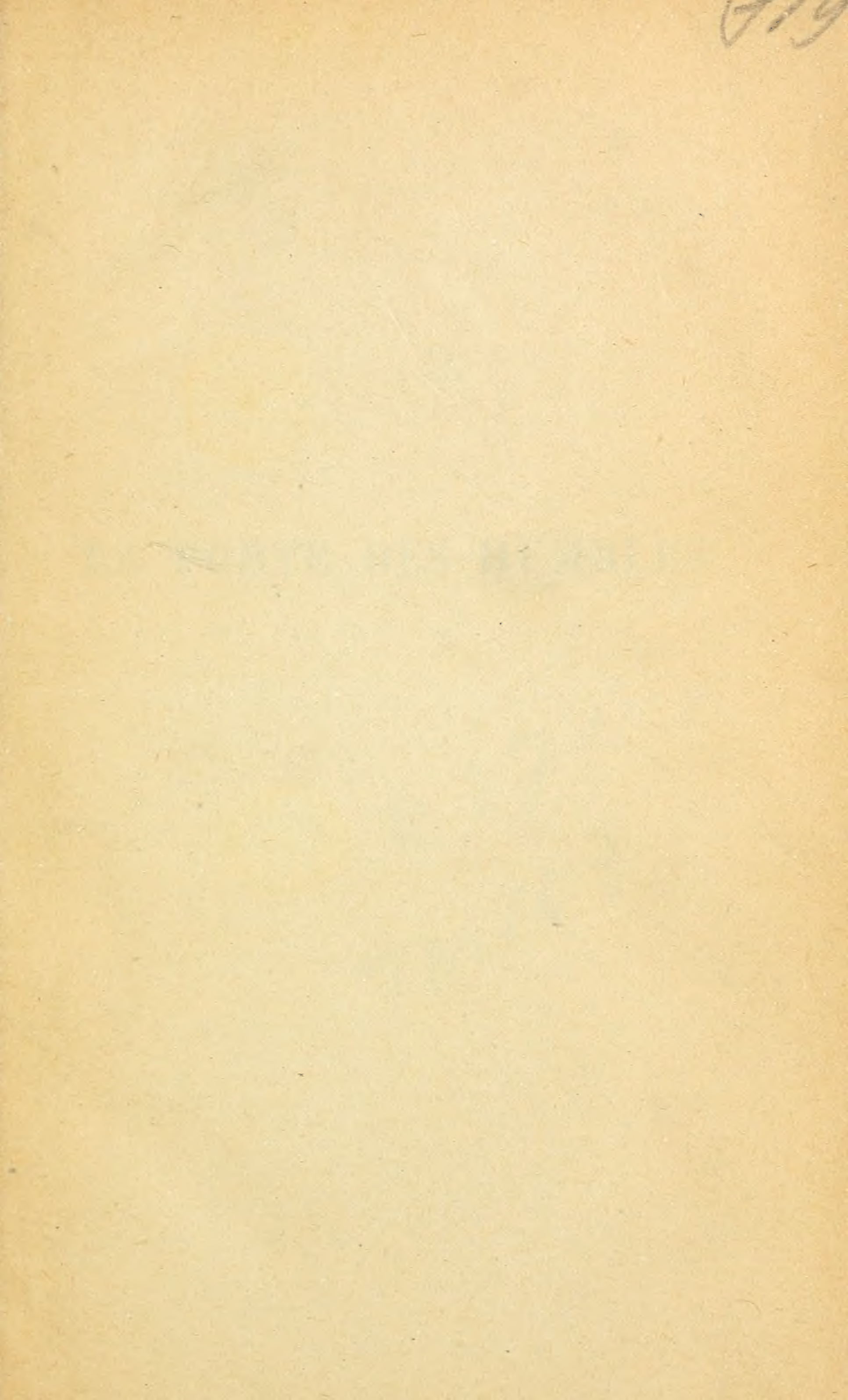
POUR FAIRE SUITE *Au Seuil de l'Apocalypse*

1915-1917

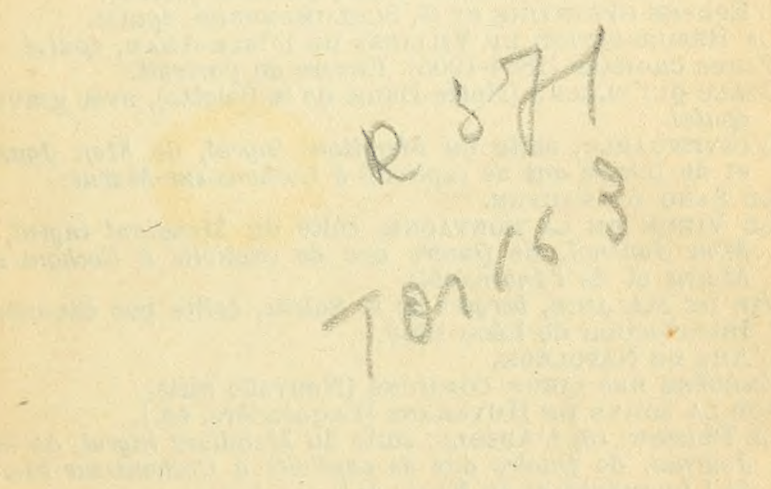
Diligentibus *Deum Omnia*
cooperantur in bonum.
S. PAUL, Rom. 8.



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

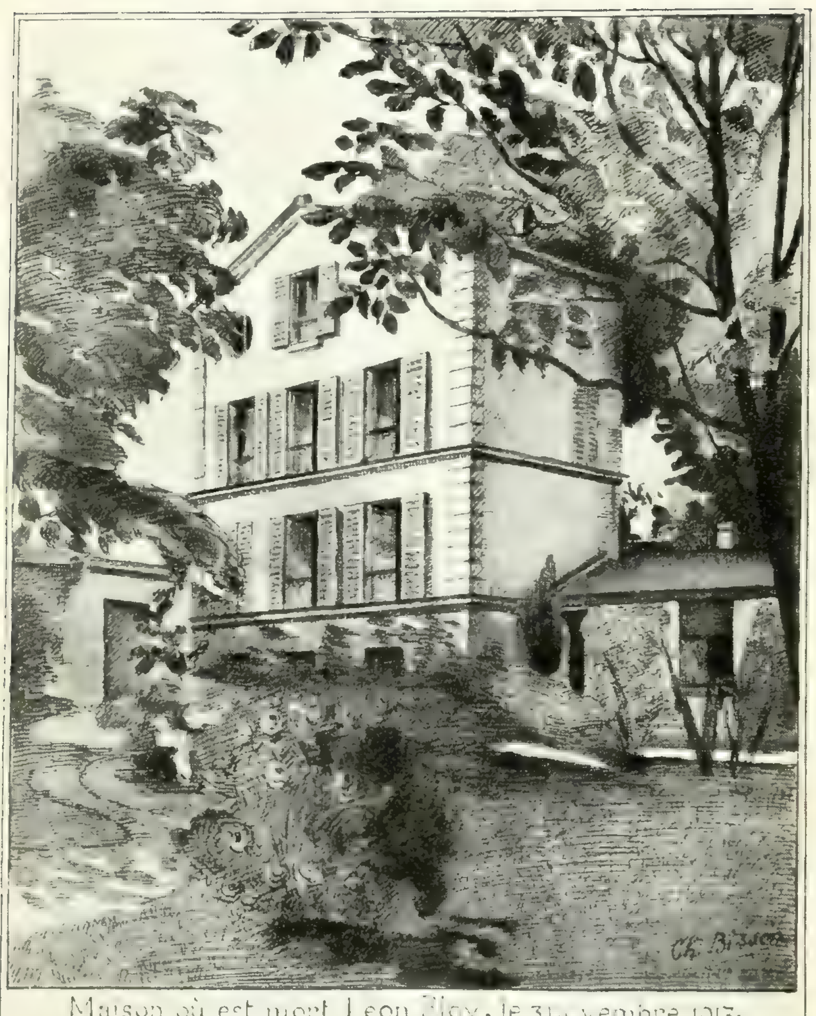


LA PORTE DES HUMBLES



DU MÊME AUTEUR

Le Révélateur du globe *(Christophe Colomb et sa béatification future).* Préface de J. Barbey d'Aurevilly, *épuisé.*
Propos d'un entrepreneur de démolitions (Stock).
Le Pal, pamphlet hebdomadaire (les 4 numéros parus) *épuisé.*
Le Désespéré, roman.
Christophe Colomb devant les taureaux, *épuisé.*
La Chevalière de la mort *(Marie-Antoinette), épuisé.*
Le Salut par les Juifs, *épuisé.*
Sueur de sang (1870-1871) (Crès).
Léon Bloy devant les cochons, *épuisé.*
Histoires désobligeantes (Crès).
La Femme pauvre, épisode contemporain.
Le Mendiant ingrat (Journal de Léon Bloy).
Le Fils de Louis XVI, avec un portrait de Louis XVII, *épuisé.*
Je m'accuse... Pages irrespectueuses pour Émile Zola et quelques autres. Curieux portrait de Léon Bloy à 18 ans.
Exégèse des lieux communs.
Les dernières colonnes de l'Église *(Coppée. — Le R. P. Judas. — Brunetière. — Huysmans. — Bourget, etc.).*
Mon Journal (Dix-sept mois en Danemark), suite du *Mendiant ingrat.*
Quatre ans de captivité a Cochons-sur-Marne, suite du *Mendiant ingrat* et de *Mon Journal.*
Belluaires et porchers. Autre portrait (Stock).
L'Épopée byzantine et G. Schlumberger, *épuisé.*
La Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam, *épuisé.*
Pages choisies (1884-1905). Encore un portrait.
Celle qui pleure (Notre-Dame de la Salette), avec gravure *épuisé.*
L'Invendable, suite du *Mendiant ingrat,* de *Mon Journal* et de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne.*
Le Sang du pauvre.
Le Vieux de la montagne, suite du *Mendiant ingrat,* de *Mon Journal,* de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* et de *l'Invendable.*
Vie de Mélanie, *bergère de la Salette,* écrite par elle-même. Introduction de Léon Bloy.
L'Ame de Napoléon.
Exégèse des lieux communs (Nouvelle série).
Sur la tombe de Huysmans (Laquerrière, éd.).
Le Pèlerin de l'Absolu, suite du *Mendiant ingrat,* de *Mon Journal,* de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne,* de *l'Invendable* et du *Vieux de la montagne.*
Jeanne d'Arc et l'Allemagne (Crès).
Au seuil de l'Apocalypse, suite du *Pèlerin de l'Absolu, etc...*
Méditations d'un solitaire en 1916.
Constantinople et Byzance (Crès).
Dans les ténèbres, avec un portrait de Léon Bloy, dessiné par sa femme.



Maison où est mort Léon Bloy, le 3 novembre 1917.

LÉON BLOY

La Porte des Humbles

POUR FAIRE SUITE *Au seuil de l'Apocalypse.*

1915-1917

AVEC UNE GRAVURE

> Diligentibus Deum
> *omnia* cooperantur
> in bonum.
>
> S. PAUL. Rom. 8.

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXX

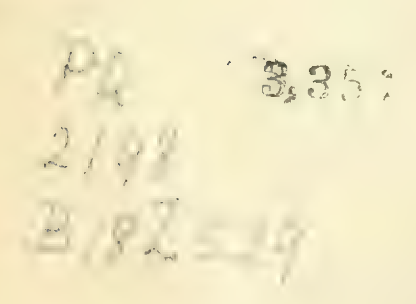
IL A ÉTÉ TIRÉ :

49 exemplaires sur chine, numérotés à la presse,
de 1 à 49.
371 exemplaires sur hollande, numérotés à la presse,
de 50 à 420.

La première édition de cet ouvrage a été tirée à
1100 exemplaires sur papier vergé pur fil
des papeteries Lafuma, savoir :

1075 exemplaires numérotés de 421 à 1495,
25 exemplaires, hors commerce, marqués à la presse
de A à Z.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



A NOTRE AMI POLONAIS

AUGUSTIN JAKUBISIAK

Prêtre catholique.

Recevez, cher ami, de vos Mains sacerdotales, ces dernières pages de Celui que vous aimez.

Lisez-les dans le silence de tout ce qui n'est pas. *Vous serez alors véritablement avec* Léon Bloy, *comme si vous étiez assis à sa table et qu'il vous rompît le pain.*

N'êtes-vous pas — selon la Parole du Prophète — l'Ange du Seigneur envers qui l'hospitalité est recommandée ?

Vous serez son convive, comme il est le vôtre, chaque fois que vous levez le calice pour les Vivants et pour les Trépassés, accomplissant ainsi votre mission qui est de nous préparer notre lieu : « *Ecce ego mittam Angelum meum, qui praecedat te, et custodiat in via et introducat* in locum *quem paravi.* » *(Exodi : XXIII)*

Jeanne Léon Bloy

1915

Octobre.

8. — Communion à Mévoisins à 7 heures. Adieux au curé. Je vais mieux. Jeanne et les enfants ont prié pour moi. Tout est préparé le mieux du monde. Le voisin qui s'est déjà chargé de nos bagages transporte nos personnes à la halte.

Départ à 9 heures et demie.

Jacques et Pierre nous attendaient à Montparnasse. On déjeune ensemble. Mais la fatigue se fait sentir et je mange à peine.

9. — Je ne suis bon à rien, et je continue à souffrir.

Hier, Pierre m'a appris la mort de Remy de Gourmont. Son dernier article au *Mercure* était un ricanement contre Jeanne d'Arc.

10. Dimanche. — Je suis jugé et je me juge moi-même incapable de sortir. Je suis terriblement loin de la santé.

A 6 heures, visite du bon ami Henri Boutet, dont j'avais trouvé à ma rentrée un livre nouveau, *l'Ame de Paris*, 1914.

15. — Nuit très douloureuse. Le soir, Jeanne m'annonce que, demain matin, le vicaire de la paroisse m'apportera la communion.

Le propriétaire nous signifie notre congé par huissier, ce qui, a dit un ami compétent, ne signifie absolument rien.

16. — La nuit dernière ayant été presque bonne, la journée est beaucoup meilleure.

Je peux même, le soir, jouer aux échecs avec Jeanne et lire avec intérêt des pages de Marbot.

18. — Lettre d'un inconnu, Joseph Muls, qui se dit exilé belge, grand amateur de mes livres et qui voudrait me voir.

Vers 3 heures visite de Martineau et de sa femme. Je suis heureux de les revoir et de leur faire lire quelques pages de mon manuscrit, mais il en résulte pour moi une grande fatigue, aggravée plus tard par la bonne femme qui

vient me poser des ventouses, pratique dont je ne vois pas l'utilité.

19. — A midi je reçois des nouvelles d'André Dupont, triste et résigné. Je fais l'effort d'une grande lettre pour lui donner du courage.

22. — Lettre très affectueuse et très intéressante de Bellé qui considère, comme moi, l'avenir avec les plus noirs pressentiments.

23. — J'écris longuement à Bellé, ce matin, pour lui donner du courage.

Véra est venue déjeuner. D'après elle ma *Jeanne d'Arc* serait beaucoup lue sur le front par les officiers.

Le soir, vers 6 heures, visite de Boutet. Il me cite un propriétaire connu de lui qui envoie du papier timbré à ses locataires *sur le front* ! ! !

25. — Philippe Raoux, dont le silence m'inquiétait, me donne enfin de ses nouvelles. Il a pu être épargné jusqu'ici, mais il voit terriblement l'horreur de cette guerre.

Reçu un imprimé curieux : Une lettre à Mgr de Cabrières, d'un curé de la Vienne, en réponse à l'inqualifiable lettre de ce cardinal contre Mélanie.

27. — Lecture de *la Vie de saint Bernard* par Ratisbonne.

Le propriétaire m'écrit proposant de me faire cadeau de tous les termes échus et de ne m'inquiéter en aucune manière, si je consens à déménager le 15 janvier.

29. — Lettre à Mme X... Je lui dis qu'elle est pour moi une amie plus ancienne que beaucoup d'autres, l'ayant connue au Paradis terrestre.

Novembre.

1. — Après une bonne nuit je me lève au son des cloches, avec la sensation d'une partie de ma force revenue.

2. — Journée de lecture.

Le soir, vers 6 heures, visite agréable de Henri Boutet qui me trouve en meilleur état et qui se réjouit d'apprendre que mon livre sera édité.

Commencé aujourd'hui la lecture quotidienne de l'Office des Morts, ayant décidé de le lire tous les jours de ce mois.

3. — Visite de Vallette. Il pense que mon livre, *Au seuil de l'Apocalypse*, a peu de chose à craindre de la censure, qui n'a d'autre préoccupation que la recherche des petites attaques politiques ou administratives. Je suis trop haut pour elle. Il s'en va à 5 h. 1/2, emportant mon manuscrit.

6. — Lecture de *l'Ecclésiastique*. Grand profit à espérer de cette étude persévérante.

10. — A Raoux :

... Vous ai-je écrit que j'ai été fort malade? Je le suis encore, non pas d'une façon inquiétante mais assez pour souffrir chaque jour. Tout effort sérieux m'est interdit et j'ai le sentiment bien net que je suis entré irrévocablement dans la misère de la vieillesse. 70 ans, telle est la durée de notre vie, dit l'Esprit-Saint. Les plus forts atteignent 80, *et amplius labor et dolor*. Je suis donc sur la limite, très persuadé, d'ailleurs, d'avoir mal employé ma vie. Je me console comme je peux par la pensée d'avoir fait des livres qui sont utiles à quelques-uns, mais, pour ce qui est du reste, quelle indigence !...

13. — Nuit agitée. Triste journée.

Le soir Véronique, revenant de Paris, m'apporte un livre acheté par elle tout exprès pour

moi : *Les Merveilles de l'instinct chez les insectes*, par Fabre. Depuis longtemps, je désirais lire ce bonhomme et Véronique a pensé que cette lecture serait un secours pour moi.

Que Dieu la bénisse !

14. Dimanche. — Après-midi vers 3 h. 1/2 voici venir Martineau et Élisabeth et aussitôt après Barthèlemy. A ce moment-là, je souffrais. La présence de ces amis a complètement dissipé mon mal et j'ai eu deux heures délicieuses. Barthèlemy a été parfait de ton, d'esprit, d'ouverture de cœur. Il reviendra avec sa femme et ses enfants. On fera de la musique. Après leur départ j'ai pris un peu de repos.

Commencé avec le plus grand plaisir la lecture du livre de Fabre, excellent bonhomme, dénué d'art, mais tellement ami de la nature.

15. — Nuit très bonne.

A Mme X... :

... C'est vrai que je ne suis pas fort et que j'ai encore de mauvais moments, mais la guérison parfaite s'annonce et j'ai l'assurance que tout ce qui m'a été ôté un moment me sera rendu bientôt, peut-être même avec du surplus. Ne vous ai-je pas dit que je suis loin d'avoir accompli ma tâche en ce monde? Dieu le sait et y pourvoira.

Oh! le délicieux rêve de cette nuit! J'étais triste et dans l'angoisse, lorsqu'un vieil homme inconnu, d'une bonté merveilleuse, est venu à moi et m'a donné, sous la forme de je ne sais quelle monnaie indéfinissable, le secours que je n'osais pas espérer, le secours qu'il me fallait; après quoi, il m'a serré la main très longtemps en me regardant avec amour. Je ne saurais rien dire de plus. Tout s'est effacé, excepté ce regard et cette étreinte qui me bouleversaient le cœur, et je me suis réveillé, inondé de délices.

17. — Jeanne va voir un pavillon recommandé par Karl Boës et dont le dernier locataire a été Charles Péguy. Elle revient enchantée. La maison est suffisamment grande, semble très saine et le jardin est magnifique, si étendu et si rempli de fruitiers que sa possession nous dispenserait de villégiature à l'avenir. Nous irons demain le voir ensemble.

18. — A 10 heures, visite au pavillon. J'en reviens aussi charmé que Jeanne et fermement décidé à le louer quelles que puissent être les difficultés.

A 6 heures, arrivée de Viñes devant dîner ici avec Pierre Van der Meer qui vient un peu plus tard. Bonne et réconfortante soirée. Conversation intéressante où on reconnaît avec

moi qu'on est vraiment au seuil de l'Apocalypse. Pierre, qui est mieux informé que nous, déclare ne pas comprendre que la force allemande soit, en apparence, si peu usée et puisse encore présenter un formidable front en France, en Russie et aux Balkans. Pour ce qui est du Pape, il semble se désintéresser de tout, excepté de l'Autriche.

Viñes et Madeleine nous font de la musique. Départ de nos amis à 10 heures et demie.

19. — L'après-midi, au moment où j'allais me reposer, arrive Georges Auric, le jeune musicien ami de Viñes, qui m'écrivait en juillet et en août. C'est un très jeune homme de 17 ans mais qui paraît en avoir 20. Son ton est excellent, sa timidité à peu près nulle et il semble avoir une bonne culture littéraire. Nous le gardons sans ennui autant qu'il lui plaît de rester.

21. Dimanche. — Nuit très douloureuse. Reprise violente de mes douleurs.

A 10 heures, visite attendue de notre futur propriétaire. C'est un bourgeois convenable et même d'apparence timide, quoique vieux et borgne. Il accepte volontiers de nous louer sa maison, mais le projet de contrat qu'il nous

fait lire porte que le 1er janvier nous devrons payer six mois de loyer d'avance, injustice odieuse qu'il faut subir partout, dit-on. Nous nous récrions et je finis par obtenir, avec une facilité qui m'étonne, l'abandon de cette clause. Alors, tout est dit. Dans quelques jours nous signerons l'engagement. Il ne nous restera plus qu'à trouver l'argent de notre déménagement, celui du terme, etc.

22. — Journée passable. Lecture de *l'Ecclésiastique.*

Le soir, lettre de Philippe Raoux qui parle du surnaturel à ses canonniers.

23. — Un inconnu, qui ne signe pas et qui se dit un vieil ami inquiet de me savoir malade, m'envoie 30 francs.

24. — A de la Laurencie en lui envoyant la dédicace de *Au seuil de l'Apocalypse.*

Cher ami, De tout mon cœur, vous le savez, je voudrais qu'il me fût donné de vous offrir, à l'occasion de ce second et douloureux anniversaire, un atome de consolation. Mais je sais trop l'insuffisance et la misère de tout ce qui n'est pas divin. J'ai voulu espérer, cependant, que cette dédicace d'un livre que remplit la douleur chrétienne serait douce à votre

âme. C'est l'hommage très simple d'un pauvre artiste qui vous aime et qui ne sait pas mieux que de pleurer avec ses compagnons de captivité.

26. — Lettre vraiment extraordinaire d'un jeune prêtre italien : Tebaldo Pellizzari, de Florence, qui m'a connu par *l'Ame de Napoléon* dans un cabinet de lecture.

Bouleversé par cette lecture, il s'est jeté à mes autres livres qui l'ont émerveillé. Il a été poussé « irrésistiblement » à m'écrire et il me demande un de mes livres avec dédicace.

Réponse de la Laurencie extrêmement touché de mon envoi. Il me dit que, précisément, il pensait beaucoup à moi au moment où il a reçu ma lettre et que même il songeait à « réchauffer un peu ma veillée de Noël ».

A l'occasion de sa réponse, nous avons beaucoup parlé de la défunte que je n'ai pu mentionner dans mon livre qu'avec une grande réserve. Cela ne suffit pas à Jeanne qui écrit une page très touchante que j'ajouterai.

27. — A Tebaldo Pellizzari :

Cher monsieur, Je suis extrêmement touché de votre lettre et je m'empresse de vous envoyer ce que vous me demandez. De loin en loin, je reçois de tels suffrages. Des âmes, qui ne savaient même pas

mon existence, me découvrent tout à coup avec étonnement et comprennent que c'est pour elles que j'ai écrit et que j'ai souffert. Alors, comme vous, elles me disent noblement leur reconnaissance, et j'ai un tressaillement de joie.

Vous nommez Hello qui fut autrefois mon ami. Voici une de ses paroles : « Celui qui aime la grandeur et qui aime l'abandonné, quand il passera à côté de l'abandonné, reconnaîtra la grandeur, si la grandeur est là. » Je ne suis peut-être pas grand, mais je suis l'abandonné. Dès mon premier livre, on put et on voulut m'appliquer la sentence du Livre Saint : *Ferus homo*, etc. On sentit en moi l'homme de l'Absolu qui ne pouvait être le camarade de personne et, tout de suite, commença l'universelle conspiration du silence dont je meurs depuis trente ans. Mes pires ennemis ont été les catholiques et surtout les ecclésiastiques dont j'ai si souvent condamné la lâcheté et l'effrayante bêtise.

Torturé toute ma vie par la misère, j'arrive aujourd'hui à ma 70e année, toujours incertain de ma subsistance. Tel a été, jusqu'à présent, mon unique salaire humain. Mais Dieu ne m'a pas refusé sa Joie. Sans parler des chères créatures qu'il a placées près de moi, j'ai eu la consolation infinie de donner des âmes à l'Église. Je ne suis donc pas à plaindre et vous pouvez comprendre mon allégresse lorsque m'arrive, par surcroît, le don d'un cœur tel que le vôtre. Soyez donc béni, mon cher abbé, et quand vous serez à l'autel, souvenez-vous du vieil écrivain abandonné.

28. Dimanche. — A de la Laurencie :

Très cher ami, Votre lettre venue ce matin, 1er dimanche de l'Avent, m'a un peu bouleversé.

Nunc propior est nostra salus, dit l'Église en ce jour. Vous étiez donc désigné pour me procurer en une manière l'accomplissement de cette parole...

... Dès le commencement de ce mois de novembre qui leur appartient, j'avais supplié les chères âmes des morts de me protéger comme elles peuvent le faire en échange du secours que je me sentais capable de leur donner par la communion quotidienne et la récitation amoureuse de leur office. Vendredi 26, une messe était dite par un humble prêtre pour celle que vous savez. Je n'ai donc pas été très surpris de l'inspiration que vous avez eue, mais seulement pénétré de l'émotion la plus vive. Je pense, mon ami, que vous serez heureux de savoir que je suis délivré, par vous, d'un poids très lourd. Que pourrais-je dire de plus, à vous qui savez que le Surnaturel est tout pour moi et que ma vie n'a pas d'autre fondement que la confiance en Dieu? Parce que vous aurez été un privilégié de la Douleur, vous serez un privilégié de la compassion divine, et je demande à Celui qui va naître sur la paille des animaux de porter, sur vous et les vôtres, son plus doux regard.

29. — Envoyé à Pellizzari un exemplaire du *Salut par les Juifs* avec ceci :

Liber involutus... Scriptus intus et foris... scriptæ in eo lamentationes et carmen et væ.

Décembre.

1. — Lettre touchante d'André Dupont qui va partir sur le front. Il est très doucement résigné et, en cas de mort, nous recommande sa femme.

A Dupont :

Mon cher André, Vos deux dernières lettres, celle venue aujourd'hui et celle reçue le 19 octobre, à laquelle j'ai répondu le même jour, m'ont été extrêmement douces. Je vous vois résigné à tout, plus peut-être que je ne le serais moi-même, si mon âge et le pitoyable état de ma guenille ne s'opposaient pas à toute velléité guerrière.

Je voudrais cependant ajouter quelque chose à la paix de votre âme en vous disant comme je le pense que vous serez très particulièrement et très amoureusement protégé.

Je me persuade que ceux qui m'aiment et qui ont eu compassion de moi seront traités avec une grande douceur et auront part, quelles que puissent être leurs infidélités antérieures, à la sorte de vie surnaturelle que Dieu prépare en ce monde aux chères âmes qu'il veut y garder.

Il est possible que même dans le froid, la boue et l'angoisse physique, la détresse du cœur que vous redoutez vous soit épargnée. J'ai éprouvé cela, il y a quarante-cinq ans, lorsque j'étais en présence de ces mêmes ennemis diaboliques. Dans les pires moments, et lorsque le désespoir semblait tout proche, visitation soudaine d'une vague de paix intérieure, abolition immédiate et merveilleuse de toute crainte, de toute tristesse et renouvellement instantané de la vigueur corporelle. Après tant d'années, j'ai le souvenir précis de ces bouffées de consolation délicieuse. Vous éprouverez cela, mon cher André, et il vous sera bien facile de l'obtenir. A ceux qui ont fait d'avance le sacrifice de leur vie, Dieu demande si peu, pas même la réalité de ce sacrifice, et vous savez si bien ce qu'il faut lui dire. Ici, nous vous recommandons avec une entière confiance à Celle qu'on n'invoque pas en vain, et j'espère très fermement revoir en vous non une victime de cette guerre abominable, mais un homme devenu plus fort et dont l'épreuve aura superbement agrandi le cœur.

Je vous crie donc de toutes mes forces patience et confiance. Dieu et sa Mère savent que j'ai besoin de vous et, ne fût-ce que pour moi, ils vous garderont.

7. — A 11 heures et demie, arrivée de Pierre devant déjeuner avec Viñes et Auric.

Échecs en les attendant.

A leur arrivée, midi et demi, déjeuner impor-

tant, à la fin duquel je suis forcé de prendre du repos.

Nos convives en profitent pour aller visiter notre nouvelle demeure et reviennent charmés, amenant Martineau rencontré en chemin.

Viñes et Madeleine font de la musique. Départ de Pierre à 3 heures.

Départ de Viñes et de Martineau à 4 heures. Auric, seul, reste et nous le gardons pour dîner.

A 6 heures et demie, lettre enfin de Raugel de qui nous ne savions rien depuis longtemps.

Il est toujours en traitement à Montpellier, mais plusieurs mois de convalescence seront encore nécessaires. Il a beaucoup souffert, mais sa résignation est parfaite.

Départ d'Auric vers 10 heures. Nous l'aimons déjà beaucoup.

9. — A Mme X...

... Vous m'écrivez que vous êtes très loin de Dieu par « votre manque de volonté généreuse », et au moment où je lis cette ligne, je crois entendre une voix paternelle infiniment douce, me dire au cœur : « Qui donc est plus près de moi que cette fille généreuse et sans détour que mon esprit a choisie et *marquée* parmi tant d'autres brebis qui se croient meilleures? »

Je la mets en garde contre une humilité

vaine et toute en formules qui la porterait à se dire inférieure en vertu à certaines personnes qui méprisent la Salette, et je réponds à divers points de sa lettre.

A la dernière heure, lettre extraordinaire d'Auric.

Jeanne l'avait en effet chargé de chercher Marato, le médecin grec qui a si bien soigné Véronique en 1911, espérant que cet homme pourrait me donner un conseil utile. Il paraît que Dieu ne l'a pas voulu.

Lettre d'Auric :

Montmartre, mercredi soir.

Chère madame,

Quelle aventure !...

Après avoir sonné aux portes des médecins de la rue Lepic (ils sont trois ou quatre), j'ai découvert la plaque désirée du Dr Marato (consultations de 2 à 3) ; mais, lorsque j'ai demandé celui-ci, ah ! de quel ton navrant, une vieille dame m'a dit :

« Il est mort vendredi ! »

(Rupture d'anévrisme). . . . .

10. — Notre-Dame-de-Lorette.

Quels souvenirs douloureux aujourd'hui !

A Pierre Boissie, rédacteur du journal *Excelsior :*

Mon cher confrère, Malade et fort languissant

depuis environ trois mois, je suis confus de ne pouvoir répondre qu'en peu de lignes à la longue lettre que vous avez eu l'obligeance de m'écrire. Je n'ai pas été dupe de l'étrange farce du plagiat allemand. Une traduction en allemand de mon poème *Lamentation de l'Épée*, puis restitution *intégrale* en français n'étant pas possible, on était forcé de supposer absurdement que la prétendue brochure avait été publiée à Leipzig en langue française. Ayant d'autres énigmes à résoudre et doué du sens des *affaires*, ce qui est surabondamment démontré par mon choix de la vie érémitique, je n'ai voulu voir dans cet incident qu'une occasion offerte par la Providence d'annoncer mon prochain livre aux lecteurs du *Mercure de France*, et voilà tout. Il faut bien que je me fasse un peu de réclame à moi-même, puisque nul ne marche.

Je ne reproche pas à messieurs les journalistes de m'ignorer. Je les accuse de *vouloir m'ignorer*, ce qui est fort différent et parfaitement ignoble surtout s'il s'agit de tuer de misère et de chagrin un artiste jugé supérieur.

Encore une fois je vous remercie, en vous priant, s'il vous arrivait de m'écrire encore, de m'épargner le « cher maître », protocole injurieux que je n'ai mérité par aucune turpitude littéraire.

A midi, bonne lettre de Baumann toujours affligé de pessimisme. Il se réjouit de connaître par moi l'abbé Cornuau et le frère Dacien.

11. — A Baumann :

... Les événements vous désolent, mon cher ami, je pourrais dire qu'ils me torturent et que cette vision d'injustice monstrueuse n'est pas étrangère à mon détraquement actuel. Mais cela est seulement *humain* et votre pessimisme n'est pas mon fait. Étant le Pèlerin de l'Absolu, je devais nécessairement arriver au seuil de l'Apocalypse. Quelque horribles et douloureuses que puissent être les contingences, c'est Dieu qui agit, et comment pourrais-je ne pas m'en réjouir?

Nous verrons des choses plus effrayantes.

Onus Galliæ, pour parler à la manière des prophètes. Oui, sans doute. Mais nous savons que Dieu a besoin de la France, qu'il aime incorrigiblement cette prostituée et, qu'en l'affligeant de peines énormes qui ne peuvent que grandir encore, il la traite, en réalité, fort amoureusement. Les entraves qu'il lui met aux mains et autour du cœur présentement, pour que les immondes puissent l'outrager, on verra plus tard que c'étaient des liens de miséricorde et de gloire, *caritatem vinculum perfectionis*.

Un million de ses enfants a pour elle accepté la mort et souvent la mort affreuse. Je sais bien que sur ce nombre énorme il y avait beaucoup de bâtards. Mais, quand même, ils ont donné tout leur sang comme les autres et l'Agonisant du Jardin des Oliviers en a compté toutes les gouttes. Cela doit faire à la fin l'équivalent d'une rançon. Il est vrai qu'il y a en France des centaines de milliers d'infâmes qui s'enrichissent de la guerre. Il faudrait bien qu'ils

aient leur tour, et c'est pourquoi la fin ne sera pas la fin. Ceux-là, gavés du sang des pauvres et des immolés, crèveront ignoblement, comme les punaises, dans un incendie purificateur.

J'attends donc le Saint-Esprit qui est le Feu de Dieu, et je n'ai vraiment pas autre chose à dire.

12. Dimanche. — Journée de malaise et de grand ennui. Heureusement à 5 heures arrive Bonhomme, bientôt suivi de Valentine Dupont.

Billard au café avec Bonhomme, puis dîner. On parle naturellement beaucoup d'André Dupont de qui Valentine me donne un bon portrait en zouave et me lit quelques lettres pleines de courage et de bonne humeur. Cette pauvre Valentine est fort touchante. Nos amis partent vers 10 heures.

14. — Lecture d'un livre de Vollard sur Cézanne apporté avant-hier par Bonhomme. Livre quelconque sur le plus lamentable des artistes. De son propre aveu, Cézanne n'a jamais pu rien *réaliser*. Les reproductions en noir ou en couleur sont hideuses. Mais l'infamie complète est manifestée par Zola qui fut l'ami d'enfance et de jeunesse de ce pauvre homme ignoblement abandonné par lui après exploitation.

17. — Lettre de Francis de Miomandre demandant mon opinion sur la littérature fran-

çaise après la guerre. On tient tout particulièrement à l'opinion de l'auteur de *l'Exégèse des Lieux communs.*

Que répondre à ça?

A Francis de Miomandre :

Cher monsieur, J'ai le chagrin de vous dire que vous n'avez rien compris à *l'Exégèse des Lieux Communs* puisque vous supposez que je peux avoir une *opinion* sur n'importe quoi. Je n'ai que des croyances ou des certitudes absolues, lesquelles sont toujours à prendre ou à laisser, bien entendu.

Les mots *après la guerre* ou *avant la guerre* n'ont aucun sens pour moi. Depuis un très grand nombre d'années, je suis le spectateur énormément privé de joie d'un gâchis effroyable et universel dont la fin est au delà des conjectures humaines. Que vient faire ici la littérature? A l'exception de mes livres qui ne peuvent être lus que par quelques aliénés généreux, il n'y a plus rien. On crève simplement, sans aucun espoir de « résurrection » ni de « purification ».

J'attends un Homme, un Chef donné de Dieu qui tarde bien à venir. C'est mon vœu unique et voilà, cher monsieur, tout ce que je peux vous répondre.

Lettre à Termier. Je dis mon état physique et surtout ma misère d'âme, mon horreur de tout ce qui se passe. J'insiste particulièrement sur mon attente de l'Homme providentiel qui

tarde tant de paraître et dont je suis seul peut-être à deviner l'existence.

A 6 heures, visite de Boutet. On cause agréablement une demi-heure.

20. — Journée vide et triste. Je souffre et je lis. Notre amie de Montmartre, la bonne Mme Pradines, est venue, apportant pour moi des biscuits. Et voilà tout.

21. — Lettre très remarquable d'un prêtre, Léon Gilliard, missionnaire au Congo belge. Il m'écrit du Mans où il vit actuellement dans le voisinage de Cornuau qui lui a fait lire mes livres. Il pense que tout le bien qu'on a pu dire de moi est juste, mais incomplet. Il aurait fallu proclamer que c'est mon amour pour Marie qui est toute ma force et qu'ainsi seulement s'expliquent les conversions opérées par mes livres.

22. — Vers 6 heures, apparition bien inattendue de M. Georges Peyrabon, père de Jeanne Peyrabon, m'apportant, de la part de sa fille, une énorme dinde. Cet homme est fort sympathique.

D'après un mot de sa fille, je l'avais cru capitaine d'artillerie. Il ne l'est qu'à la manière

des polytechniciens. En réalité, il est ingénieur simplement. Jeanne Peyrabon viendra avec lui un dimanche. Jusqu'à présent, elle n'a pu s'y décider, je ne sais pourquoi.

25. — Réponse à Léon Gilliard.

Je le bénis et le félicite pour avoir discerné mieux qu'un autre ma vraie voie qui consiste à suivre Marie. Je lui dis mon grand amour pour Cornuau qui m'a fait connaître à lui.

Pas de visite et beaucoup de malaise.

J'ai trouvé du réconfort dans la lecture d'une récente histoire de Grignion de Montfort dont Jeanne m'a fait cadeau hier. Depuis quarante ans mon cœur va volontiers vers cet apôtre si différent de moi.

27. — Correction des épreuves avec Jeanne.

Après-midi, lettre à Jean Boussac.

Cette lettre qui m'a beaucoup fatigué sera, j'espère, très réconfortante pour lui.

Après avoir parlé de mon état de misère physique, je dis ma joie, quand même, de voir que Dieu agit enfin et visiblement sur la terre.

... Car ce qui se passe n'est vraiment pas de l'homme et nous sommes, sans doute possible, au seuil de l'Apocalypse. Il y a maintenant deux Frances :

celle du front et celle de l'arrière, l'une quasi sublime et l'autre prodigieusement abjecte. Ainsi se précise *pour la première fois*, avec une fulgurante simplicité, l'antinomie trop inaperçue qui est le fond de l'histoire humaine. Une muraille vivante de pauvres ayant accepté la mort et les tourments, et derrière cette muraille qui les abrite, les chercheurs d'or dans le sang ou les ordures, les profiteurs et les jouisseurs. Sans parler des infâmes *marchés de guerre*, favorisés par le plus infâme des gouvernements; pour ne rien dire de la purulente ignominie des accapareurs ou concussionnaires à tous les étages qui font regretter la guillotine du Comité de Salut public; que penser du monstrueux coup de filet nommé *l'Emprunt de la Victoire*, emprunt à 5 0/0 qui sera probablement réglé par la faillite et dont les malheureux artisans de la victoire ne verront peut-être pas venir un cinquantième, quand les intermédiaires innombrables se seront servis ?

Reçu de Charles Bisson deux photographies de ses dessins ou peintures évidemment inspirés des Primitifs, Vie de Mélanie et martyres de quelques saints.

28. — Je passe la plus grande partie de ce jour étendu sur le canapé.

A 6 heures, Jacques vient dîner, ce qui serait pour moi une occasion de vive joie, si je n'étais pas souffrant et accablé.

Commencé ce soir un nouveau traitement.

30. — Carte de Jacques à Jeanne, concernant le grand médecin homéopathe dont il nous a parlé. Il pense qu'on ferait bien de le consulter.

A 10 heures, visite d'un jeune médecin homéopathe, ami particulier de Jacques, que Jeanne avait vu avant-hier et qui lui avait promis de venir.

Peut-être pourrait-il remplacer le grand personnage dont il paraît être l'élève. Il nous inspire aussitôt la plus vive confiance. Après m'avoir interrogé et ausculté, il déclare que tout est en ordre chez moi, à l'exception du cœur qui est fatigué, mais que cela n'a pas le caractère d'une maladie et qu'il lui semble très facile de me guérir. Il est, en sa qualité d'homéopathe, ennemi des drogues. Tout le traitement se bornera à l'absorption quotidienne de trois gouttes d'un élixir fait avec du *gui*, le fameux gui des druides et du nouvel an. L'assurance extraordinaire de ce jeune homme agit très favorablement sur nous. Jeanne ira cet après-midi chercher le remède qu'il va préparer.

A 1 heure, arrivent à mon adresse 200 francs

de Marguerite le Meignen, personne absolument inconnue de moi, mais qui se recommande d'Henri Morin et de Paul Ladmirault (!) qui lui ont appris que j'étais malade. Elle se dit mon admiratrice et m'apprend qu'Henri Morin est lui-même actuellement très malade à Saint-Jean-de-Luz et qu'il faut prier pour lui.

Quelle étrange histoire, et combien merveilleusement nous sommes secourus !

A Marguerite le Meignen :

Madame, Bien que très souffrant depuis trois mois et surtout ces derniers jours, je peux encore écrire quelques lettres. Je ne veux donc pas attendre à demain pour vous dire ce que la vôtre m'a fait éprouver. En contradiction avec la dureté légendaire qu'on m'attribue, il se trouve que je suis extraordinairement impressionnable, au point qu'il suffit quelquefois d'une parole ou d'un geste pour me délivrer, ne fût-ce qu'un moment, des pires angoisses. Quand votre lettre est arrivée, je venais de m'étendre sur une chaise longue en proie à de vives douleurs rhumatismales. Aussitôt, elles ont disparu. Oh ! pour peu de temps, je le sais, mais j'ai compris que ce soulagement m'était donné pour qu'il me fût possible de vous répondre sans retard.

Avant tout, je dois vous dire que le cadeau que vous me faites est accepté « simplement et sans phrases » comme une chose que Dieu m'aurait envoyée. Vous savez, sans doute, m'ayant lu, de

quelle manière m'ont traité les contemporains. A 70 ans bientôt, j'offre en ma personne ce paradoxe d'un artiste célèbre et passionnément admiré d'un grand nombre, forcé néanmoins de subsister uniquement de ce qu'on lui donne — aujourd'hui surtout. Pourquoi craindrais-je de le dire? C'est la situation que Dieu a voulue pour moi et je n'ai pas mieux à faire que de l'en remercier comme d'un privilège inestimable. Précisément, je suis sur le point de déménager pour la dernière fois, je veux le croire, avant le cimetière. Surcroît redoutable pour un indigent. Vous m'avez donc délivré d'un gros souci. Vous vous dites « chrétienne *hésitante* ». Il n'y paraît pas. On vous a appris que j'étais malade et soucieux. Vous me nommez Henri Morin, malade lui-même, que je n'ai jamais vu, ne le connaissant que par correspondance, et Paul Ladmirault que j'ai le regret d'avoir maltraité, sans le nommer, dans un de mes livres. En réalité, vous avez reçu de Dieu, au fond de votre âme, un ordre formel, et vous l'avez exécuté sans hésitation. Vous êtes donc, le sachant ou l'ignorant, une amie très particulière de Dieu, comme le sont tous ceux qui s'intéressent assez au Mendiant ingrat pour avoir compassion de lui. C'est comme un signe de prédestination. Je vous en félicite de toute mon âme, en vous priant très humblement de voir en moi un de vos amis.

N'ayant pas votre adresse, je recommande cette lettre à votre ange gardien.

31. — Lettre de Madeleine B... demandant

notre nouvelle adresse pour nous envoyer du vin.

A 7 heures, voici notre fidèle Ricardo Viñes, chargé de cadeaux, au nombre desquels une lampe électrique, un beau dictionnaire espagnol pour Madeleine, un atlas du théâtre des opérations de guerre pour moi, etc., enfin, une série de petites figures en métal, pour appuyer, à table, couteaux et fourchettes. Il dîne avec nous et s'en va vers 9 heures, me laissant fort malade.

C'est la crise la plus dure qu'il m'ait été donné de subir. Douleurs très vives, étouffement, détresse complète. Je suis forcé de reprendre de l'aspirine et je finis par m'endormir.

« Si je ne souffrais plus, il me semble que j'habiterais une maison sans toit. » Jeanne.

Ainsi s'achève pour moi 1915.

1916

Janvier.

1. — Messe à 7 heures avec Jeanne.

Envoi à Jeanne Peyrabon chez son père, de *Jeanne d'Arc et l'Allemagne.*

Dédicace :

Ce livre, dont j'écrivais péniblement l'Introduction au mois de juillet 1914, en écoutant sonner dans mon cœur les premières vêpres d'une immense catastrophe déjà pressentie. Votre « Prélude » vint alors me trouver au fond du désert comme un oiseau surnaturel qu'on m'aurait envoyé du Paradis et cette visite soutint mon courage.

Autre envoi à la même de *Sueur de sang.*

Dédicace :

D'un combattant de 70, aujourd'hui vieux et malade qui aurait besoin qu'on le consolât de l'affliction de la France.

Préparé pour Armand Parent *Cochons-sur-Marne :*

Voici la troisième étape, la plus douloureuse peut-être. Il est bon que de tels livres soient écrits pour que les artistes jouisseurs et triomphants sachent ce que Dieu demande parfois à quelques-uns.

Et *l'Invendable :*

La souffrance n'a pas cessé, mais les chemins deviennent moins âpres. Quelques amis apparaissent enfin pour accompagner le voyageur.

Tel a été l'emploi de la première journée de 1916, que j'ai passée presque entièrement sur le canapé. Le soir, cependant, il y a eu une petite fête. Quelques gâteaux et des surprises.

Jeanne m'a donné du papier à lettres. Véronique un jeu de dominos. Madeleine deux jolis vases japonais.

2. Dimanche. — Une seule lettre de Marguillier, simplement affectueuse.

Rien à dire de ce triste jour, sinon que j'ai souffert du matin au soir.

Aucune visite.

3. — Lettre de Raugel qui va beaucoup

mieux et peut se promener avec des béquilles. Il espère venir à Pâques.

A Mme X...

Je lui dis mon état actuel, qui n'est pas celui d'un malade, mais d'un homme robuste condamné à porter un douloureux fardeau. Je dis aussi que ma douleur vive à l'épaule me fait penser à la plaie de l'épaule de Jésus portant sa croix. Je lui affirme une fois de plus qu'elle est une privilégiée du Saint-Esprit, c'est-à-dire de Marie, et que c'est à cause de cela qu'elle a été poussée irrésistiblement vers moi, désigné pour le lui apprendre.

A 4 heures, visite de l'abbé Rivière, faisant actuellement fonctions de vicaire, que Jeanne avait prié de venir me voir. On cause d'une manière générale, on prend contact. Impression très bonne de notre côté. Je lui donne le *Salut par les Juifs*. On a parlé de la Salette et j'ai eu l'ennui de voir en ce prêtre un homme prévenu contre Mélanie et Maximin, mais sans hostilité. C'est un ignorant comme tant d'autres.

4. — A 1 heure, lettre curieuse de Marguerite le Meignen. Elle est mère de famille et a sept enfants. Elle est fondatrice d'une Schola à Nantes, dont d'Indy est le président.

Cette œuvre, paraît-il, est prospère, et cette bonne personne a eu l'idée de faire de moi un de ses *actionnaires* pour me donner part aux bénéfices.

Votre capital est tout versé : ce sont vos livres, votre œuvre tout entière, votre mépris du monde, le bien moral que vous avez fait à tant de gens et à moi-même.

Le soir, crise très violente de mes douleurs d'épaule.

5. — A Henri Morin que je sais très malade. Je lui parle de la Communion des Saints. Je lui dis qu'il souffre pour d'autres, pendant que ces autres donnent peut-être leur vie pour que la sienne soit épargnée. Je me déclare son débiteur, lui racontant l'histoire de Mme le Meignen, qui est probablement l'effet de ses recommandations. Enfin, je promets de prier pour lui demain.

Après 6 heures, Pierre vient dîner. Conversation douloureuse, comme toujours. Échecs. Il part à 10 heures. Il est remarquable que je n'ai pas eu à souffrir. J'ai pu même parler beaucoup sans fatigue. Serait-ce le commencement de la guérison?

Reçu ce soir une très longue lettre de Léopold Levaux, nous racontant son voyage qui a été horrible. Ils sont définitivement installés à Samara. Résignation, acceptation parfaite. Lettre chrétienne et touchante.

6. — Commencé les opérations du déménagement. Jeanne remplit une caisse de mes exemplaires de luxe.

7. — Pas de messe. Une crise d'étouffement m'a empêché de sortir.

Lettre de Raoux. Enfin ! Je commençais à être inquiet. Il va toujours bien. Peut-être viendra-t-il nous voir dans la seconde moitié de ce mois.

Pendant que Jeanne range mes livres dans des caisses, j'écris à Mme le Meignen. Après lui avoir dit mon étonnement de voir qu'elle veut faire de moi un capitaliste, un *actionnaire*, je finis ainsi :

Il faut cependant que je réponde, au moins un peu, à ce que vous me dites de certaines pratiques religieuses qui vous semblent *ridicules*. Pourquoi regarder autour de vous? Certes, nul plus que moi n'a reproché à nos catholiques leur mépris ou leur haine du Beau, conséquence de l'affreuse médiocrité de leurs âmes. Mais il est facile de s'y tromper,

si on sort de la généralité pour faire de l'observation particulière. J'ai pour principe de ne regarder, de ne voir personne à l'église où j'ai assez à faire de m'humilier en priant pour les autres et pour moi-même. Il pourrait vous arriver, Marguerite, de voir un vieux homme de mauvaise mine, égrenant son chapelet devant le Saint-Sacrement, comme pourrait faire une bonne femme, et vous sentirez peut-être un peu de mépris, jusqu'au moment où vous apprendrez que ce personnage qui vous semblait grotesque n'était autre que Léon Bloy en train de prier pour vous de tout son cœur jusqu'au point d'offrir sa vie, s'il le fallait, ne concevant pas d'autre manière de prier !

Règle absolue. *Un acte d'amour ne peut jamais être ridicule.* En vous priant de méditer cela, je vous quitte, n'ayant plus de forces.

10. — Commencé le déménagement. Par bonheur, les ouvriers sont agréables. Horrible désordre. Lettre de Cornuau qui a voulu que, dès le premier jour, nous eussions sa bienvenue dans notre nouveau domicile. Extrême fatigue.

11. — Pierre, Jacques et Auric viennent déjeuner, nous donnant toute leur journée pour le déballage et le rangement des livres, rangement très provisoire, la première opération des déménageurs ayant consisté hier à

transporter surtout mes livres et mes corps de bibliothèques.

12. — Seconde phase du déménagement. Journée très dure, désordre infini.

Le curé vient bénir la maison.

Je congédie les déménageurs, 130 francs partent. Visite de Boutet. Je vais m'asseoir une heure avec lui au café.

La peine de ces trois jours, sans parler de ceux qui vont venir, a été grande, à cause de mon mal qui ne me lâche pas et qui me rend toute fatigue insupportable.

13. — Il m'est venu, depuis trois ou quatre jours, une masse d'épreuves de *Au seuil de l'Apocalypse*. C'est un travail intéressant que je peux faire sans trop de fatigue, dans la poussière, pendant qu'on s'agite autour de moi.

A 5 heures, visite de mes deux filleuls Pierre, qui viennent dîner et qui s'en vont aussitôt après.

16. Dimanche. — Messe tous ensemble à 8 heures.

Continué l'emménagement qui pourrait bien durer encore une quinzaine.

Mise au courant de ce Journal interrompu depuis samedi 8.

A 3 h. 1/2, visite de Pouthier. On cause une heure.

Petite lettre à Termier pour lui dire notre déménagement et l'embrasser avec affection.

19. — Après-midi, un visiteur nouveau se présente, Léon Gilliard, le missionnaire du Congo belge qui m'écrivit en décembre. C'est un prêtre extrêmement sympathique et déjà un ami. Je lis quelques pages de mon livre.

23. Dimanche. — Fatigue et malaise extrême dès le matin. Olivarès attendu vient déjeuner. Nous n'avons qu'à être charmés de la bonne grâce et de l'intelligence de ce jeune homme.

Après son départ apparaissent deux dames inconnues, venues tout exprès de Paris pour m'admirer. Ces étrangères, que Jeanne hésitait à recevoir, paraissent intimidées et très nerveuses.

Cependant le ton est convenable et nous ne savons que penser. Elles partent vers 4 heures.

[La conversation qui eut lieu entre Léon Bloy et ces dames fut des plus impressionnantes. « Je me prépare à la mort, » fut sa première

parole; et d'une voix faible, à cause de son malaise, il parlait longuement et gravement devant ces deux inconnues, d'aspect assez mondain, de la vanité de la vie.](*)

27. — Séance du menuisier qui vient tamponner nos cloisons pour l'accrochage de cadres et porte-manteaux. Un peu d'ordre commence chez nous. Il ne me manque plus que le retour de la santé et la continuation du secours providentiel.

Dans l'après-midi, arrivée et installation d'une nouvelle bonne. J'aurai besoin de m'accoutumer à sa figure. Dieu sait ce que nous apporte cette nouvelle recrue.

28. — Jeanne lit avec moi les épreuves. A 6 heures, Pierre vient dîner. Échecs.

Il me semble que je suis de plus en plus faible.

29. — Voici le troisième jour de privation de la messe. Véronique et Jeanne me parlent de l'extrême-onction avec beaucoup d'insistance. Je charge Jeanne d'en parler au curé.

Après-midi, Léautaud nous amène son chien,

(*) Note de J.-Léon Bloy.

dont il a peine à se séparer. Celui-là est, d'ailleurs, aimable. Tout de suite, il se familiarise et, dès ce premier jour, devient notre ami. Lecture d'épreuves avec Jeanne.

30. Dimanche. — Hier un zeppelin est venu jeter des bombes sur Paris. 15 ou 20 personnes au moins ont été tuées ou blessées.

Après midi 3 heures, arrivée inattendue de Jacques amenant Raïssa, et bientôt après apparaît Bisson apportant un carton plein d'images. Je craignais un peu cette exhibition et j'avais tort. Ce jeune homme est extrêmement intéressant et paraît doué supérieurement. Quelques-unes de ses compositions sont extraordinaires. Rien en lui de l'École, mais une âme pleine de Dieu et des trouvailles de Primitif en extase. Nous sommes tous fortement impressionnés.

Février.

8. — Jeanne et Madeleine ayant été chez Parent reviennent très impressionnées. Cet homme qu'on pourrait croire froid flambe aussitôt qu'il s'agit de moi et de mes livres.

Son admiration est une sorte de spectacle. Tous ceux de mes livres qu'il possède sont étalés sur une table aux yeux des visiteurs. Il me fait une propagande furieuse et combat violemment les contradicteurs.

Je prépare pour lui un exemplaire de *Je m'accuse.*

Ce livre vous prouvera que je suis le meilleur ami de Zola : 1° parce que son nom sera sauvé par moi seul peut-être de l'éternel oubli ; 2° parce que je dégoûterai nos petits-neveux de la lecture de ses romans. Rafraîchissement inappréciable pour son âme carbonisée.

Parent, après beaucoup d'autres, dit sans cesse qu'après m'avoir lu, on ne peut plus rien lire. Quelle récompense pour moi qu'un tel suffrage !

9. — Notre bon curé est venu ce matin, à 9 h. 1/2. Confession, Extrême-Onction et Communion. C'est l'un des plus graves événements de ma vie. Dieu veuille exaucer la prière du prêtre :

Cura, quæsumus, gratia Sancti Spiritus, languores istius infirmi, ejusque dimitte peccata; atque dolores cunctos mentis et corporis ab eo expelle...

Lecture des épreuves avec Jeanne.

Langueur et faiblesse extrême.

A 6 heures, visite de Boutet m'apportant son nouveau livre : *Le Cœur de Paris.*

Aucune lettre. Le facteur ne m'apporte plus rien.

Paroles de ma femme : *Rien ne pèse comme le néant:* « mon joug est doux, et mon fardeau léger. »

10. — Bienheureuse visite de Raoux et de sa femme. Raoux plus vigoureux et plus joyeux que jamais. Il est plein de confiance, persuadé qu'aucun danger ne le menace, comme je le lui ai souvent écrit. Il vient de Montpellier ayant eu une permission de six jours, et il a passé par Paris tout exprès pour me voir. Il va reprendre son poste demain en Argonne. A sa demande, Madeleine fait un peu de musique et je lui montre mes épreuves. On se sépare vers 6 heures.

11. — Apparition de Lourdes.

Nouvelle privation de la messe. Ma faiblesse paraît augmenter.

Je continuais la suprême lecture des épreuves lorsque arrive Pierre qui déjeune avec nous. Occasion de parler de son compatriote Louis Ræma-

kers autour duquel on fait tant de bruit depuis quelques jours.

Ce dessinateur hollandais, nullement supérieur à une vingtaine de dessinateurs français, est reçu et fêté partout comme le serait un général qui aurait gagné la plus décisive bataille, simplement parce qu'il a réussi quelques caricatures anti-allemandes. C'est inepte et honteux. Mais que penser du caractère de cet artiste qui accepte comme de bon aloi des ovations si imbéciles?

J'aime mieux mon pauvre ami Boutet dont je viens de lire le livre apporté avant-hier. Assurément, cet autre artiste n'est pas écrivain, mais il montre une âme d'enfant si française et si généreuse qu'il n'est pas possible de le lire sans émotion.

13. Dimanche. — A 3 heures et demie, visite de Termier qui me présente l'amie dont il m'avait parlé, Mme la Mazière, bonne personne ignorant Dieu à qui il a fait connaître mes livres. Elle paraît y prendre goût et me montre beaucoup d'intérêt. Je lui donne ma *Jeanne d'Arc*.

Termier est toujours le même, plein de tendresse et de sollicitude.

De la Laurencie et ses trois filles sont venus

aussi, peu de temps après Termier. Conversation générale. Je saisis l'occasion de parler de Bisson à de la Laurencie qui s'intéresse vivement à ce que je peux lui montrer de ce malheureux artiste.

Départ des de la Laurencie vers 6 heures.

Auric vient dîner.

14. — A 5 heures, Madeleine revenant de la Schola me donne une lettre de la Laurencie extraordinairement touchante et d'une générosité somptueuse. Je ne sais plus comment exprimer ce que la beauté de cette âme me fait éprouver.

15. — Je commençais à peine une lettre lorsqu'un visiteur se présente, se recommandant de Jacques. Jeune homme extrêmement sympathique. Il est prêtre et lieutenant de mitrailleurs, ce qui me gêne un peu. Cependant il n'a encore pratiqué aucun massacre et on peut se parler. Il me signale, entre autres choses, cet épouvantable fait qu'on commence à ne plus faire de prisonniers. On tue les Allemands qui se rendent et nos soldats ont des couteaux tout exprès. La visite se prolonge jusqu'à midi. Alors, on garde le visiteur à déjeuner et Jacques, nullement attendu, arrive, précisément, pour me

préparer à la réception de ce jeune homme qu'il craignait de voir mal accueilli.

16. — Dédicaces pour Parent :

Le Sang du Pauvre :

Voici, je crois, le plus ignoré de mes livres. Il ressemble à un enfant abandonné et m'a donné de cruels soucis. Raisons pour que je le préfère à plusieurs autres.

Exégèse des Lieux Communs, IIe série :

Dieu sait que la matière n'est pas épuisée. Les lieux communs nouveaux procurés par la guerre seule suffiraient pour un troisième volume. Mais ils sont si bêtes et si abjects !

Salut par les Juifs :

Le seul de mes livres, ai-je écrit, que j'oserais présenter à Dieu. Que pourrais-je dire de plus?

17. — A de la Laurencie :

Très cher ami, vous ne voulez pas que je vous réponde. Comment pourrais-je ne rien vous dire? Hier, ma femme vous a écrit, me voyant faible et tout à fait impuissant. Aujourd'hui, je ne suis pas devenu beaucoup plus fort, mais je ne saurais me tenir tranquille. Vous demandez à Dieu de ne pas vous en aller « sans avoir été bon à quelque chose » et ce mot m'a touché singulièrement. C'est exacte-

ment le texte de ma constante prière depuis très longtemps. Vous aurez beau protester, je ne parviens pas à me persuader que j'ai été bon à quelque chose jusqu'à présent, sinon à exercer la patience de mon prochain. Ah ! je sais bien, il y a les conversions qu'on m'attribue, il y a les intentions charitables dont mon âme est pavée.

Mais, être vraiment bon à quelque chose, comment pourrais-je croire que tel est mon cas ? Il n'y a de réel, en ce sens, que l'immolation de soi et j'en suis épouvantablement loin. Si j'en avais été capable, si j'avais eu l'âme d'un martyr, qui sait si l'affreux cauchemar dont vous parlez et dont je souffre continuellement depuis dix-neuf mois, n'eût pas été épargné à beaucoup d'autres? Car chacun de nous est certainement responsable de l'abomination actuelle. C'est cela qui peut faire souffrir ceux qui sont capables de comprendre.

Telle est la constante pensée d'un malade qui vous aime et qui voudrait au moins, pour être bon à quelque chose, que sa souffrance vous fût profitable.

18. — Triage de mes vieilles lettres, travail énorme et long occasionné en partie par Jeanne qui a entrepris une série d'articles pour un journal de Copenhague. Elle raconterait, sous forme de journal intime, nos aventures à partir de la mobilisation et elle a besoin de voir certaines lettres de cette époque. Nul autre intérêt

dans cette journée passée en grande partie seul avec Madeleine.

Reçu une brochure du Dr Mariavé dont le désiquilibre évident compromet singulièrement la Salette.

21. — A 5 heures, visite de Boutet qui s'est agité pour Véronique, ambitieuse de se rendre utile, en donnant un cours au besoin d'activité extérieure qui la tourmente. Il a trouvé, pour elle, un emploi à la pharmacie de l'ambulance installée au lycée Lakanal où elle sera présentée demain. Je comble de joie ce bon ami en lui lisant ce que j'ai écrit de lui dans mon livre.

25. — Messe à 8 heures avec Jeanne et Madeleine pour saint Mathias dont la fête se fait aujourd'hui dans le diocèse.

Véronique commence aujourd'hui son service à Lakanal. Jeanne lui a acheté un tablier et un bonnet d'infirmière et elle ressemble ainsi à une petite religieuse.

A 11 heures, arrivée de Pierre et de son fils, mes deux filleuls de 1911. On déjeune aussi joyeusement que possible.

Échecs dans l'après-midi.

Nouvelle commande de charbon.

26. — Pas de messe, la neige me fait peur.

Morne et vaine journée qu'assombrit encore l'épouvantable bataille de Verdun où les Allemands ont fait un effort immense sous les yeux de leur empereur pour n'obtenir, en trois ou quatre jours, que des pertes inouïes. Deux cent mille morts, dit-on.

Mais, de notre côté, quelles doivent être les pertes? Et qu'est devenu mon cher Philippe Raoux qui m'a quitté pour aller précisément à Verdun, où il a dû se trouver au milieu de cette infernale tempête d'artillerie?

Triste et déprimé, je me couche avec de noirs pressentiments.

27. Dimanche. — Étude de *Saint Paul. Ière aux Corinth.* et lecture d'*Ivanhoé.*

A 5 heures, visite de Bonhomme que nous n'avions pas vu depuis le 6 janvier et que ravit notre nouvelle installation.

Billard au café, jusqu'à 7 heures, puis dîner.

On avait espéré Auric qui ne vient pas. Jeanne et Bonhomme font tout de même un peu de musique. Départ de Bonhomme à 9 heures.

28. — Continué *Saint Paul.*

A 3 heures, arrivent Martineau et Anne-Marie

qui vont passer quelques jours en Touraine.

Nos bons amis s'en vont à 4 heures et demie après une longue causerie.

A 5 heures, c'est Boutet amené par Véronique qui l'a rencontré dans le tramway. Le pauvre homme est accablé de tristesse et d'horreur. Il déclare ne pouvoir supporter cette abominable guerre. En outre, ses affaires vont aussi mal que possible et il trouve quelque soulagement à me parler de ses peines.

Il me dit aussi son attrait pour les pratiques religieuses qui le font reculer cependant, le malheureux étant, comme tant d'autres, victime du scandale et trop habitué à observer le ridicule ou l'indignité de certains pratiquants, prêtres ou laïques. Nous lui disons ce que nous pouvons, Véronique et moi.

29. — Journée triste et misérable.

Une seule lettre de Mariavé, l'insupportable fomentateur de scandale, aux dépens de Notre-Dame de la Salette qu'il ridiculise.

Cet animal que je ne connais pas m'écrit pour me demander si j'ai reçu sa dernière brochure et pour m'apprendre qu'il a été mis à la retraite d'office pour avoir refusé d'enlever de son uniforme l'insigne du Sacré-Cœur dont il

avait fait, par une obstination imbécile, un objet de risée universelle.

Lu *Saint Paul* et *Ivanhoé* dans une édition exécrable.

Mars.

1. — A Termier : Je lui dis mon état de faiblesse actuel et la dépression qui résulte pour moi du spectacle des événements :

Cette épouvantable bataille de Verdun, qui a coûté si cher aux deux armées et qui nous a forcés de reculer de plusieurs kilomètres, que prouve-t-elle, sinon que c'est le kaiser qui nous *manœuvre*, puisque c'est toujours lui qui mène l'offensive et jamais nous? Sommes-nous assez délaissés de Dieu pour que la France ne puisse opposer à cet imbécile un homme supérieur, un grand homme ou un demi grand homme qui inventerait, à son tour, une offensive le forçant à manœuvrer dans un sens prévu? Cette misère est à sangloter.

Lettre désolée de Valentine demandant nos prières pour son mari qui a dû se trouver à la bataille de Verdun et dont elle n'a plus de nouvelles. Lettre d'un inconnu qui veut faire des

conférences sur moi à Gênes et se plaint de manquer de quelques-uns de mes livres. Naturellement, il compte sur moi pour lui en prêter. Silence.

4. — Temps affreux. Le froid et la neige recommencent.

Ni lettre, ni visite.

Journée triste.

Lecture de *Saint Paul* et de *la Vie de Jacques II* par Clarke.

Le bruit se répand, ce soir, d'une terrible explosion à Saint-Denis.

9. — Le courage me manque pour sortir.

Lettre accablante de la belle-sœur de Raoux. Mon pauvre ami Philippe a été tué. La nouvelle, datée du 24 février, a été donnée par l'aumônier qui promet des détails. Je suis accablé.

Quelques lignes à Termier pour lui dire la nouvelle.

Journée affreusement triste et d'extrême langueur.

Lecture pénible de *Saint Paul* et de *la Vie de Jacques II*.

A 6 heures, joué aux dominos avec Véronique jusqu'au retour de Jeanne et de Madeleine,

contentes de leur après-midi à l'Odéon, où elles ont vu jouer *l'École des Maris*, Jeanne ayant voulu donner un peu de joie à Madeleine qui a aujourd'hui 19 ans.

12. Dimanche. — Lettre touchante de Pierre au sujet de Philippe Raoux.

Valentine vient déjeuner. Nous la gardons toute la journée jusqu'à 9 heures du soir. La pauvre femme avait besoin d'un peu de réconfort amical. Elle est sans nouvelles de son André qui a dû être horriblement exposé, son régiment de zouaves ayant beaucoup combattu.

13. — Temps magnifique. Peut-être la fin de l'hiver.

Lectures de *Saint Paul* et de *Jacques II*.

Pendant le dîner, lettre de Jacques.

Il a voulu, comme Pierre, me donner un mot de consolation au sujet de la mort de Philippe Raoux qu'il n'a jamais vu, mais qu'il aimait à travers moi.

Il m'apprend que l'abbé V..., notre visiteur du 15 février, est prisonnier.

Ce prêtre, sous-lieutenant de mitrailleurs, aura eu peu de temps pour mitrailler.

Dieu sait ce qu'il fait.

15. — Journée morne sans autre incident qu'une lettre fort imprévue de Mariavé m'envoyant un mandat de 50 francs.

Montpellier, ce 14 mars 1916.

Aimez vos ennemis.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous envoyer mon obole. Ce matin, j'ai été communier pour le capitaine Raoux. Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage du dernier de vos serviteurs. Mariavé.

Le Sacré-Cœur adorne toujours mon uniforme.

Le nom de Raoux donne à cette communication quelque chose de surnaturel.

16. — A 11 heures, arrivée des Van der Meer, mes deux filleuls Pierre, ma chère Christine que je n'ai pas vue depuis juillet, Anne-Marie et le nouveau venu Jean-François, fort bel enfant. Leur bonne, Lucienne, les avait accompagnés. Malheureusement, le beau soleil des deux derniers jours a disparu.

Après un agréable déjeuner, parties d'échecs avec Pierre.

J'apprends que le 24 ou le 25 février, la situation a été très dangereuse et qu'on a pu craindre un moment, nos lignes étant compromises, une marche torrentielle des Allemands sur Paris. Ce

danger nous avait été caché avec soin. Nos abominables ennemis ne peuvent donc pas réussir, quoi qu'ils fassent. Dieu veut que la France souffre, mais il ne veut pas qu'elle périsse.

18. — A Mariavé :

Monsieur, malade depuis plusieurs mois et peu capable d'écrire, je me borne pour l'instant à vous accuser réception du mandat de 50 francs que mon ami Philippe Raoux vous a chargé de m'envoyer. Aussitôt que possible, je vous dirai les raisons *fortes* qui s'opposent à ce que je sois votre compagnon. En attendant, je vous recommande à la Compassion de Celle qui pleure.

21. — A 3 heures, lettre de Mme Raoux à Jeanne. Très douloureuse. Elle envoie copie de deux lettres de l'aumônier, ami de Raoux, mais ces témoignages manquent de précision, en ce qui regarde la mort. Il est parlé d'une blessure à la gorge et d'éclats d'obus dans le ventre. Cependant, il n'est pas dit que quelqu'un l'ait vu tomber, ni qu'on se soit porté à son secours.

Mme Raoux parle d'une lettre qu'elle aurait reçue du commandant qui donne des détails. Je voudrais la lire.

Travail d'ensemencement des capucines et des volubilis par Jeanne et moi. Occasion de respirer l'air délicieux de ce premier jour de printemps.

23. — Je me sens beaucoup mieux.

Lettre insensée de Mariavé me disant :

Que je recouvrerai la santé dès que je croirai au Verbe Éternel ! « Jusque-là », ajoute-t-il, « je communierai tous les jours pour votre ami Philippe qui m'a fait appeler pour donner à sa femme des paroles de consolation en même temps qu'il me chargeait de vous envoyer l'obole ».

Voilà qui est un peu fort.

Continué ma revision d'épreuves.

A Madame Raoux :

Madame et chère amie, c'est un malade qui vous écrit. Il l'aurait fait plus tôt si la catastrophe qui vous afflige n'avait été pour lui-même un coup de couteau en plein cœur qui l'a privé de toutes ses forces. Aujourd'hui encore, je ne parviens pas à réaliser un si grand malheur et je n'ai pas trop de toute mon énergie chrétienne pour m'y résigner. Mieux que personne, vous savez quel ami je perds en votre Philippe.

C'était une des âmes les plus hautes et les plus lumineuses qui se pussent rencontrer en ce monde. Il est aujourd'hui, nous pouvons l'espérer, dans la gloire des amis de Dieu et il doit avoir une grande compassion de nous qui pleurons et prions pour lui

dans nos ténèbres. La foi nous enseigne que nos défunts nous sont plus proches que tous ceux qu'on nomme les vivants et c'est une consolation certaine de savoir que les êtres chers qui ont disparu pour quelque temps ne nous ont pas quittés réellement, mais qu'ils nous accompagnent à chacun de nos pas et qu'ils nous protègent.

Il m'a semblé plus d'une fois, depuis la terrible nouvelle, que mon ami me parlait du fond du cœur lorsque je priais pour lui, en offrant avec simplicité, avec amour, tout ce que je pouvais offrir. Je sais que votre tendresse lui fut une consolation profonde. Soyez persuadée, chère amie, qu'il vous consolera lui-même en vous faisant sentir qu'il est inexprimablement heureux dans sa vie nouvelle et vous recevrez ainsi toute la force qui vous est nécessaire pour attendre l'heure de Dieu. Je suis avec vous profondément et de toute mon âme.

Votre ami,

Léon Bloy.

A 6 heures, visite de Brou, bientôt suivi de Boutet. On parle naturellement de la guerre. Occasion pour Brou d'exprimer son mépris absolu et féroce de tout ce qui se passe en arrière du front, mépris épouvantablement justifié.

24. — J'écris à l'abbé Rivière :

Mon cher abbé, je veux vous faire part d'une grande joie qui nous arrive et qui touchera certai-

nement votre cœur de prêtre. Une jeune Danoise, rencontrée l'été dernier à la campagne, au cours d'une villégiature, et qui partage notre vie depuis quelques mois, en qualité de compagne de ma femme et de mes filles, a décidé de prononcer son abjuration aspirant *de toute son âme* à devenir catholique. Attirée chez nous par la bonté de ma femme, Danoise elle-même et convertie avant de m'épouser, instruite par elle et par ma fille aînée, son âme s'est généreusement ouverte à la Grâce et maintenant elle est tout à fait conquise. Mais il lui faut un prêtre et j'ai pensé à vous, mon cher abbé, parce que c'est en écoutant un de vos sermons, relatif à la liturgie, qu'elle a senti, pour la première fois, la Main de Dieu.

Je vous écris cela hâtivement et sans aucune recherche, étant d'ailleurs malade et privé de mes moyens ordinaires, mais je vous dis qu'il s'agit d'une chose magnifique, d'une merveille tout-à-fait divine. Les conversions ou abjurations ont été fréquentes dans notre maison. Il est connu que notre contact est dangereux à cet égard. La personne dont je vous parle risque de *tout* perdre, parents et amis, en se donnant à l'Église. Elle le sait et y consent avec joie. Vous devinez quelle peut être la nôtre. Je veux donc compter sur vous et je vous prie de fixer un rendez-vous. Si vous ne pouvez venir, ma femme et mes filles vous amèneraient leur amie aussitôt qu'il vous serait possible de la recevoir.

Agréez, etc.

Notre joie a été un peu atténuée par une contrariété banale qui aurait pu nous faire

souffrir en toute autre circonstance. La bonne que nous avions nous a lâchés soudainement d'une façon bien ignoble. Je me réjouis de ne plus voir cette figure de paysanne abjecte, l'une des plus répugnantes que j'ai jamais vues.

Continué et presque achevé ma revision d'épreuves.

Ce matin, lettre de Parent à Jeanne :

Chère Madame,

. . . .

... J'espère que la santé de Léon Bloy est aussi solide que son *Salut par les Juifs*. Voilà encore une œuvre forte...

Je fais des gammes et des sons filés en vue de l'Audition en l'honneur de l'écrivain du *Pèlerin de l'Absolu*.

J'écrirai à Viñes.

Veuillez, chère madame, agréer mes respectueux souvenirs.

Armand Parent.

Ce soir, nouvelle enfin d'André Dupont.

Une lettre de Valentine nous apprend qu'il a été blessé gravement. Mais la pauvre femme ne sait que cela. Elle ignore encore où il est, le supposant soigné dans les ambulances de première ligne en attendant qu'il soit transportable.

Elle nous supplie de prier pour lui.

Aujourd'hui, je parais aller beaucoup mieux. L'oppression diminue et un peu de force semble revenir.

26. Dimanche. — A 11 heures et demie, arrivée des Martineau : René, Anne-Marie, Élisabeth et André.

Je régale Martineau de l'histoire de Mariavé et de la lettre inouïe de cet aliéné à Mgr de Cabrières, où il dit entre autres choses « qu'il a tout instauré en Jésus, non seulement la religion, la morale, la philosophie, la sociologie, la science, mais même la Raison humaine », affirmant que « jamais docteur de l'Église n'avait réussi cette synthèse », etc., etc.

Après déjeuner et après mon repos ordinaire, Jeanne et Élisabeth jouent du Beethoven à quatre mains.

Au moment où les Martineau allaient partir, arrive Auric dont on avait parlé, ce qui les décide à rester encore quelques minutes pour l'entendre chanter au piano cette belle chose russe qui nous avait ravis déjà.

27. — Pierre nous parle des événements de Verdun. On a généralement ignoré l'énormité

du danger. A un moment la route de Paris semblait ouverte et notre sublime gouvernement préparait ses malles pour fuir une seconde fois à Bordeaux, ce qui eût déterminé une panique effroyable. Joffre, paraît-il, voulait reculer, n'espérant plus garder Verdun. Castelnau lui aurait dit : « Attendez encore ». Puis, ce général qui paraît avoir quelque chose d'un saint, aurait été prier à l'écart pendant une heure et, revenant à Joffre, aurait déclaré répondre de tout. C'est ainsi que Pétain, appelé par lui en toute hâte avec son corps d'armée, aurait tout sauvé.

Un peu avant 4 heures, arrivée de l'abbé Rivière. Il nous dit être sans pouvoir dans cette paroisse où il n'est qu'en passant, etc.

J'apprends de lui que le curé se défiait de moi, me croyant auteur de brochures contre le denier du culte, etc. Telle était, paraît-il, ma réputation. Qu'apprendrai-je encore?

28. — Impressions d'un combattant.

Et l'officier me dit :

— Oui, moi aussi, je reviens de la fournaise, de ce Verdun où les Boches se casseront les dents : le gâteau est trop dur... Vaux... Douaumont... des noms que j'ignorais hier ! Je m'en souviendrai maintenant.

Un récit de la bataille? Je ne peux pas; personne ne peut; on a dit qu'il y faudrait un Homère : Homère ne pourrait pas; il y a trop de choses; plus de choses en une journée de cet enfer que dans tout le siège de Troie. Et qu'avons-nous vu, chacun? Rien ou trop : une tornade effarante dans laquelle on a été un geste minuscule. Alors on ne sait plus.

Vous avez vu l'Yser? Oui?... Ce n'était rien. Et la Champagne? Non? Un enfantillage. Il faut avoir vu Vaux, Douaumont, le Mort-Homme, ces combats de géants... Effrayant! Effrayant!

Je suis encore trop près de ces jours formidables pour être cohérent. Excusez-moi, on ne peut pas se rendre compte... Pendant quatre jours, j'ai été accroché à une pente avec ma compagnie, dans la neige; heureusement, on pouvait la faire fondre pour boire : on la prenait où il n'y avait pas de sang. Pendant ces quatres siècles combien de tonnes d'acier, de mitraille ont passé sur nos têtes! Les nôtres et les leurs tiraient : tous les calibres! Ah! ah! vous vous rappelez qu'avant on les reconnaissait au sifflement, à l'éclatement? Oui?... Eh bien, là, on ne reconnaît rien. Ce n'est plus une succession de bruits : c'est un chaos sans nuances, écrasant, envahissant, et tel qu'on ne sait plus si l'on vit, si le cerveau est encore là, capable de concevoir, de faire autre chose qu'enregistrer cette incessante clameur de mort. On est transporté ailleurs; mais où? Si l'on regarde, on ne voit pas : là, en face, il y a cinq minutes, c'était un bois; maintenant, c'est une terre labourée et nette. Je vous dis qu'on ne sait plus. Plus rien; ni s'il fait jour ou s'il fait nuit, si l'on est

encore sur terre ou dans un autre monde fantastique. J'ai cherché longtemps à travers les brumes de mon cerveau pour me rappeler la date et le lieu, quand l'infirmier, ce matin, m'a demandé : « Où et quand avez-vous été blessé? »

Il semble que l'esprit, se sentant impuissant, renonce : il abandonne le triste corps, qui se meut par habitude, agit par réflexes; et c'est la tentation terrible du sommeil, frère de la mort proche, pour les hommes, passe encore, mais l'officier ne peut pas céder; lutte affreuse! Dormir. Pouvoir dormir dans cette tempête déchaînée, dans ce hurlement effroyable qui semble un long cri d'angoisse de toute la terre! Dormir! S'anéantir, se séparer de tout cela, oublier ce présent qui vous écrase... il ne faut pas. Ah! mon petit! mon petit!...

Parce que vous me forcez à réduire mes sensations d'alors aux moules des mots, j'en retrouve plus aujourd'hui que je ne croyais en posséder; peut-être en ai-je eu de trop fortes et de trop nombreuses, nous n'avions pas le temps de les classer; et je sens bien, en cet instant, comment nous étions, pour ainsi dire, projetés hors de nous-mêmes. C'est ce que je vous disais à propos du sommeil : il n'y a que le corps qui reste à sa place avec, au fond de lui, une petite lueur de volonté tapie; c'est elle qui, à l'heure de l'attaque homme à homme, nous fera nous dresser, prêts au bond, l'œil actif, la main obéissante. Mais c'est de l'instinct plutôt que de l'intelligence; et c'est de la haine aussi, la haine sacrée, qui attend.

En dehors de cela, tout est aboli; le monde entier,

pour moi, ç'a été, pendant des heures, qui furent plus que toute ma vie, le fort de Vaux, sur son piton « entouré de tonnerre » et ce village en bouillie, dans le creux, au-dessous; ç'a été encore moins : cet abri de fortune où nous avons vu ces choses; et toute l'humanité y était contenue, ma compagnie, mes hommes, qui me regardaient avec des yeux profonds, des yeux graves, où il y avait l'acceptation définitive de ce que vous savez, des yeux tristes d'avoir eu ces spectacles, des yeux beaux de n'avoir pas cillé. Ma compagnie !...

30. — A 11 heures, venue de Christine et de ses trois enfants. Pierre n'a pu les accompagner.

Déjeuner, repos pour moi, puis séance au jardin, le temps, froid ce matin, étant devenu magnifique.

Vers 4 heures, arrivent, très imprévus, Marguillier et Rouault qui causent quelque temps avec moi, agitant ensemble les plus funèbres pressentiments.

Et, tout à coup, voici Bonhomme qui apparaît, envoyé par Valentine, pour nous apprendre la mort d'André, à l'ambulance, le lendemain de sa blessure. J'espérais pour lui, comme pour Raoux, qu'il serait préservé. Dieu sait ce qu'il fait et sa volonté est adorable.

Mais quel coup pour la pauvre femme et pour moi qui perd un tel ami !

C'est un assassinat après tant d'autres, à la charge de l'odieux Guillaume.

Christine était partie avant l'arrivée de Bonhomme. La chère amie n'était plus là pour nous aider.

Marguillier, Rouault et Bonhomme qui paraît accablé, s'en vont ensemble à 6 heures et voici Boutet à qui nous pouvons dire notre peine.

Qu'allons-nous apprendre encore?

31. — Les cinq Plaies.

Messe à 8 heures avec Jeanne et Véronique. Je communie pour mon pauvre et, peut-être, bienheureux André.

Jeanne écrit à Valentine. Elle lui parle en chrétienne.

Je me porte décidément beaucoup mieux. Effet du printemps. Le temps est magnifique. Lecture au jardin de la *Genèse*.

A 5 heures et demie, visite de Brou qui constate avec plaisir le meilleur état de ma santé.

Avril.

1. — Samedi.

Messe à 8 heures avec Jeanne et Véronique.

J'ai l'habitude très ancienne d'offrir tout ce que j'ai pour les vivants et les morts. Qu'ai-je donc à offrir, sinon ce que j'offrais il y a plus de quarante ans, c'est-à-dire une vie entière de tourments? Sans doute, il y a eu d'énormes péchés, mais ces péchés, ces crimes étaient nécessaires pour que je souffrisse tout ce que j'ai souffert et, par conséquent, étaient impliqués mystérieusement dans le sacrifice total que j'avais fait antérieurement. Ils ne peuvent donc rien contre l'intégrité de ce sacrifice et je dois croire mon trésor intact. Telles sont mes pensées après la communion de ce jour.

Lettre de Fernand Divoire de *l'Intransigeant* me demandant un article sur André Dupont pour le *Bulletin des Ecrivains*.

A F. Divoire :

Cher Monsieur, vous avez raison de penser que votre lettre me trouverait priant pour l'âme d'André

Dupont. Avant-hier soir, on m'apporta la nouvelle terrible de l'assassinat de cet ami. Je dis *assassinat* parce que cette prétendue guerre n'est, à mes yeux, du côté allemand, qu'une entreprise colossale de cambriolage, de destruction et d'assassinats. J'avais voulu espérer que cette victime, du moins, ne serait pas demandée. Malgré la férocité imbécile d'un médecin qui avait le devoir de le déclarer inapte au service armé, je m'obstinais à croire qu'il ne serait pas dit qu'André Dupont devait être immolé à la place d'un de ces innombrables pourceaux embusqués qui étonnent la France en pleurs de leur inactive et florissante validité. Je comptais surtout, et très fermement, sur une protection qui n'est pas de ce monde. En réponse à une lettre touchante et doucement résignée à l'acceptation d'une mort probable, je lui écrivais le 1er décembre : « Je vous vois préparé à tout... » (Voir ma lettre du 1er décembre 1915).

Dieu sait ce qu'il fait et quand il veut reprendre une âme, il n'y a pas le plus petit mot à dire. Mais le coup est horriblement dur. Je perds un ami comme j'en ai peu rencontré. Il vint à moi il y a plus de dix ans, l'un des premiers, apportant son âme généreuse à l'abandonné, à l'artiste obscur que j'étais alors, ayant discerné sous la légende infâme qui me flétrissait une sorte de grandeur fière et une incontestable dignité de vie. Je lui dois, après Dieu, d'avoir plus d'une fois supporté de cruels tourments.

Très différent lui-même, très séparé de la plupart des contemporains qu'il méprisait, mais armé d'une ironie froide et pénétrante comme l'acide, sans pardon, au service d'une intelligence d'ordre supérieur,

doué d'une intuition des plus rares qui le faisait réfractaire à toute médiocrité, son jugement des œuvres d'art ou des œuvres littéraires paraissait infaillible et donnait à sa conversation une saveur extraordinaire. Qu'il ait disparu tout à coup avant d'avoir donné sa mesure, avant d'avoir accompli ce qu'on attendait, c'est un désastre, c'est une amertume infinie. Pourquoi celui-là, ô mon Dieu, et non pas cent autres qui n'ont rien à faire en ce monde?

Voilà, cher Monsieur, tout ce que j'ai la force de vous écrire. Je suis malade depuis des mois, malade certainement de toutes les horreurs qui nous sont présentées depuis bientôt deux ans et ce dernier coup n'était pas ce qu'il fallait pour me guérir.

Vôtre, etc.

3. — Bonne lettre de Termier. Son fils et ses gendres se portent bien. Il ne partage pas mon espérance en ce qui regarde Raoux.

Voici ce qu'il m'écrit à ce sujet :

Je ne partage pas votre espoir de retrouver le cher Raoux sur cette terre. Quelle mort que la sienne; d'ailleurs, telle qu'elle nous est racontée par l'aumônier! C'est la mort d'un prédestiné, c'est cette *mors sanctorum pretiosa in conspectu Domini* dont la vertu rédemptrice doit être illimitée. J'avais le vague pressentiment qu'il ne reviendrait pas. Ses dernières lettres étaient trop pacifiées, trop sereines, trop surhumaines; elles m'arrachèrent des larmes et *m'épouvantaient*.

4. — A Valentine Dupont :

Ma chère Valentine, que puis-je dire à une âme aussi douloureusement blessée que la vôtre? Les paroles sont si vaines, si impuissantes ! Ma femme vous a écrit ce qu'elle pouvait. Moi, je ne sais que pleurer avec vous. La perte de cet ami des bons et des mauvais jours depuis dix ans m'est extrêmement dure. C'est le second coup que je reçois, à trois semaines de distance. Que dois-je attendre encore? L'unique ressource que nous ayons, ma pauvre amie, c'est la certitude profonde qui nous est donnée par la foi chrétienne. Notre cher André avait accepté généreusement le sacrifice de sa vie. Ses dernières lettres le prouvent. Dieu n'en demande certainement pas davantage. Tout ce que nous pouvons, dans notre misère, c'est de prier pour son âme, en nous disant que sa part est belle et que nous avons peut-être bien peu de chose à faire pour lui procurer la grande paix et la grande joie. La mort n'existe pas, pour les chrétiens, vous le savez. La vie n'est pas ôtée, mais seulement *changée*, comme le dit l'Église. Il faut nous mettre en présence de cette réalité magnifique, seule capable de nous consoler.

Si le cher absent a quelque chose à payer encore, c'est à nous de payer pour lui et nous devons le faire avec une entière générosité. Il nous le demande, il nous en supplie et nos larmes sans prière lui seraient inutiles. C'est à vous surtout qu'il le demande avec un désir infini.

Ayez compassion de son âme.

J'ai envoyé à Divoire, pour son *Bulletin des Ecri-*

vains, un article qui va sans doute être publié. Hommage public à la mémoire d'André que j'ai écrit de tout mon cœur. Vous le répandrez et j'espère que quelques bonnes âmes en seront touchées.

Je vous embrasse, ma chère petite Valentine, avec la plus grande tendresse.

5. — Après-midi, Jeanne et Véronique ayant été consulter un médecin recommandé par Jacques et dont notre pauvre enfant semble avoir besoin, je passe mon temps à lire la *Genèse.*

Vers 6 heures, visite de Viñes qui dîne avec nous. Lui aussi, a sa part de tristesse. Il a perdu un ami ancien, le compositeur catalan Granados, mort avec sa femme dans le torpillage du *Sussex*, catastrophe dont tous les journaux ont parlé. Cette visite ne diminue pas ma mélancolie. Je sens une grande fatigue. Le temps, d'ailleurs, est redevenu froid et le charbon va nous manquer. Le pauvre argent du terme est déjà entamé.

Jeanne est contente du médecin nouveau. Il lui a donné l'espoir de remettre complètement sur pied notre Véronique.

Interrogé aussi sur mon cas, il juge nécessaire la prohibition de tout ce qui peut m'être agréable. Ni vin, ni alcool, ni café, etc ! ! !

6. — Lettre de Mme Raoux, nous envoyant copie d'une lettre du commandant de Raoux. Cette fois, il ne paraît plus possible de douter. Cependant quelque chose me porte à douter encore : « La mêlée était telle qu'il fut impossible d'aller relever le capitaine... Il est probable qu'il aura été enterré par les Allemands. »

Cette lecture me rend affreusement triste. Journée d'impuissance et stérilité parfaite. Comme tant d'autres fois, j'attends le facteur qui ne vient pas, j'attends le secours nécessaire. Notre terme fond dans nos mains, et j'en viens à me demander si une démarche pénible va être exigée de moi.

9. — Dimanche. Passion.

Après-midi, je lisais au jardin sous un soleil très doux, lorsqu'arrive Auric vers 4 heures. Un peu plus tard Valentine, très désolée, très déprimée, mais toujours vaillante et armée.

Échange de paroles douloureuses.

10. — Carte de l'abbé Mollière me disant qu'il dira demain la messe pour moi.

A 10 heures, Cornuau arrive pour prendre les informations nécessaires sur notre jeune Danoise, avant toute démarche à l'Archevêché. Il la

voit, s'entretient avec elle et décide que l'abjuration se fera vendredi, fête de la Compassion, à la chapelle de la rue d'Ulm.

Il part à midi.

Après-midi, lettre de Léon Gilliard, le bon missionnaire ami de Cornuau. Il m'offre, lui aussi, son memento pour demain.

11. — Mardi. Saint Léon le Grand.

Messe à 8 heures avec Jeanne, Véronique et Madeleine.

Cartes et lettres à l'occasion de ma fête. Mais je dois dire l'accueil si touchant que j'ai trouvé en revenant de la messe. La table couverte de fleurs et les baisers de toutes les chères miennes.

Avant 10 heures, arrivée de Cornuau apportant le rituel en double pour l'abjuration. Il a été hier au *Mercure* pour acheter quelques-uns de mes livres destinés à une dame de Toulon que cette lecture console et fortifie dans la foi. Là, il a appris qu'on croit au succès d'*Au seuil de l'Apocalypse*. On a reçu déjà beaucoup de commandes. Serait-ce enfin mon premier succès? Après 11 heures, arrivent successivement Pierre, Jacques, Auric, Valentine; tous devant déjeuner. On est dix à table où nous ne pouvons parler

que de la guerre. Les dernières nouvelles sont inquiétantes. Malgré une résistance héroïque, notre armée reculerait peu à peu. Mais on sait avec certitude si peu de choses et il y a de telles contradictions.

Après ma sieste ordinaire, je vois enfin Chentrier qui, s'étant annoncé le matin, arrive en habit militaire. Il est infirmier. Nos autres hôtes nous ont laissé seuls une demi-heure. Je suis très content de lui. Il est tout autre et beaucoup mieux que je ne supposais d'après ses lettres. C'est une âme sacerdotale sur laquelle je peux compter. Ayant rappelé tout mon monde, la conversation est devenue générale et fort intéressante.

Chentrier part vers 5 heures. Alors, Madeleine et Auric jouent avec virtuosité la sonate de Lekeu, pendant laquelle arrive Boutet.

Tout le monde étant parti, Viñes attendu longtemps arrive vers 7 heures et dîne avec nous. Mais cette journée si remplie m'a accablé et je suis brisé de fatigue.

Après le départ de Viñes, je n'ai plus que la force de me coucher.

12. — Pas d'église ce matin. Je suis encore si démoli par la journée d'hier que je n'ose

sortir. Après-midi, longue et belle lettre de Jeanne Boussac. Elle m'annonce son prochain voyage à Rennes avec ses sœurs Marguerite, Geneviève et son petit Christophe. Elles passeront trois ou quatre jours à Paris et viendront me voir un des jours de Quasimodo. Mon filleul me sera amené.

Lettre d'André Baron pour ma fête. Il me dit que son frère est à Boulogne-sur-Seine avec sa femme. On voudrait me voir si je le permets.

14. — Vendredi. Notre-Dame des sept-Douleurs.

A 9 heures et demie, arrivée de nous tous à la gare de Sceaux où nous attendait Cornuau.

A 10 heures, tout notre monde présent, commence la cérémonie de l'abjuration. Ce n'est pas la première fois que j'en suis témoin. Mais aujourd'hui cette liturgie entre plus profondément en moi. Cornuau est admirable. Tout est fait en conscience et dans une force toute belle de sentiment sacerdotal, l'admission dans l'Église, les exorcismes puissants, le baptême. J'étais là, tout près, en ma qualité de parrain, suivant le texte du rituel, bien près de pleurer. La chère enfant devenue Marguerite-Marie-Jeanne-Léone a eu la force de lire la très longue formule de

son abjuration malgré sa fatigue et son émotion, très partagée d'ailleurs par Cornuau. La cérémonie a duré près de cinq quarts d'heure.

Présents : Jacques, Raïssa, Véra et Mme Oumançoff; Pierre, Christine et le petit Pierre; Viñes et de la Laurencie rencontré par lui en chemin et dont la présence bien inattendue m'a été une vive joie.

Déjeuner à Bourg-la-Reine avec tous ceux qui ont pu venir : les Maritain, les Van der Meer sauf Christine et Viñes. Douze à table.

A cinq heures, tous nos convives sont partis.

15. — Après-midi, Jeanne et Marguerite ayant été ensemble au Sacré-Cœur, je reçois la visite de Martineau. Partie d'échecs, puis causerie singulièrement douloureuse au sujet de la guerre présente et de l'affreux avenir entrevu. Après son départ, vers 6 heures, je reste écrasé de tristesse. La présentation par la concierge de la quittance de loyer augmentée de 4 fr. 50 (droits proportionnels???) qui me paraissent un abus intolérable, a été pour quelque chose dans cette crise de mélancolie qui a empoisonné notre soirée.

A la dernière heure, lettre d'un inconnu militaire malade, assez valide cependant pour

m'écrire huit pages où il m'apprend qu'il travaille à propager mes livres, ce qui lui donne le droit de me demander, en retour, un de mes livres et une de mes photographies, avec dédicaces. « Ce que je vous demande, *vous me le devez.* » C'est sa conclusion. Donc, silence.

16. Dimanche. — La journée commence par un ennui grave. Un ami nous amène son chien. C'est un animal beau si on veut, mais un jeune chien de chasse turbulent et gâté qu'il nous faut surveiller sans cesse en le séparant de notre Castor pour qu'ils ne se dévorent pas.

Je regrette amèrement d'avoir consenti par faiblesse à l'introduction de cette bête dans notre maison et je suis très malheureux. Dès demain, il faudrait s'en débarrasser de manière ou d'autre. J'ai besoin de tranquillité, surtout dans la semaine sainte, et je ne puis l'espérer avec un pareil hôte.

Le soir, j'étais un peu anéanti lorsque Valentine est venue dîner. La pauvre petite est toujours dans la même douloureuse vision, mais sans avoir rien perdu de son courage.

Elle a vu Frédéric Cousot, revenu de son odieuse captivité en Allemagne. Ce que raconte ce malheureux est effrayant et j'espère qu'il l'écrira.

Entre autres choses ceci : Dans telle ville, à Dinant, par exemple, on désigne parmi les otages, pour être fusillés, tous les tisserands, lesquels sont aussitôt remplacés, dans la même ville, par des tisserands allemands. Ailleurs, ce sont des métallurgistes, etc.

Il y a aussi l'histoire des officiers boches provoquant par des injures ou des coups de cravaches les malheureux captifs, cherchant ainsi l'occasion du moindre geste de révolte pour mitrailler le troupeau.

Cousot voudrait me revoir. J'y consens bien volontiers.

17. — Pierre devant venir ce matin, on l'attend avec impatience, Jeanne ayant eu l'idée de lui confier le chien pour le ramener à son maître. Ce détestable animal, dont la présence est réellement dangereuse pour moi, a passé la nuit couché au pied du lit de la pauvre Véronique qui s'est ainsi dévouée. Elle a pu dormir, mais non sans trouble.

Le bon Pierre, venu à l'heure du déjeuner, comprend très bien l'importance du service à nous rendre et se décide sans difficulté.

Termier arrive bientôt après. Ranimé par la présence de ces deux convives, je déjeune en paix.

18. — Notre situation financière est à peu près nulle. Une fois de plus, nous sommes tout à fait dans la main de Dieu.

Lecture profitable, je veux l'espérer, d'une histoire de sainte Thérèse recommandée par les Maritain que Jeanne m'a donnée le jour de saint Léon.

19. — Jeanne et Madeleine partent à 9 heures pour aller à une messe à l'intention d'André Dupont à Saint-Jean-l'Évangéliste. Madeleine doit y jouer du violon.

Le quincaillier vient poser un nouveau poêle. Désormais, notre maison pourra être chauffée du haut en bas. Cela fait passer le temps.

J'attends toujours, par le facteur ou autrement, le secours dont nous avons tant besoin.

J'ai demandé à Marguerite de prier pour cela, persuadé que son entrée dans l'Église lui donne un grand crédit.

Commencé le travail pénible des dédicaces pour mon nouveau livre.

Après-midi, lecture des Matines du Jeudi Saint.

A 4 heures, Marguerite se confesse pour la première fois. Elle fera demain sa première communion.

20. — Jeudi Saint.

Première communion de Marguerite-Marie.

Il faut payer ce que Dieu nous donne. Il faut souffrir cette semaine. Il n'y a plus rien à la maison.

Lecture des Matines du Vendredi Saint.

Après dîner, Jeanne nous lit l'admirable chapitre de la « Douloureuse Passion », l'Agonie au Jardin.

21. — Vendredi Saint.

Aujourd'hui, comme hier et avant-hier, je ne reçois aucune lettre. A 2 heures seulement un mandat de 20 francs.

Journée saturée de tristesse. Il paraît qu'à 3 heures une obscurité singulière est tombée sur Paris. Pluie glaciale. Privé du soleil qui me serait si nécessaire et ma faiblesse paraissant augmenter, je suis extrêmement déprimé.

Continué cependant mes dédicaces, lecture des Actes des Martyrs, après celles des Matines du Samedi Saint.

22. — Grand office du jour avec Jeanne, de 8 heures à 10 heures.

23. — Dimanche de Pâques. Saint-Georges. Anniversaire de la naissance de Véronique.

Je me sens amoureux de Dieu et plein de larmes douloureuses.

Aucune visite.

Continué et presque achevé le travail des dédicaces.

Lecture de l'histoire de sainte Thérèse.

Vers 7 heures, la tristesse et l'angoisse devenant insupportables, je prends tout à coup la résolution de sortir et d'aller au café demander du secours à un ami. J'avais préparé un petit papier le priant de me prêter 20 francs. Il s'exécute aussitôt de fort bonne grâce.

25. — Mardi de Pâques.

Le secours arrive enfin.

Lettre d'une tendresse parfaite d'une amie m'envoyant 200 francs.

En même temps, autre pli venu de Besançon contenant 50 francs, sans un seul mot. Je ne puis identifier l'écriture de la suscription.

A Mme X...

Ma chère amie, je tiens d'abord à vous dire dans quelles circonstances nous avons reçu, ce matin, votre lettre. Depuis quelques jours, on était dans une espèce d'agonie. Le terme payé, il a fallu subsister avec peu de chose d'abord, puis avec rien, par le moyen de combinaisons fort douloureuses. Vous savez combien la vie matérielle est devenue

difficile. Bref, votre lettre est venue comme la rosée dans le désert.

Nous ne pouvons, ni ma femme ni moi, nous reprocher d'avoir manqué de confiance en Dieu dans cette épreuve si semblable à tant d'autres qui nous furent infligées depuis vingt-six ans.

Mais, en ce qui me concerne, ma force de résistance ayant singulièrement diminué et, d'autre part, d'énormes chagrins causés par cette guerre maudite pesant sur mon cœur malade, je me sentais horriblement déprimé. Ne fallait-il pas *payer* la merveilleuse grâce que nous avions reçue?... Dieu voit ce que vous faites, et je sais que vous en serez récompensée d'une manière qui dépassera infiniment tout ce que vous pourriez espérer.

Je ne sais rien vous dire de plus, mais cela, je vous le dis avec certitude en pleurant de tendresse et du fond d'un cœur que Dieu a visité souvent dans les plus terribles agonies de douleur.

Cette consolation nouvelle qui m'est venue aujourd'hui par vous pourrait bien n'être que le prélude ou l'avant-coureur d'une victoire attendue un quart de siècle. J'ai appris que mon nouveau livre est regardé d'avance par mon éditeur lui-même comme un succès probable. On commence à découvrir, et cela se vérifie de plus en plus, que je suis désormais le seul écrivain ayant quelque chose à dire en ces jours d'affliction et d'épouvante. Je veux compter un peu sur ce privilège que j'ai payé d'un si haut prix. Le livre paraîtra, je pense, dans les premiers jours de mai et vous serez la première servie...

Vers 5 heures, je vais au café où je rencontre aussitôt Boutet. Nous causons près d'une heure. Revenu à la maison, je trouve notre amie Marguerite Levesque que nous espérons garder quelques jours. Impression de douceur extrême et de suavité chrétienne.

Mais ma fatigue est immense et je me couche bientôt, très accablé.

26. — Mercredi de Pâques.

Suite de la grande fatigue sentie hier soir. Je n'ose pas sortir, à mon grand regret.

Matinée employée à lire l'histoire de sainte Thérèse, sous nos marronniers. Temps délicieux. Déjeuner au jardin.

Après-midi, vers 4 heures, visite de Jean Baron et de sa femme. Sympathie immédiate. Ces jeunes gens sont touchants et délicieux et nous sommes ravis de les connaître. Le mari va bientôt partir pour le front, laissant sa jeune femme désolée et pleine de crainte. Elle trouvera chez nous consolation et réconfort.

Arrivée d'Auric, puis d'Olivarès et de son accompagnateur suédois, médiocrement sympathique, puis encore Pierre et enfin Viñes lorsque nous étions à table déjà.

Ce dîner a eu lieu sous nos marronniers, l'air

étant d'une douceur parfaite. On avait mis bout à bout deux tables. Les Baron ayant décidé de rester, nous étions treize convives.

Crépuscule d'abord, puis les lampes, festin délicieux.

Ensuite, rentrée à la maison et concert. Viñes commence. Après lui, Olivarès et son Suédois jouent ensemble. C'est le moment le plus impressionnant. Le talent d'Olivarès est vraiment extraordinaire. La séance continue par le trio de Franck exécuté par Viñes, Olivarès et Madeleine.

Il est 9 heures. Les Baron sont forcés de partir. Extrêmement émus de notre accueil et de cette soirée extraordinaire, leur départ est, de leur côté, l'occasion d'un grand attendrissement. L'aimable jeune femme ne cesse de nous embrasser en pleurant.

La soirée finit par une courte audition de la musique russe qu'Auric nous avait déjà fait connaître. A 10 heures, départ de tous nos visiteurs.

28. — Vendredi de Pâques.

Messe à 7 heures avec Jeanne et Marguerite Levesque, puis séance chez le coiffeur pour me débarrasser de mon abondante chevelure.

Lettre des Levaux, très malheureux en Russie, où la vie matérielle est d'une cherté infinie. Ils ne savent pas encore si l'appel militaire en Belgique ne les forcera pas à revenir et comment?

Lettre de Jeanne Boussac nous apprenant la mort de sa mère, mardi dans l'après-midi à l'heure probable où Jeanne, en course aux Halles et entrée à Saint-Eustache, s'était sentie poussée irrésistiblement à offrir une messe pour les âmes des défunts.

A Termier :

Mon très cher ami, à l'instant, Jeanne Boussac m'apprend votre malheur et celui de tous les vôtres. Je sais trop l'inutilité, le néant des mots en pareil cas. Cependant, un chrétien, même très médiocre, peut avoir, en présence de Dieu et avec une profonde humilité, quelque chose à dire à son ami, à son frère, surtout s'il a lui-même connu la souffrance. Ne pensez-vous pas qu'il y a, dans cette grande peine qui vous accable, peut-être un principe de consolation surnaturelle? Le mal qui affligeait Mme Termier depuis tant d'années n'était presque pas explicable humainement. En réalité, et cela était bien visible pour quelques-uns, elle avait reçu la mission de souffrir et portait le fardeau de plusieurs qui n'auraient pas eu son courage. Jamais de plaintes, songez-y. Elle avait évidemment tout accepté sachant peut-être ce que valait, pour les autres, son acceptation. Dieu qui aimait cette âme d'une dilection

toute particulière a pu l'en instruire, car on ne sait pas ce qui se passe mystérieusement dans les âmes silencieuses et résignées. Votre fille demande nos prières. Le mardi de Pâques, à l'heure même, peut-être à la minute probable de cette fin si douce, ma femme qui chérissait M[me] Termier, se trouvant à Saint-Eustache devant l'autel célèbre des Ames du Purgatoire, se sentit poussée irrésistiblement à secourir d'une messe l'une d'entre elles, quelle qu'elle fût, qui pouvait avoir besoin de secours en cet instant. Elle comprend aujourd'hui cet avertissement. Ce fait qui ne doit pas être isolé vous avertit, vous-même, de la sollicitude divine à l'égard de celle que vous pleurez, en vous invitant à croire que tout est à espérer d'une si consolante mort.

Je vous embrasse, cher ami, avec une tendresse plus grande et une compassion toute chrétienne.

29. — Samedi *in albis.*

Je reviens de la messe très malade, plein de la pensée que ma santé est irrémédiablement perdue. Impossibilité de jouir de la température très douce qui nous est accordée. La lecture même a perdu toute saveur.

Cueilli dans le *Journal.*

On sait que le nettoyage des vitres de la manufacture de Sèvres dépend des Travaux publics, pour l'extérieur et des Beaux-Arts, pour l'intérieur ! ! !

Mai.

1. — A 6 heures, j'accompagne au tramway notre chère amie Marguerite Levesque. On se sépare tristement. Les séparations, aujourd'hui plus que jamais, semblent redoutables et définitives. Il me faut attendre ensuite la messe de 7 heures. En vain. La communion seule est donnée à 7 heures et quart et Jeanne la reçoit avec moi. On va prendre ensemble du café au bureau de tabac. J'étais épuisé.

Messe à 8 heures.

Journée morne et pénible. Pour me ranimer je relis le beau livre de lord Roseberry sur Napoléon.

10. — Messe à 7 heures avec Jeanne. On fait aujourd'hui la fête du patronage de saint Joseph, comme au troisième dimanche après Pâques. Je prie donc ce grand personnage tant invoqué par moi autrefois, lui rappelant mes pèlerinages douloureux, et lui demandant du secours.

Alors voici. L'envoi annoncé par un ami n'arrivant pas, c'est, une fois de plus, Mme X... qui nous vient en aide, très opportunément. Que Dieu bénisse cette chère âme !

A Mme X...

Quelle place vous avez dans mon cœur ! Certes, je pleure souvent, depuis deux ans surtout, car cette guerre me tue. Mais vous avez, plus qu'une autre, le pouvoir de me bouleverser le cœur. Vous dites n'avoir pas eu la moindre vision dans cette petite église miraculeuse. Les visions, ma chère amie, ne donnent pas le niveau des âmes. Elles sont toujours gratuites et ne prouvent rien quant au mérite de la personne qui les reçoit. Quelquefois même, elles peuvent être sa condamnation. Il faut les craindre plutôt que les désirer. Je n'en ai jamais eu, quoique ayant été, plusieurs années, immergé dans le surnaturel.

En ce qui vous concerne, vous que je crois vraiment prédestinée, ne voyez-vous pas le miracle de notre rencontre? Ne sentez-vous pas ce qu'il y a d'étonnant dans l'amitié qui est entre nous et dans l'impulsion irrésistible qui vous porte vers un homme tel que moi? Cela est peut-être non moins significatif qu'une vision...

12. — J'écris à Squéville, notre propriétaire. Je demande une réparation très sérieuse de la barrière de notre jardin, laquelle est en ruine, ce qui permet à notre chien de s'évader,

cause de scènes fort désagréables avec la concierge qui ne peut supporter cet animal.

A 5 heures, arrivée de Jeanne Boussac m'amenant son fils et Geneviève sa sœur. Je suis charmé de ce petit filleul qui est un charmant enfant. On prend du thé dehors, devant la maison, et la conversation est passablement mélancolique. Départ au bout d'une heure. Les reverrai-je?

A 7 heures, café. Je rends à Hénault les 20 frs que j'ai dû lui emprunter de nouveau dimanche dernier.

13. — A 11 heures, apparition soudaine de Raugel, en permission de convalescence et qui repart ce soir pour Montpellier. Malheureusement, il ne peut déjeuner ici étant attendu par sa mère. Il me paraît être de ceux à qui la guerre a été profitable.

Il est devenu plus homme. La souffrance lui a grandi le cœur. Sa blessure n'a eu d'autre effet que de le rendre impropre au service militaire. Incapable désormais de toute marche forcée, il ne boitera cependant pas, quoiqu'il soit condamné aux béquilles pour quelque temps encore. A cela près, mine excellente et santé parfaite. Son long et dur séjour sur le front lui

a laissé l'impression d'un temps où la vie, plus intense, était meilleure et il recommencerait volontiers. Ses idées sont exactement les miennes. Horreur profonde de tout ce qui se passe en arrière des combattants, lesquels, pour la plupart, sont de pauvres gens du peuple qui donnent généreusement leur vie, sans savoir même qu'il y a un Dieu. Beaucoup de piété, dit-il, chez un grand nombre de chefs. Mais il n'a pas la moindre illusion sur ce qui suivra la guerre. Il s'en va vers midi.

Visite de Boutet parfaitement triste. Il attend, comme moi, un *homme* qui tarde bien à venir.

14. — Dimanche.

Lecture jusqu'au déjeuner.

Une amie nous amène Maud Gonne qui désire me voir. C'est une femme étonnante.

Grande taille, figure ravagée, qui a pu être très belle, mais exprimant une sorte de bonté patiente qui paraît être au-dessus des hommes et des choses. Imposante à la manière d'une prophétesse qui n'attendrait que le martyre. Proscrite de son pays où son mari vient d'être exécuté, menacée même de l'extradition, elle ne vit et ne respire que pour les Irlandais

opprimés qu'elle a défendus et protégés plusieurs fois au péril de sa vie. Rien n'est plus impressionnant que la parole douloureuse et vengeresse de cette avocate de tant de victimes.

Elle part à 6 heures.

Pierre, Valentine et Auric, restent dîner.

19. — Aucune force ne m'est donnée. Je languis du matin au soir, souffrant de ne voir rien venir d'important. Aucun argent ne s'annonce, aucune lettre réconfortante, et mon livre attendu depuis tant de jours ne paraît pas.

Le temps, cette semaine, est magnifique, mais je suis si triste et si déprimé que je ne parviens pas à en jouir.

Notre concierge se nomme Mme Séraphin !

20. — Trouvé dans la correspondance de la princesse Palatine : « Chacun, ici-bas, est le démon chargé d'en tourmenter un autre. »

21. — Dimanche.

Arrivée d'un colis de Frontignan, annoncé par André Baron.

Nous pouvons vivre encore aujourd'hui, Madeleine ayant reçu hier 10 francs pour ses leçons à sa petite élève, mais aujourd'hui seulement.

Usquequo, Domine?

A 7 heures, n'ayant vu venir personne, je me décide avec peine à recourir encore à mon ami Hénault, que je suis forcé d'attendre une demi-heure à la terrasse d'un café dans une horrible poussière. Il me prête 20 francs.

23. — Encore une journée semblable à tant d'autres. Aucune lettre.

Lecture de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne.* Existe-t-il un livre aussi parfaitement douloureux? Et quels seront les sentiments de ceux qui liront cela plus tard quand je ne serai plus et qui pleureront peut-être de m'avoir ignoré ou d'être venus au monde trop tard pour m'empêcher de tant souffrir?

A 3 h. 1/2, visite de Martineau. Son fils a été déclaré bon pour le service militaire. On prend tout le monde désormais. Dure épreuve pour ces pauvres gens.

24. — *Auxilium Christianorum.*

Messe à 7 heures avec Jeanne.

Je suis très impressionné en découvrant que c'est aujourd'hui la fête de Marie Auxiliatrice. L'Église, dans l'oraison de cette messe, lui demande la *victoire.* Hier les journaux annon-

çaient la reprise du fort de Douaumont, prélude, on peut l'espérer, d'une offensive générale qui pourrait être décisive. Je demande la victoire pour moi-même, c'est-à-dire ma propre délivrance et l'accomplissement, enfin, de ma mission quelle qu'elle soit.

Est-ce une suite de ma lecture d'hier? J'ai le cœur en larmes en pensant à la France, à mes chers amis vivants ou morts, à ma propre vie si incroyablement douloureuse et je veux espérer quelque chose de cette journée.

Aucune nouvelle de mon livre. C'est une peine très sensible ajoutée à beaucoup d'autres.

Je me suis avisé de relire la *Vie d'Anne-Catherine Emmerich*, et ce livre a été pour moi d'un grand secours.

25. — Réponse d'André Baron à ma lettre de jeudi dernier. Il va me faire envoyer un petit fût de vin rouge. Le ton de ce jeune homme est vraiment délicieux. Il y a encore des âmes. Continué avec beaucoup de consolation ma lecture d'hier.

28. — Dimanche.

Commencé le deuxième volume de la *Vie d'Anne-Catherine*.

Valentine vient vers 6 heures. Elle a obtenu des informations précises sur la mort du pauvre André. Il paraît qu'il était fort aimé de ses camarades, dont il soutenait le courage et qui l'ont recueilli et soigné comme ils ont pu dans les premières heures. Sa mort semble avoir été très douce.

29. — Messe à 7 heures avec Jeanne. Assisté à la procession des Rogations.

Travaillé à la fabrication et à la pose d'un grillage pour mes volubilis qui veulent grimper. Je mentionne cela pour garder le souvenir d'une occupation insignifiante qui m'a aidé à porter le poids des heures. Lecture de la *Vie d'Anne-Catherine.*

Le soir, petite lettre touchante d'Auric m'envoyant 20 francs.

31. — Employé toute ma journée au triage de vieilles lettres de 1909 à 1910.

Ni lettres nouvelles ni visite.

Juin.

1. — Ascension.

Messe avec Jeanne à 6 h. 1/2. J'ai pensé beaucoup à ceci : que c'est, je crois, ce même jour de l'Ascension qu'en 1879, à la chapelle des Jésuites de la rue de Sèvres, j'ai décidé de faire cette prière devenue, pour ainsi dire, mon fonds spirituel depuis tant d'années : *Fac ut videam.* Ce souvenir me touche profondément.

Autre souvenir :

« Les paroles divines ont, comme les plantes, chacune une vertu, ignorée de nous, jusqu'à ce que nous en ressentions l'effet. C'est ainsi que je me suis penchée ce matin sur le calice de la parole de la Communion : *et sanabitur anima mea.* Ce soir, j'ai attendu longtemps mon confesseur qui m'avait oubliée. J'avais déjà l'âme si endolorie à cause de notre misère, à cause de la souffrance de mon mari, que ce nouveau surcroît ne me surprit pas. *Et sanabitur anima mea :* Je suis malade, mais je suis

soignée dans un hospice divin. *Salus infirmorum.* C'est Marie qui est l'hospice. Et je parlais à mon âme comme on parle à une enfant qui souffre : Tiens-toi bien tranquille. Tu sais que le grand Médecin ne se trompe pas. Il ne faut pas manger, tu dois t'y habituer. Il ne faut pas boire, car nous devons quitter toutes les passions. Tu ne vois rien, et tu n'entends rien, c'est pour que tu abandonnes ta volonté. Tu ne dois pas bouger, il faut l'obéissance parfaite. Tu guéris lentement, pendant qu'on te pétrit l'âme par la douleur et qu'on te la retourne lentement et profondément. Puis il faut les larmes, les douces larmes de la pénitence, laisse-les couler sur la main de Celui qui veut te façonner à son image. » Jeanne.

2. — A Barthèlemy :

Je viens de lire avec joie votre très bon article sur *Sueur de Sang.* Vous êtes un ami sûr et fidèle et je voudrais qu'il me fût donné un moyen quelconque de vous être agréable à mon tour. Mais que peut un vieux pauvre, malade et rongé de peines? Je crois que je suis plus faible chaque jour. C'est à peine si j'ai la force de vous écrire quelques lignes. Et mon livre qui ne paraît toujours pas! Comment expliquer un tel retard? Je vous prie de dire à Mme Barthèlemy que l'air est délicieux dans notre jardin et que nous serions heureux de la revoir.

A 6 heures, arrivée d'Auric d'abord, puis de Pierre. La conversation est, comme toujours, sur la guerre et passablement sinistre.

J'en suis accablé et, toujours aussi, de plus en plus persuadé que cet horrible cauchemar ne peut finir que par l'intervention miraculeuse d'un homme envoyé de Dieu.

Avant et après dîner, échecs avec Pierre, pendant qu'Auric et Madeleine font de la musique.

3. — Jeanne monte à Sceaux à 10 heures avec une petite lettre de moi pour le percepteur et mon certificat de vie. Elle revient avec 30 francs. [C'était la fameuse rente de 15 francs par an, souvenir du versement fait par Léon Bloy lorsqu'il était employé au chemin de fer du Nord.]

Lecture de la *Vie d'Anne-Catherine.*

Le soir, lettre de Vallette. Mes soixante-dix exemplaires d'*Au seuil de l'Apocalypse* m'arriveront probablement cette semaine. La mise en vente serait pour le 16.

4. — Dimanche.

A midi 1/2, arrivée de Mme Jean Baron. Elle nous annonce le prochain voyage de son

beau-frère André à Paris, c'est-à-dire ici, où l'hospitalité la plus joyeuse lui sera donnée. Mais elle attend des nouvelles de son mari et son inquiétude est grande.

Après-midi, visite de la Laurencie, qui reste jusqu'à 6 heures. Longue et intéressante causerie. Il nous apprend qu'il a fait la connaissance de l'abbé X... que je lui avais autrefois conseillé de voir, quand il avait tant de chagrin. Il l'a rencontré à la Maison-Blanche dans un hôpital de mutilés où lui-même espérait pouvoir se rendre utile. De la Laurencie a été impressionné fortement par la supériorité de cet excellent prêtre qui lui a dit sa peine et sa profonde indignation des horreurs dont il est témoin. Il y a, en effet, dans cet endroit, une section dite des *confus*, c'est-à-dire des malades blessés ou non, qui, n'ayant pas complètement, comme tant d'autres, perdu la raison, sont dans un grand trouble d'esprit et temporairement idiotifiés. Malades, certainement guérissables, dont on aggrave l'état par un traitement diabolique. Les médecins les *soignent* exclusivement par le magnétisme. Interdiction absolue de voir ces malheureux que la présence de leurs proches guérirait probablement. Interdiction très formelle surtout pour le prêtre. En sorte

que le sort des victimes est tout à fait entre les mains des serviteurs du Démon.

L'abbé a pu cependant en voir un qui lui a dit : « Tout ce qu'on raconte de l'Inquisition n'est rien auprès de ce qu'on nous fait endurer ici. »

8. — A midi, arrivée de Valentine qu'on attendait et qui apporte un beau rôti. Excellent déjeuner après lequel je dors d'un très bon et très rafraîchissant sommeil.

Auric apparaît vers 4 heures, et un peu après, voici l'abbé Petit que j'ai d'abord quelque peine à reconnaître. Mais il ne peut rester qu'une demi-heure, forcé de repartir demain matin et attendu ce soir par sa famille et par Viñes. Cette courte visite d'un ami que je ne reverrai peut-être plus nous émeut profondément. Lui-même est tout en larmes, comme si, de nous voir, pour la dernière fois peut-être, aggravait d'autres mouvements douloureux et tout récents de son cœur meutri. Nous avons été bien près de pleurer tous ensemble.

Naturellement, la conversation a été hachée. On a dit ce qu'on pouvait. Mais il m'a semblé que ce pauvre prêtre témoin de tant d'horreurs qui l'affligent, et quand même très résolu,

représentait assez exactement l'état actuel du soldat français sur le front, horriblement las de la guerre de tranchées que les procédés allemands lui font paraître démoniaque, et qu'une offensive heureuse comblerait de joie, en lui donnant l'occasion, enfin, de se déployer pour la vengeance et l'extermination de ses abominables ennemis.

Notre visiteur s'en va presque en pleurant, nous laissant douloureusement impressionnés.

Auric et Valentine dînent avec nous et nous quittent vers 9 heures.

9. — Après-midi. Lettre de Termier m'envoyant 100 francs, pour que je ne sois pas triste à la fête du Saint-Esprit.

Une demi-heure après, le paquet de mes livres m'est apporté. Me voici encombré de travail. Je serai forcé de remplir les blancs exigés par la censure au moins pour les exemplaires destinés aux amis. C'est effrayant.

11. — Dimanche. Pentecôte.

Messe à 6 h. 1 /2 avec Jeanne.

Après-midi, à 6 heures environ, arrivée d'André Baron et de sa belle-sœur.

André n'est pas moins intéressant que son frère, mais il paraît être plus *intérieur*.

C'est un de ces êtres qui semblent se consumer, chez qui l'âme agit despotiquement. Il est vrai qu'il n'a pas de santé et qu'il est soumis à un régime, mais on ne se le représente pas florissant. Il est extrêmement doux et parle très peu. Il est surtout venu pour moi, se contraignant à un voyage fort pénible.

Je lui ai parlé du martyre, de l'éventualité désirable du martyre et il m'écoutait religieusement, comme si mes paroles avaient été prévues et désirées. Je suis un peu honteux d'être un si important personnage aux yeux d'un jeune homme si supérieur à moi par sa vie et par ses pratiques, car il m'apparaît comme une de ces âmes choisies de Dieu, élues et prédestinées. Il devait dîner ici avec sa belle-sœur. Au dernier moment, celle-ci s'en va toute seule, nous le laissant pour le repas du soir et pour la nuit, Jeanne ayant préparé un lit confortable dans la buanderie. On fait ensemble la prière, mais André ne se couche pas tout de suite, voulant commencer la lecture de mon livre que je lui ai donné.

12. — Messe à 7 heures avec André Baron qui s'en va après la messe et le café, promettant de revenir ce soir.

Lettre très émue de la Laurencie à Jeanne, pour la remercier de la page 45. Il m'écrira plus tard. Préparé des exemplaires pour Jacques et Raïssa, que nous attendons ce matin avec Pierre.

Auric, attendu aussi, arrive le premier. Bientôt après, Pierre et les Maritain. Je fais mes cadeaux d'exemplaires d'*Au seuil de l'Apocalypse* à la joie de tout le monde, mais la dédicace qui a le plus de succès c'est celle à Auric : « Donnez-vous la peine d'entrer, mon cher ami ! » Jeanne s'est donné beaucoup de fatigue pour nous préparer un excellent déjeuner. C'est notre réunion annuelle à l'occasion de saint Barnabé. Je suis heureusement mieux disposé que l'année dernière où je fus si malade à Versailles, le 11 juin. Où serons-nous tous l'année prochaine?

Dans l'après-midi, nos hôtes jouent au croquet pendant que je continue le travail pénible de mes envois. Puis Madeleine et Auric font ensemble de très belle musique.

On dîne tous ensemble à 7 heures.

Les Maritains partent vers 9 heures. Pierre et Auric ne s'en vont qu'à 10 heures, après de furieuses parties d'échecs.

Vu venir, ce matin, le secrétaire du commissaire de police de Sceaux, chargé de prendre

toutes les informations sur moi pour édifier le bureau du ministère de l'Instruction publique au sujet d'une allocation à m'accorder comme écrivain privé de ressources. [Nous n'avons jamais vu la suite de cette affaire. J. L.-B.]

13. — A 11 h. 1/2, irruption soudaine d'André et de sa belle-sœur. Ils apportaient de Paris un bocal de poissons rouges pour notre bassin. Presque à notre porte le bocal s'est brisé. Il a fallu ramasser en hâte les poissons et se précipiter vers notre bassin où ils ont pu être jetés avant d'expirer. On espère qu'ils vivront.

14. — Les journaux sont remplis de ceci : que ce soir, à 11 heures, toutes les horloges publiques seront avancées d'une heure. Minuit remplacera 11 heures. Ainsi de suite jusqu'à la fin (?) de la guerre, je pense. Mais le soleil ne se lèvera pas plus tôt. Sans parler de la sottise étonnante de cette mesure, je pense plus que jamais que tout ce qui est moderne venant du démon, il doit y avoir dans ce simple fait une manœuvre obscure du Démon ennemi de tout ordre voulu par Dieu, et que des malheurs étranges, des catastrophes peut-être, en seront le résultat.

André Baron vient très tard. Prière en commun et coucher.

15. — Lettre de Mme X... annonçant sa visite probable, mardi prochain. Grande joie pour nous.

Elle m'écrit :

Ma première lecture (d'*Au seuil de l'Apocalypse*) s'est bornée à votre dédicace lue avec beaucoup d'émotion. Je n'ai pu tourner le feuillet. J'ai pris ma tête dans mes mains et je me suis mise à prier, puis-je dire, sans le savoir et sans le vouloir. J'étais très intimement avec vous devant Dieu. Auriez-vous le pouvoir de me faire retrouver la simplicité intérieure? Je suis effrayée du gouffre de joie que pourraient contenir nos âmes, si Dieu voulait.

Étrange malaise déterminé par le changement des heures. C'est à croire qu'il se passe obscurément, ou plutôt qu'il se prépare, à l'insu de tout le monde, quelque chose de funeste. Ce malaise paraît être en harmonie avec la tristesse de ce mois printanier affreusement pluvieux et froid jusqu'ici. Notre curé se conforme à ce désordre commandé. Passe encore pour les messes, chacune d'elles avancées d'une heure, mais l'Angelus qu'on fait sonner à 5 heures, 11 heures et 5 heures, au mépris de la tradition liturgique ! C'est comme si on le supprimait.

Que nos gouvernants décrètent demain d'avancer la semaine d'un jour et de faire de lundi dimanche, les évêques et les curés obéiront-ils? Toutes les lâchetés et tous les reniements sont supposables.

16. — Messe avec Jeanne à 7 heures (8 heures nouveau style). Les Baron arrivent à 6 heures passées et dînent avec nous pour la dernière fois. Leur départ à 9 heures est très pénible. Ils se séparent de nous avec un vrai chagrin et nous admirons cette amitié formée si rapidement par Dieu, si complète et si profonde.

17. — Jeanne a vu aujourd'hui l'abbé V... et lui a donné l'exemplaire d'*Au seuil de l'Apocalypse*, préparé pour lui ce matin :

En attendant que le Saint-Esprit devienne archevêque de Paris.

Quelques dédicaces :

A Jean Boussac :

O géologue, quel humus horrible et indéchiffrable va devenir la terre de France !

A Jeanne Boussac :

D'un vieux lion, impuissant témoin de ces choses et réduit à aboyer comme un misérable chien.

A l'abbé Cornuau :

Combien faudra-t-il encore de millions de victimes pour procurer l'intervention miraculeuse du Va-nu-pieds que j'attends.

A de Chauliac :

L'Apocalypse est ouverte, laïque et obligatoire. Ne serait-elle pas l'école des vieillards?

A Crès :

Quand les Allemands seront hors de France, ne pensez-vous pas que Jeanne d'Arc sera nécessaire pour en expulser, une seconde fois, les Anglais?

A de la Laurencie :

Temps inouï où les larmes et les prières ne savent plus où aller, où l'horreur infinie paraît être seulement le vestibule des épouvantes inimaginables. Ce livre que j'ai osé vous dédier n'atteste que l'impuissance ou le vertige du vieil écrivain, habitué à regarder les belles époques et les grands hommes qui ne sont plus.

A Lefèbre :

En attendant le fauteuil de fer rouge qui lui sera proposé en échange du fauteuil actuel, si toutefois il en est digne.

A Marguillier :

Ce livre de haine — si on veut — mais de cette haine sainte, puissante et grave, qui est celle de l'injustice.

A Martineau :

En le priant de remarquer que l'Apocalypse n'est pas un lieu commun et que je ne me charge pas de l'expliquer. Qu'il se contente de savoir qu'il y a sur son seuil un ange formidable qui ne laisse passer que les pauvres humains dont il a broyé le cœur.

A Jacques Maritain :

Quand tu seras sur ce seuil, mon cher enfant spirituel, regarde derrière toi avant d'entrer. Tu verras se traîner au loin ton vieux parrain dont les jambes ne sont plus jeunes et qui n'a presque plus la force de porter son cœur. Tu l'attendras en pleurant et la compassion t'empêchera peut-être de penser aux épouvantes prochaines.

A Raïssa :

C'est ma Dame de Compassion qui m'a inspiré ce livre qui sera peut-être le dernier. La « Porte des Humbles » qui est la porte même de l'Apocalypse, est tellement étroite et si terriblement cadenassée que je ne sais pas comment je pourrai la franchir. Demande à Celle qui pleure qu'elle fasse de moi un

de ces tout petits lézards couleur d'espérance qui peuvent se glisser dans les fentes de la muraille des colombes dont il est parlé dans le Cantique.

A Pierre van der Meer :

Si tu as confiance dans les almanachs de ton vieux parrain, il te faut sans aucun délai retrouver, sous la poussière de ces cinq dernières années, la blanche robe de ton baptême. Il te sera beaucoup demandé bientôt, mon pauvre filleul, et nous serons, avec quelques autres, un petit troupeau lamentable en présence des grils et des laminoirs de la Persécution annoncée. Je suis trop belle pour être aimée, dira la Douleur. Il faudra lui répondre comme les martyrs.

A Christine van der Meer :

Quelle broderie surnaturelle dans un de mes rêves ! La Douleur parfaite, le délaissement infini de Jésus en son agonie, sous la frondaison des oliviers, et, tout au loin, nous autres, les derniers aveugles qu'il a guéris, apportant, avec les larmes d'un tiède amour, les instruments de son supplice, dans un crépuscule d'or.

A l'abbé Petit :

Le pèlerin de l'Absolu devait nécessairement arriver au seuil de l'Apocalypse. Après cela, il n'y a plus que la Mort pour ce voyageur et pour beaucoup d'autres.

A Jeanne Peyrabon :

La Mort ne prend que ce qu'on lui donne, avez-vous dit. Mais la cruelle exige tout et la Vie dépouillée mendie son pain. C'est ce qui arrive à l'auteur.

A Armand Parent :

Ce septième et peut-être dernier volume de mon Journal. Que pourrais-je faire maintenant? Après l'Apocalypse, il n'y a plus que le Paradis, si on veut y admettre le Mendiant ingrat.

A Louis Quarré :

Le temps n'est plus aux dédicaces joyeuses. Le triste prophète que voici est un septuagénaire malade et profondément affligé.

A Félix Raugel :

Souvent nommé dans ces pages douloureuses. L'auteur est, lui aussi, un blessé, une épave de la guerre diabolique, d'autant plus insupportable à son cœur qu'il est en même temps le visionnaire des horreurs sans nom qui suivront infailliblement.

A Pierre Termier :

Le doux optimiste qui ne comprend pas la haine. Voici pourtant les paroles du Seigneur : *Iniquitatem odio habui et abominatus sum... Perfecto odio*

oderam illos qui oderunt me, et il y en a bien d'autres. Avons-nous mieux à faire que de parler et de sentir comme Dieu lui-même? Et l'occasion qui nous en est offerte par l'Allemagne n'est-elle pas unique dans l'histoire?

Docteur Termier :

Que sont vos scalpels, vos bistouris ou vos scies, en comparaison de la guillotine bienheureuse que nos frères de la sociale vont bientôt installer partout?

A Valentine Dupont :

André eût aimé ce livre. Lisez-le à sa place et priez pour lui. C'est la *seule* chose qu'il vous demande.

A Ricardo Viñes :

En attendant la mobilisation des Almogavares qui se fait beaucoup trop attendre.

A Henri Boutet :

Qui a espéré de moi la Croix de guerre. Je ne peux lui offrir en pleurant que la Croix de bois où est pendu le salut du monde.

A Georges Rouault :

Une pauvre vieille guillotine rouillée dans les courants d'air. Essayez d'imaginer ça. Vous comprendrez mieux ma littérature.

A Léautaud :

Un visionnaire apocalyptique est-il préférable à un chien? C'est la question que je lui pose très humblement.

19. — Après-midi, visite de Cornuau, venu pour consulter son médecin. Il a reçu mon livre et l'a déjà lu deux fois. Nous causons. Il est toujours très préoccupé des *dates* et tient à m'expliquer que l'apparition de l'Antechrist, qu'il croit être Lucifer en personne, est extrêmement proche. Il me présente des calculs qui ne m'impressionnent guère.

21. — Levé ce matin avec un beau rhume, le premier depuis le commencement de l'hiver.

Après-midi, vers 4 heures, visite de Bisson, fort malade, et qui a obtenu un mois de congé. Il va partir demain avec sa femme et ses enfants pour végéter dans un coin de la Bourgogne, en s'abstenant de tout effort.

Après son départ, je vais au café, où je rends à Hénault les 20 francs prêtés le 21 mai.

23. — Lettre à Madeleine, du comité franco-américain du Conservatoire national de musique et de déclamation, disant qu'on a eu son adresse

par M. d'Indy et qu'on la prie d'accepter un petit chèque. 70 francs arrivent quelques heures après !?

Vers 4 heures, visite de M. Peyrabon, m'apportant une lettre de sa fille et un panier d'abricots. En outre, une fort jolie médaille de Pie X et de Jeanne d'Arc pour Jeanne. Cet excellent homme reste près d'une heure, causant de choses et d'autres de manière à me montrer qu'il est entièrement avec moi. Sa fille a été ravie de mon livre et viendra me voir, mais quand ?

26. — J'ai eu rarement une journée aussi pénible. Extrême fatigue du corps et de l'âme. Ma seule ressource est la lecture de M. Huc, *Voyage au Thibet.*

27. — A Mme X... Je réponds à sa lettre du 6. Elle me demandait alors conseil, ne sachant pas si elle devait envoyer son fils à Paris. Je lui dis qu'à sa place je m'en garderais bien, me souvenant plus que jamais de ce qui fut annoncé à la Salette.

Elle me demandait aussi le nom de ce « sanctuaire ignoré » où j'allais prier saint Joseph.

C'est une bien vieille histoire. J'avais alors à peu près quarante ans de moins. Ma vie littéraire n'avait

pas encore commencé. Quand j'ai besoin de courage ou d'espérance, il me suffit de regarder de ce côté-là. C'est ma belle époque. Je ne sais pas exactement de quoi je subsistais, n'étant propre à aucun emploi, mais j'étais ivre continuellement, au point de ne rien comprendre à ce qui pouvait s'accomplir autour de moi. Ivre de Dieu et de sa Parole. C'était comme un songe tout en or qui me semble durer encore toutes les fois que j'y pense, et certainement tout ce que j'ai de bon, tout ce que je peux donner aux autres me vient de là.

Je lui nomme alors Antony, où le curé, à cette époque, eut l'ambition d'instaurer un pèlerinage à saint Joseph, pèlerinage qui mourut en naissant, et dont je fus quelque temps l'unique pèlerin.

28. — Dédicaces pour les exemplaires de luxe de Véronique et de Madeleine :

A Véronique :

Le Pèlerin de l'Absolu devait nécessairement aboutir au « Seuil de l'Apocalypse ». On peut croire que nous sommes vraiment arrivés à cet endroit redoutable où les amis de Dieu seront forcés de se séparer de ses ennemis. Tu as donc été désignée mystérieusement, ma chère enfant, pour être parmi les spectateurs des événements les plus immenses qu'on ait jamais vus. Il faut comprendre que les

chrétiens n'ont plus autre chose à faire que de se préparer humblement à donner leur vie. Ton vieux père y pense tous les jours.

A Madeleine :

Tu remarqueras, ma bien-aimée, que ce livre qui finit par l'invocation au Saint-Esprit a paru précisément dans la semaine de Pentecôte et qu'en même temps ont commencé les immenses batailles d'Orient qui paraissent annoncer le dénouement de cette guerre de démons que suivra probablement une manifestation inimaginable de la Puissance divine en conflit avec toutes les puissances de l'enfer. On te dira peut-être que ton père a vu ces choses mieux qu'aucun autre, ce qui est possible, et qu'il a osé le dire quand tout le monde se taisait. Tu sentiras alors le besoin de prier avec plus d'amour pour un pauvre homme chargé d'une mission aussi extraordinaire.

Juillet.

1. — A l'abbé Petit :

J'ai lu votre lettre avec stupeur. Avez-vous donc oublié votre recommandation ancienne déjà?... Vous allez jusqu'à m'écrire que je vous ai « *offensé* par excès de délicatesse amicale ». Êtes-vous dans

votre bon sens? Oui, c'est vrai, j'ai craint d'attirer sur vous les foudres épiscopales, non sans raison. Dernièrement, un très digne prêtre qui m'aime beaucoup et qui est, il est vrai, fort timide, ayant laissé traîner, par inadvertance, un de mes livres dans la sacristie d'une église où il n'est que vicaire, fut obligé de se défendre et n'obtint d'échapper à des coups de crosse que sur sa promesse de travailler à ma *conversion!* Vous ne paraissez pas savoir, cher ami, à quel point je suis la bête noire de l'autorité ecclésiastique. Vous dites m'aimer jusqu'à « ambitionner d'être jeté aux bêtes avec moi ». Pensez-vous que je sois incapable de retour? J'ai cette idée, exprimée souvent, que vous êtes le *seul* prêtre assez intelligent et assez courageux pour me suivre partout. Et cela sans aucune exception. Il est naturel que je vous chérisse en conséquence. Je suis donc parfaitement décidé à vous nommer à l'avenir et les occasions ne manqueront pas. Mais, malheureux, que deviendriez-vous si, par exemple, j'exprimais de tels sentiments dans la dédicace *imprimée* d'un futur livre? Y avez-vous pensé? Dans ce cas vous seriez jeté aux bêtes tout seul, mon supplice étant ajourné, non par le manque d'animaux féroces, mais par la crainte salutaire que ceux-ci pourraient avoir de mes griffes ou de mes crocs. Et je me trouverais absurdement privé de l'ami le plus précieux.

Enfin, je veux espérer une lettre plus raisonnable et je l'attends avec l'impatience de la plus généreuse amitié en comptant bien que Notre-Seigneur et sa Mère voudront vous épargner, ne fût-ce que par compassion pour moi.

4. — A Mme Bienvenu :

Je sais qu'un des moments les plus critiques de la vie humaine est l'âge de 70 ans, et j'aurai cet âge dans une semaine. Tout annonce que je doublerai ce cap très heureusement, mais j'aurais besoin que Dieu se montrât et il se cache terriblement depuis deux ans, comme s'il abandonnait les hommes qui l'ont tellement abandonné ! Vous avez dû sentir, en lisant mon livre, combien lourdement cette guerre a pesé sur moi et surtout avec quelle force elle a exaspéré mon désir de la Justice. Il vous est alors facile de voir que mon état pénible, incompréhensible pour les médecins, est simplement un écrasement de l'âme. Je n'arrive pas à concevoir les gens qui m'entourent, habitués déjà à ce qui se passe comme on s'habitue à une chose normale, plusieurs même de *mes amis*, incapables de voir que nous sommes arrivés réellement au seuil de l'Apocalypse, c'est-à-dire à la veille d'une manifestation divine ! Que cet aveuglement complet soit le châtiment équitable des catholiques et de leurs Pasteurs, acharnés depuis soixante-dix ans à mépriser et à démentir les Révélations de la Mère de Dieu, il n'y a pas lieu d'en être surpris. Mais comment expliquer la sécurité des autres qui devraient avoir au moins la *peur* des bêtes averties ordinairement par leur instinct des bouleversements prochains de la nature? Je me vois affreusement seul dans cette cohue et je vous assure que mes pensées sont fort amères. Persuadé que Dieu va se montrer de manière ou d'autre, et que ce sera terrible au delà de toute expression,

j'attends et je souffre. Pourquoi mon livre, où je n'ai pu dire que la moitié de mes angoisses, aurait-il plus de crédit que les avertissements douloureux de la Sainte Vierge?...

5. — Entrepris la lecture du *Saint-Sacrement* par le Père Faber. Livre fort où je trouve dès aujourd'hui des pages remarquables sur Adam. Il se pourrait que ce fût pour moi le point de départ de quelque travail important sur ce magnifique sujet.

6. — A midi, nous venions de commencer notre déjeuner dans le jardin, avec Mlle Prestat, lorsque arrive Élisabeth de Groux, perdue de vue depuis 17 ans. Elle apportait un très beau bouquet de fleurs de lys. Ma gêne fut d'abord très grande, d'autant plus grande peut-être que cette jeune fille ressemble beaucoup à de Groux, dont le souvenir est pour moi si amer. L'équilibre, cependant, n'a pas tardé. J'ai surtout vu en elle une grande détresse cachée. Comme je lui disais ma crainte qu'elle n'eût été influencée contre nous par ses parents, elle a répondu qu'elle n'avait jamais voulu rien savoir. Elle a dit aussi n'avoir pas lu mes livres. Alors que sait-elle de moi? Nous sentons une très grande compassion pour cette enfant au regard

très doux qui ressemble à un pauvre oiseau blessé. Il est surprenant que son père lui ait permis de venir. En partant, elle nous donne une lettre de lui et promet de revenir, nous laissant voir une joie très vive de nous avoir retrouvés. Au dernier moment, ayant embrassé Jeanne et les enfants, elle a demandé à embrasser aussi son parrain et cela m'a été au cœur. Que va-t-il nous arriver encore et qu'est-ce que Dieu nous demande pour cette filleule? Je suis comme sous l'impression du songe le plus étrange.

Élisabeth, partie vers 1 heure, je me repose de cette émotion, puis Auric vient, bientôt suivi de Pierre.

Mlle Prestat nous joue et nous chante des romances patriotiques d'une surprenante niaiserie.

7. — Saints Cyrille et Méthode.

A la messe, je prie pour le pauvre Florian, vivant ou mort, que la fête du jour me rappelle.

Jeanne se décide à répondre à de Groux :

Mon cher de Groux, j'ai reçu votre lettre qui ne nous explique pas votre attitude vis-à-vis de nous, depuis seize ans. « Le crime » que nous aurions commis n'existe que dans votre imagination. Il n'y a que Dieu qui peut vous délivrer de cette idée fixe,

si vous le lui demandez. Nous ne pouvons rien que le prier pour vous. Mon mari est très souffrant, il a le cœur si faible qu'il ne pourrait supporter l'émotion de vous revoir, mais il me prie de vous dire qu'il n'a pas d'amertume contre vous, bien que vous ayez été l'instrument d'une grande injustice et d'une grande souffrance dans sa vie. Nous vous remercions de n'avoir pas mis obstacle à ce que nous revoyions votre petite Élisabeth. La privation de sa présence a été pour notre Véronique une peine qui a plané sur toute son enfance. Madeleine, votre filleule, se souvient toujours de vous.

Je vous prie, mon cher de Groux, de croire à ma sympathie douloureuse.

A Roblot :

Très cher ami, votre couvert est toujours mis chez nous, depuis plusieurs années. Bien des fois je vous aurais envoyé un parapluie, une paire de sabots ou même une voiture somptueuse, si mes ressources me l'avaient permis. Puisque vous avez l'air de vous décider enfin, venez déjeuner n'importe quel jour. Nous croirons vous avoir vu la veille ou l'avant-veille. Mais n'oubliez pas de m'apporter la lettre que vous m'écrivîtes après la lecture de ma *Jeanne d'Arc*. Vous n'avez pas le droit de me priver de ce document. En faisant ainsi, vous me prouverez que vous m'avez pardonné de bon cœur les offenses graves, malheureusement ignorées de moi, qui ont dû motiver votre long silence. Je vous embrasse avec l'énergie d'un vieux malade.

Journée longue et triste. Le temps est redevenu détestable. Mon rhume, il est vrai, me quitte, mais ma faiblesse paraît augmenter.

8. — Dédicaces pour deux volumes que m'a laissés Auric :

L'Ame de Napoléon. — Ce livre a été couvé plus de vingt ans. Quelquefois, le relisant, il me semble avoir fait quelque chose de grand. Mais peut-être est-ce l'illusion d'un pauvre qui prendrait ses larmes pour la voie lactée.

Le Mendiant ingrat. — Celui qui n'a jamais mendié ne peut rien comprendre à l'histoire de Napoléon, ai-je écrit. En réalité, il ne peut rien comprendre à rien, puisque Dieu lui-même mendie. Pour ce qui est de l'ingratitude, les expériences de ma vie m'ont appris qu'elle consiste, au fond, à donner mille pour un. Les bienfaiteurs, en général, sont les usuriers du Saint-Esprit.

9. — Dimanche. Tania Pouthier et une petite amie viennent déjeuner. Elle a apporté un appareil photographique. Une épreuve est tirée de moi.

A ce moment, arrivée de la Laurencie et de ses deux filles aînées.

Pendant que les enfants s'amusent, je cause avec lui et Jeanne dans le jardin, malgré mon

état de grande faiblesse. Nous sommes de plus en plus charmés de la beauté d'âme, de la distinction parfaite de cet homme au cœur blessé qui m'a donné si généreusement son affection.

Départ de nos hôtes vers 6 heures.

10. — Après-midi, lettre très belle du frère Dacien, me parlant des 70 ans qu'il vient d'accomplir jeudi dernier, étant mon aîné de 6 jours, et du même âge que je vais avoir demain ou après-demain, car je suis incertain, mon extrait de naissance portant que je suis né le 12 alors que je veux être né le 11 (1). Il est étrange que cette lettre, qui est une sorte de méditation sur notre mort à tous deux, m'arrive après une lecture faite ce matin de la belle conférence du Père Faber sur la mort.

C'est tout, je m'ennuie, je languis. « Écrasement de l'âme », comme je l'écrivis à Mme Bienvenu, puis à Termier, qui paraît avoir senti la force de cette expression, puisqu'il l'a citée au frère Dacien.

12. — J'ai 70 ans.

(1) Ayant consulté l'acte de naissance de Léon Bloy j'ai pu vérifier qu'il était bien né le 11 juillet, à 8 heures du soir. La déclaration n'a été faite que le lendemain dimanche, le 12, à 10 h. du matin. JEANNE LÉON-BLOY.

Reçu de Jeanne Peyrabon un panier de figues avec sa carte : « 11 juillet 1846-1916. »

A Jeanne Peyrabon :

Mademoiselle, attendrez-vous que j'aie 80 ans pour vous montrer à moi? Peut-être alors, si je vais jusque-là, serai-je aveugle ou tout à fait imbécile. Puisque je suis incapable d'aller à vous, est-il donc si difficile de venir à moi? Votre père a dû vous dire que je ne suis pas redoutable et que je ne parais pas dangereux, malgré ma réputation. Assurément, c'est très gracieux d'avoir pensé à mon soixante-dixième anniversaire et de m'avoir envoyé des figues délicieuses, qui m'ont rappelé le temps lointain où je saccageais le verger de mon père, mais cela ne me suffit pas. Si vous vous obstinez à ne pas venir, ma résolution est prise. Je reprendrai mon amitié que vous avez crue précieuse (voir p. 159 de mon livre) et je vous abandonnerai impitoyablement à votre destin.

Votre ami encore.

13. — A de la Laurencie :

Le nouveau septuagénaire a reçu hier matin ce que vous lui avez envoyé. Il vous prie de vous rassurer complètement. L'inquiétude est tout à fait dissipée maintenant. Je suis bien heureux de savoir que vous avez emporté de Bourg-la-Reine « une impression douce ». Peut-être me supposez-vous un pouvoir bienfaisant, une influence heureuse, que je n'ai pas, en dehors de mes livres.

Mais je pense, comme vous, que j'ai encore beaucoup à faire ici-bas, c'est-à-dire qu'il me reste à écrire quelques livres, qu'aucun autre certainement ne pourrait écrire. Pour le moment, je suis immobilisé, semblable à un crapaud sur lequel on aurait mis avec précaution une lourde pierre. Je ne suis pas écrasé, mais incapable de mouvement, ce qui est au moins ennuyeux. Quand ce pavé me sera ôté, je redeviendrai agile, plus fort peut-être, ayant eu l'occasion de cuver toute ma bave. Je ne trouve pas mieux que cette image gracieuse pour vous décrire mon état actuel et je vous embrasse comme je vous aime, de tout mon cœur.

Ce soir, pendant le dîner, lettre de Roblot. Si la République ne s'y oppose pas, il viendra demain.

15. — Du Père Marchal, qui a reçu mon livre et qui ne sait comment exprimer sa joie : « Je sais maintenant, non pas ce que pensent ou disent les alliés ou leurs ennemis, mais ce que pense et dit le Saint-Esprit. Si j'avais un million à vous donner, je ne serais pas quitte avec vous. »

Dédicaces pour Auric :

Le Sang du Pauvre. — Ce livre est trop beau pour les contemporains, décidément. Je crains qu'il ne me soit demandé compte, un jour, de ce gaspillage *ante porcos.*

Exégèse des lieux communs (1re série). — Arracher la langue du bourgeois n'est pas facile. Elle a ses racines jusqu'à la plante des pieds, et cela repousse toujours. Il faudrait l'extermination de la Bête. L'Esprit-Saint y pourvoira.

Celle qui pleure. — Je suis né exactement soixante-dix jours avant l'Apparition. Quelqu'un a fait remarquer qu'il y avait, en effet, de quoi pleurer. Idée qui n'est pas pour déplaire à nos cardinaux et à nos évêques très précieux.

16. Dimanche. — Après-midi, 4 heures, apparition, enfin, de Roblot, en costume militaire. Mais il n'a pas changé. C'est toujours le même ami affectueux, timide et intelligent. Quelqu'un, je ne sais qui, lui a fait croire que j'étais irrité contre lui et que je le recevrais fort mal. C'est toute l'explication de son absurde absence de plusieurs années. Il semble avoir gagné depuis la guerre. Ses illusions démocratiques ont disparu et il est bien complètement avec moi, spectateur très clairvoyant de la haine toujours grandissante à ses yeux et n'espérant plus rien que de Dieu.

Il dîne avec nous et s'en va à 7 heures et demie, très satisfait, promettant de revenir bientôt.

19. — Journée d'impuissance parfaite et de langueur. Pas de lettres, ni de visite.

Commencé un petit cours de littérature française à mes filles, Madeleine m'en ayant prié, ne voulant pas être ignorante de ce que son père passe pour savoir si bien.

20. — Vers 5 heures, arrivée d'Auric, puis de Pierre. Auric, sur le point de partir pour l'Auvergne où il passera un ou deux mois, m'apporte les *Dernières Colonnes* à signer.

Dédicace de cet exemplaire.

Je ne suis pas une Colonne. Je ne suis qu'un tronc pour les pauvres.

Au dîner, lettre fort agréable de Vallette.

Il m'apprend que les choses vont mieux qu'il ne pensait. Il est sorti de deux cents à trois cents exemplaires de plus qu'il ne croyait. Il ajoute ceci, qui vaut d'être mentionné ici :

En outre, nous sommes officiellement informés qu'*Au seuil de l'Apocalypse*, soumis à la Commission fédérale du contrôle de la Presse (!) vient d'être déclaré contraire à la neutralité; comme tel, ne peut être importé en Suisse. Ainsi, non seulement les pays ennemis nous sont interdits, mais encore un pays neutre. Et pourtant, ça va mieux que d'habitude.

Je suis donc dangereux pour la neutralité de la Suisse ! On ne sait ce qu'il faut le plus admirer

de la sottise ou de la vilenie d'une telle déclaration. Plût à Dieu que j'inquiétasse de même toutes les neutralités !

Parties d'échecs et musique. Nos convives s'en vont à l'heure ordinaire.

Trouvé dans l'histoire de sainte Chantal, médiocrement écrite par l'abbé Bougaud, le fait de la guérison miraculeuse de la sainte par les reliques de saint Blaise. Je me souviens alors de la trouvaille que je fis, en 1880, d'une relique de cet Auxiliateur dans l'église paroissiale de Paray-le-Monial, ville fameuse par le triomphe de l'Ordre des Visitandines, et je crois voir là une sorte de lien surnaturel. Saint Blaise a pris une telle place dans ma vie !

21. — On repeint à neuf notre maison. Ennui et incommodité.

A Vallette :

Ne pensez-vous pas, cher ami, que mon *temps* pourrait être venu ou sur le point de venir? On peut croire qu'on a éteint quelques étoiles, mais on n'éteint pas sûrement un Écrivain qui a quelque chose à dire, surtout au moment où personne ne dit plus rien.

Lu péniblement des pages de la littérature française de Demogeot en vue du pauvre cours que je veux faire à mes filles.

Vers 5 heures, visite de Brou, qui a pu s'échapper pour venir. Il a meilleure mine et semble moins malheureux. Un travail profitable lui est venu. Conversation identique à tant d'autres que nous eûmes ensemble. « Il n'y a pas de neutres », me disait-il, « il n'y a que des Allemands et des ennemis de l'Allemagne. Quiconque se dit neutre, appartient à l'Allemagne ». Il a raison.

22. — Sainte Marie-Madeleine.

Messe à 7 heures. J'offre pour ma petite Madeleine tout ce que je peux offrir, hélas ! et je l'offre en frémissant. Jeanne a rapporté de Paris quelques petits cadeaux pour elle, entre autres, la traduction d'*Eschyle* par Leconte de Lisle, que j'avais recommandée.

Lettre infiniment inattendue de Lucien Descaves (!) m'envoyant 40 francs (! ! !).

Réponse :

Mon cher Descaves, avec un étonnement extrême, je reçois votre lettre qui me prouve que vous commencez à vous dégoûter de votre métier, puisque vous vous tournez enfin vers moi. C'est ma récompense, très appréciée à 70 ans, de beaucoup d'années plus que douloureuses. Je vous félicite de tout mon cœur.

A 11 heures et demie, voici Boutet et sa femme. On déjeune agréablement sous nos marronniers, en causant de beaucoup de choses, avec cette folie aimable qui est le charme de cet excellent artiste d'autrefois.

23. Dimanche. — A Armand Parent :

Mon cher Parent, je vous prie d'excuser un vieux malade qui ne peut vous écrire que peu de lignes péniblement. Vos lettres me sont une récompense très précieuse, je vous assure, mais je ne sais si vous avez raison de me rapprocher de César Franck, ce qui paraît excessif. Vous m'en voyez d'autant plus confus que je suis beaucoup moins maltraité que lui. J'ai un grand nombre d'amis très sûrs, très éprouvés, qui ne passent pas pour des insensés.

Il est vrai que j'ai donné des *leçons*, moi aussi, peu payées quoique fort cuisantes. Si j'attrape un peu de succès avant de mourir, ma sonnette ne chômera pas un instant. D'innombrables individus, rossés jadis ou naguère, et qui m'auraient joyeusement laissé crever de misère, se découvriront tout à coup des entrailles d'admirateurs et viendront m'offrir leurs suffrages. J'ai déjà vu, hier matin, un commencement de cet agréable cinéma. Ce sera le divertissement de ma vieillesse de dresser un chien féroce pour les accueillir. Très affectueusement vôtre.

25. — Journée trop semblable aux autres. La force m'est toujours refusée et je suis défaillant à peu près toutes les heures.

A la fin, cependant, je peux donner aux enfants ma deuxième leçon de littérature : Parlé des trouvères que je connais si peu. Pauvre leçon ! Je m'en tire comme je peux, avec la « Chanson de Roland ». Lecture d'*Aymerillot* dans la « Légende des siècles », pour donner à mes filles une impression vive de cette littérature héroïque.

27. — Carte de Raïssa. On n'est pas heureux à Versailles. On espère venir passer quelques jours ici dans la seconde quinzaine d'août.

A Mme Jean Baron :

... Comment pourrais-je ne pas penser très souvent à vous trois, chers amis, dont la visite nous fut si consolante et si douce? A vous, surtout, chère petite amie, si caressante, si affectueuse, si aimablement simple ! Ah ! ce don si précieux et si rare de la simplicité, ce bouclier de diamant contre les illusions bêtes et les craintes puériles, combien je vous félicite de l'avoir reçu, et quelle énergie, quelle force pour vos prières !

Les âmes très simples comme la vôtre ont le privilège de parler amoureusement à Dieu, qui ne résiste pas à l'amour et qui donne volontiers ce qui lui est demandé ainsi. Vous êtes donc très particulièrement désignée pour protéger votre cher Jean, pour secourir André, qui a tant besoin de courage, enfin, pour venir en aide à tous ceux que vous

aimez et à moi-même, vieil impotent chargé de vieux crimes.

Vous pleurez facilement, pauvre Héloïse, et ce n'est pas moi qui vous le reprocherai, ayant beaucoup pleuré. Les larmes où l'amour-propre n'a aucune part sont un des dons les plus précieux. Pleurez donc tant que vous voudrez, mais pleurez comme les enfants aimés de Dieu, dans la tendresse confiante, dans l'acceptation très simple et très pure de la Volonté divine quelle qu'elle soit.

Persuadez-vous que Dieu n'est pas du tout terrible pour ceux qui l'aiment véritablement. Son affection, sa sollicitude amoureuse pour ses petites brebis, dépasse infiniment tout ce que vous pourriez concevoir ou imaginer. Il nous demande seulement d'avoir en lui une confiance parfaite, et André pourrait vous dire que c'est la seule chose que je lui ai recommandée quand il m'a consulté.

Courage donc, chère amie. Je vous le répète, vous êtes une privilégiée et vous pouvez tout obtenir.

Après-midi, lettre de Roblot à Jeanne, disant qu'il s'est uni à une neuvaine de chemins de croix pour les morts qu'elle avait entreprise à mon intention. Petite lettre pleine d'amour.

29. — A Jeanne Boussac :

Très chère amie, j'ai reçu, sans retard de la poste, votre lettre datée du 4 juillet. Elle est là devant moi, cette lettre si affectueuse que je viens de relire, et je

suis plein de confusion. Sans doute, avec un peu plus de courage, il m'eût été possible d'y répondre. Mais ne m'accusez pas trop. Je suis extrêmement faible, si faible vraiment, qu'on pourrait me prendre pour un homme qui va mourir. Il n'en est rien cependant. Ma situation actuelle n'est qu'étrange, exceptionnelle si on veut, mais non pas alarmante. Il a plû à Dieu de me réduire pour quelque temps à l'impuissance complète, et voilà tout. Je sens si bien que ma mission n'est pas accomplie.

En attendant que les cheveux de Samson aient repoussé, je deviens tout de même un homme fameux. J'ai reçu à l'occasion de mon livre des lettres presque innombrables auxquelles il m'est impossible de répondre, sinon de loin en loin, par quelques lignes. Quelques-unes sont étonnantes et me font penser au déchaînement d'admiration et de dévouements, muets jusqu'à ce jour, que déterminerait aussitôt l'évidence d'un vrai succès. Je devrais peut-être commencer à donner à mon chien le goût de la viande humaine.

Mon éditeur m'a écrit trois fois de suite, pour me dire son étonnement de la vente de mon livre. Ah ! on n'en est pas encore aux tirages renouvelés et multipliés qui me procureraient enfin un appréciable salaire. Non, mais il paraît que ce triomphe est espérable.

J'en aurais été très heureux, il y a trente ans. Aujourd'hui, je lis des vies de saints. Après la messe, qui est mon meilleur moment, c'est mon unique ressource contre l'ennui et le dégoût.

Mais voici que je suis forcé de m'arrêter. Il n'y

a plus d'huile dans ma lampe. Embrassez pour moi votre père et mon filleul. Dites à celui-ci qu'il y a, non pas un, mais quatre poissons rouges dans notre bassin. On les lui montrera quand il reviendra voir son parrain. Je finis en vous serrant dans mes bras. Je suis sans nouvelles de Jean Boussac.

31. — Deux envois pneumatiques à Madeleine, de la petite Élisabeth de Groux, attendue hier et qui s'excuse de n'avoir pu venir, et de son père, parrain de Madeleine, qui déclare une vive tendresse pour sa filleule, disant que son silence de dix-sept ans a été *involontaire*. Jeanne trouve sa lettre touchante. Je la trouve surtout illisible.

Août.

1. — Reçu un avis de l'Administration des contributions directes (impôt général sur le revenu). Ce papier m'apprend que j'ai un revenu de 13.000 francs.

Le petit Pierre-Léon vient déjeuner et retourne à Bures par le train de 4 heures, après avoir reçu de Madeleine une leçon de solfège et joué

avec elle. Cet aimable enfant est triste et pleurant de n'avoir pu être accompagné par son père, que ses occupations retiennent à Paris.

Unique travail de ce jour : remplissage des blancs sur l'exemplaire de Pouthier et pour sa *Chevalière de la Mort* (édit. Siffer) cette dédicace :

Vous demandez ma « griffe de lion » sur ce rarissime exemplaire. Mais le lion que vous supposez devient bien vieux et sa griffe est peut-être moins redoutable aujourd'hui que celle d'un chat de gouttières.

Qu'en ferait-il d'ailleurs? Le désirable gibier d'autrefois a été remplacé par de répugnantes vermines et le métier de lion ne vaut plus rien. Mais il est trop tard de changer.

Achevé presque entièrement l' « Histoire de sainte Chantal », par l'abbé Bougaud, livre écrit avec la médiocrité convenable, mais intéressant tout de même pour un valétudinaire.

2. — Achevé la copieuse lecture de l' « Histoire de sainte Chantal » et commencé celle de « Sainte Catherine de Gênes », avec étonnement.

Je sais bien qu'il n'est pas possible de mesurer les saints, ni surtout de les comparer. Mais dès les premières pages de ce nouveau livre,

l'esprit encore tout rempli de saint François de Sales et de sainte Chantal, j'ai senti que je montais tout à coup à une hauteur prodigieuse et voilà tout ce que j'en peux dire.

Chaleur excessive depuis quelques jours.

3. — Lettre d'un jeune homme à qui nous avons reproché de manquer de simplicité. Il se défend ainsi : « Si mon langage n'a pas paru naturel à un grand amoureux du surnaturel, c'est que j'ai pris l'habitude de spéculer dans des *domaines intérieurs* où je croyais, quant à moi, devoir *chercher* MA *simplicité!!!* » Sottise mystique, sottise incurable.

5. — Reçu de García Calderón une brochure contenant toutes les réponses à son enquête sur *don Quichotte.* Il m'apprend que la mienne a déchaîné en Espagne toutes les colères.

Suite de mes lectures, en vue du cours d'histoire littéraire à mes filles que je dois continuer.

6. Dimanche. — Transfiguration de Notre-Seigneur.

Reçu ce matin à l'église :

« Je suis seul. J'ai pourtant une femme et deux filles qui me chérissent et que je chéris.

J'ai des filleuls et des filleules que le Saint-Esprit paraît avoir choisis. J'ai des amis sûrs, éprouvés, beaucoup plus nombreux qu'on n'en peut avoir ordinairement. Mais, tout de même, je suis seul de mon espèce. Je suis seul dans l'antichambre de Dieu. Quand mon tour sera venu de comparaître, où seront-ils ceux que j'ai aimés et qui m'ont aimé?

« Je sais bien que quelques-uns qui savent prier prieront pour moi de tout leur cœur, mais qu'ils seront loin, alors, et quelle solitude épouvantable devant mon Juge. Plus on s'approche de Dieu, plus on est seul. C'est l'infini de la solitude.

« A ce moment-là, toutes les paroles saintes, lues tant de fois dans ma cave obscure, me seront manifestées, et le précepte de haïr père, mère, enfants, frères, sœurs et jusqu'à sa propre vie, si on veut aller à Jésus, pèsera sur moi autant qu'une montagne de granit incandescent. Où seront-elles, les humbles églises aux douces murailles, où je priais avec tant d'amour, quelquefois, pour les vivants et pour les défunts? Où seront-elles, les chères larmes qui étaient mon espérance de pécheur quand je n'en pouvais plus d'aimer ou de souffrir? Et que seront devenus les pauvres livres où je

cherchais l'histoire de la Trinité miséricordieuse?

« Sur qui, sur quoi m'appuyer? Les prières des bien-aimés que j'aurai donnés à l'Église auront-elles le temps ou la force d'arriver? Rien ne m'assure que l'ange commis à ma garde ne sera pas lui-même tremblant et grelottant de compassion comme un pauvre mal vêtu, oublié à la porte par un très grand froid. Je serai ineffablement seul et je sais d'avance que je n'aurai pas même une seconde pour me précipiter dans le gouffre de lumière ou le gouffre de ténèbres.

« Je suis forcée de t'accuser, dira ma conscience, et mes plus tendres amis confesseront d'infiniment loin leur impuissance. Défends-toi comme tu pourras, pauvre malheureux! C'est vrai que nous te devons, après Dieu, la vie de nos âmes, diront-ils en sanglotant, et cela nous fait espérer que la tienne sera traitée avec douceur. Mais regarde, il y a entre nous et toi le grand chaos de la mort. Tu nous es devenu inimaginable et participant de la solitude inimaginable. Nous ne pouvons que tordre nos cœurs en priant pour toi. Si tu n'as pas été absolument un *disciple*, si tu n'as pas tout vendu et tout quitté, nous savons que tu es là, où mille ans sont comme un jour et qu'un

unique regard des yeux de ton Juge peut avoir la rapidité de la foudre ou l'inexprimable durée de tous les siècles. Car nous ne devinons rien, sinon que tu es inintelligiblement seul et que si l'un de nous pouvait aller jusqu'à toi, il ne parviendrait pas à te reconnaître. Mais, cela encore, il nous est impossible de le comprendre. Adieu donc, jusqu'à l'heure bien inconnue du Jugement universel qui est un autre mystère plus impénétrable.

« *Adjuro te per Deum vivum*, disait le prince des prêtres pour contraindre Jésus à parler. Cette sommation prodigieuse, dont les astres se troublèrent, dure toujours, et ce sera la dernière clameur de l'humanité quand elle se verra seule, elle-même, à la fin des fins, dans l'incompréhensible vallée de Josaphat. »

8. — Messe à 8 heures avec Jeanne et les enfants.

Occupation unique de ce jour : Une seconde méditation (la Haine) qui m'a rudement occupé jusqu'au soir. Elle est un peu plus longue que la première, mais je ne sais ce qu'elle vaut.

9. — Lecture de ma seconde méditation à Jeanne et à Madeleine. Je suis sûr maintenant d'avoir réussi.

Dédicace pour Boutet :

Mendiant ingrat. — Celui qui n'a jamais mendié ne peut rien comprendre à l'histoire de Napoléon... » (*L'Ame de Napoléon*, p. 100). Quand j'ai voulu écrire sur Napoléon, j'ai pensé qu'il fallait, autant que possible, me mettre à la place de cet homme extraordinaire, et j'ai trouvé cela au fond de mon âme que je supposais audacieusement la sienne.

L'ingratitude est une fioriture ajoutée par des amateurs qui se connaissaient eux-mêmes.

On attendait à déjeuner Élisabeth de Groux et Tania Pouthier. Celle-ci arrive la première, mais pour s'en aller, tout à coup, après déjeuner, une dépêche très pressante de sa mère ayant couru après elle.

Heureusement, Élisabeth, venue à midi et demi, nous reste, et je garderai un souvenir très agréable de cette journée. Ma filleule est charmante de toute façon. Évidente générosité de cœur et intelligence rare. Elle peut tout entendre et tout comprendre. J'en profite pour lui faire quelques lectures : ma seconde méditation et mon Beethoven, etc., lui recommandant la lecture de mes livres qu'elle ignore et qu'elle veut connaître. Je lui donne la *Jeanne d'Arc* et *l'Ame de Napoléon* en bonnes feuilles, cadeaux qu'elle reçoit avec une vraie joie.

J'ai pu lui parler de son père et de l'inexplicable aventure de 1900 qui l'étonne autant que moi. Elle dîne avec nous et s'en va vers 8 heures, nous laissant charmés.

10. — Après-midi, lettre de René Levesque, excellente. C'est un bon chrétien révolté et épouvanté de l'infâme indifférence des industriels qu'il voit autour de lui, uniquement occupés de faire fortune en profitant de la guerre. Il est bien placé à Cherbourg pour voir cela et la lecture de mon livre, que je me reproche de ne lui avoir pas envoyé, a été consolante pour lui.

12. — Mon travail de ce jour : IIIe méditation.

14. — Du matin au soir, travaillé très péniblement à une IVe méditation dont je ne suis pas sûr.

15. Assomption. — Copié mon chapitre d'hier qui ne paraît pas inférieur à ce qui précède.

Entrepris une V^{e} méditation qui pourrait être fort belle, si Dieu voulait.

Pas de lettres, pas de visites.

18. — Après déjeuner, lettre de Termier m'annonçant que le pauvre Boussac a été gravement blessé le 12, fête de sainte Claire, patronne de sa petite fille qui vient de naître et qu'il ne verra peut-être pas.

A Termier :

Mon très cher ami affligé, je ne veux pas attendre une heure pour répondre à votre lettre douloureuse. C'est donc toujours les mêmes qui paient, les meilleurs. Certes, je prierai pour Jean Boussac de toutes mes forces. Demain matin ma communion sera pour lui seul. Dieu ne trouvera que lui dans mon cœur. A l'instant, ma femme vient de courir à l'église où elle va offrir pour lui un chemin de croix, l'une des prières les plus puissantes, vous le savez. Moi, j'offrirai la croix que Dieu m'a donnée et qui est fort pesante, en le priant amoureusement de la faire un peu plus pesante, si cela peut être profitable au cher blessé...

19. — Achevé heureusement ma méditation commencée.

Jacques et Raïssa arrivent pour déjeuner. Tout est préparé pour une hospitalité de quelques jours et c'est une grande joie pour nous de recevoir de tels amis.

Dans l'après-midi, après mon repos ordinaire, lecture de tout ce que j'ai écrit depuis deux semaines.

Effet très grand, succès complet. Je vois et je sens que mon œuvre est bonne et qu'un tel livre, si je peux l'achever, sera très puissant.

Après dîner, échecs avec Jeanne et Jacques, coalisés contre moi. Je gagne et tout le monde se couche.

26. — Lettre de Termier m'annonçant la mort de Boussac, arrivée dans la nuit de mardi à mercredi.

A Jeanne Boussac :

Très chère amie, si j'étais un saint je trouverais sans doute les paroles qu'il faudrait. Je ne suis qu'un pauvre homme au cœur déjà très meurtri et je ne peux que vous présenter mon impuissance douloureuse. Le mardi 22, c'était l'octave de l'Assomption. La Sainte Vierge pouvait guérir notre ami, elle a préféré l'emporter avec elle dans son triomphe, sachant certainement que cela lui serait meilleur. Elle devait le chérir très particulièrement à cause de son extrême douceur, et il doit être si heureux maintenant dans la Lumière ! Que Dieu vous donne, chère Jeanne, d'être fortifiée par cette pensée. Il vous donnera, en même temps, d'être consolée par ces deux âmes innocentes qui n'ont plus que vous sur la terre. Tout ce qui se passe depuis deux ans est horrible, assurément, mais nous ne pouvons pas douter de la beauté de Dieu. Attachez-vous fortement à cette idée, ma pauvre Jeanne. Elle sera puissante sur votre âme. La Beauté de

Dieu, la beauté adorable de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il permet en accomplissement de ses desseins et l'infiniment peu de ce que nous croyons faire ou comprendre. Il n'y a pas d'autre réalité, mais elle ne peut entrer dans nos cœurs qu'avec le couteau.

Il faut pleurer *debout*, Jeanne, comme pleurait Marie, et vous dire à vous-même que vous êtes admirablement située pour prier et pour adorer. Je suis avec vous de toute mon âme.

28. — Achevé ma nouvelle méditation sur les prêtres-soldats, commencée hier.

Après 6 heures, arrivée de notre filleule Véra et de sa mère. Nous sommes neuf à table ce soir. Il a fallu tout un travail de déménagement et d'agencement. Je coucherai dans la salle à manger.

Après dîner lecture de mes deux derniers chapitres, fort applaudis.

Deux importantes nouvelles aujourd'hui : Déclaration de guerre de l'Italie à l'Allemagne et de la Roumanie à l'Autriche-Hongrie. Il paraît qu'il y a eu déjà vingt-neuf de ces déclarations depuis août 1914.

29. — Déclaration de guerre de l'Allemagne à la Roumanie. Ce serait la 30e.

Encore une méditation obtenue à force de

volonté. Il est vrai qu'elle est assez courte, sorte d'intermède.

Septembre.

Travaillé avec énergie le matin et l'après-midi. J'ai la joie d'achever la chose difficile commencée hier et la joie plus grande d'avoir réussi complètement. Je crois que ce chapitre sur la Prière est vraiment beau.

3. Dimanche. — Achevé avant déjeuner une nouvelle méditation.

C'est la XIe. A la XLe je pense que mon livre sera fini.

Après-midi, visite de Pouthier, puis de Roblot, enfin de Mme de Groux, accompagnée de ses deux filles. Elle apporte pour Madeleine quelques lithographies que lui donne son parrain et qui sont, je le reconnais, très impressionnantes, quoique peu dessinées.

Je me décide à faire une lecture de quelques-unes de mes méditations, surtout pour Élisabeth, que je tiens à captiver de cette manière, ce qui me réussit visiblement.

Remarqué à l'occasion de cette lecture le progrès sensible de ma santé. J'ai retrouvé ma voix et je ne sens plus de fatigue. Mes auditeurs en sont frappés.

4. — Partage de mon temps entre la confection inachevée et fort pénible d'une nouvelle méditation, dont je suis peu satisfait, et l'attente habituelle du facteur qui ne m'apporte rien.

5. — Achèvement et mise au point du travail d'hier. Après-midi, lettre très bonne de l'abbé Brault de Bournonville. Il m'envoie 50 fr. qui tombent fort heureusement.

Commencé un nouveau travail sur Guillaume. Satisfaction plénière. J'ai presque fini ce soir.

Dominos tous ensemble après dîner, comme hier. Cela devient une institution.

6. — Achèvement et mise au point de mon chapitre sur Guillaume.

Après-midi, lettre de Termier m'apportant du secours. Il me dit que ma lettre à Jeanne est de toutes celles reçues à Rennes depuis le grand malheur, ce qui les a le plus consolés et fortifiés.

Sa fille est assez forte pour encourager son père, qui se dit tout à fait accablé.

Je copie pour Termier et Jeanne la méditation du 3 septembre où je parle à Jean Boussac.

J'ajoute, pour finir, que c'est à partir du 22 août, jour de la mort de Jean Boussac, que j'ai commencé à reprendre force et que j'ai pu travailler avec énergie.

Vers 4 heures, Marie Molbech apparaît. Sa sœur ne l'attendait que la semaine prochaine. Il va falloir la loger plusieurs nuits peut-être. Comment ferons-nous?

Un peu après arrive Bonhomme. Billard pendant deux heures au café.

Après dîner, ayant promis une lecture à Bonhomme, je lis pour tout le monde, et avec succès, mes deux dernières méditations.

Reçu de Bonhomme la rognure d'un vieux numéro de l'*Écho de Paris*, à l'occasion de la mort d'Albert de Mun. Monument du crétinisme le plus rare, par Edmond Rostand.

7. — Élisabeth vient déjeuner. Je lui donne les *Histoires désobligeantes* avec ceci : « On ne choisit pas son parrain. »

Commencé difficilement un nouveau travail. Je vais parler des *Fioretti*.

On se bat furieusement sur la Somme. Le vent d'ouest nous apporte le bruit de la canon-

nade, qui doit être terrible, pour qu'on l'entende à une telle distance.

8. — Continué fort péniblement mon travail sur les *Fioretti*, qui ne marche guère.

Les journaux du soir parlent de la canonnade entendue hier. Les feuilles allemandes disent que rien d'aussi terrible n'a été vu depuis le commencement de la guerre. Elles vont même jusqu'à se plaindre de la « brutalité » de nos canons. Les Boches aimeraient mieux qu'on leur envoyât des saucisses.

10. Dimanche. — Jacques, ayant vu de Groux hier, nous raconte sa conversation avec lui. De Groux reconnaît aujourd'hui, avec chagrin, avoir sacrifié une grande partie de sa vie à une absurdité, et il voudrait redevenir mon ami. Il comprend cependant qu'il m'est impossible de le revoir tout de suite.

Ce soir, dernières parties de dominos avec les Maritain, forcés de rentrer demain à Versailles.

11. — Depuis hier ou avant-hier, grande manifestation de joie dans les journaux, bruyante commémoration de la victoire de la Marne. Dilapidation effrénée de lieux communs. Pas un mot de Dieu.

A 1 heure, départ des Maritain.

Lettre à C...

Cher monsieur G..., je suis parfaitement mécontent de vous. Vous m'avez envoyé hier, dimanche, un jeune homme tout à fait inconnu de moi. Je ne peux pas dire qu'il m'ait déplu, mais sa visite m'a horriblement gêné et il a été moins bien reçu que je n'aurais voulu. *Sans me consulter auparavant*, vous vous étiez porté garant de mon accueil, indiscrétion et manque de tact qui m'ont révolté. Je suis un solitaire, écartant avec le plus grand soin les inconnus et je ne reconnais à personne le droit de m'infliger des visiteurs. C'est un moyen sûr de se brouiller irréparablement avec moi. En conséquence, je vous prie donc d'espacer considérablement vos visites, qui ne pourraient avoir d'autre effet que de renouveler mon exaspération.

12. — Réparé ma négligence d'hier, la XVIe méditation est presque finie, ayant été commencée ce matin.

15. Notre-Dame des Sept Douleurs. — Pas de lettres. Nulle autre chose à mentionner que mon étonnant travail de ce jour. Ayant achevé ce matin ma XVIIe méditation, je réussis à enlever d'un seul coup la XVIIIe dans l'après-midi.

16. — Excellente lettre de Marcel Chabin.

J'apprends ainsi la mort déjà ancienne de ce Charles Roguet qui m'écrivait avec tant d'enthousiasme et que je n'ai jamais vu.

Voici cette lettre :

Monsieur Bloy,

Faites de beaux livres, vous a dit M. Félix Raugel. Permettez-moi de vous en prier aussi, et ne croyez pas que les soldats ne vous liront pas. Je voudrais qu'on vous lise plus au front, dans les tranchées, que partout ailleurs. Je ne connais point d'artilleur lisant Bergson, mais j'en connais un qui croit de son devoir de vous dire le bien que votre Jeanne d'Arc lui fit.

Je l'ai lu, et parfois à haute voix, au début de mars, à Fleury, devant Douaumont. Le vent de l'obus a tourné les pages, de la terre soulevée s'est insérée dans les feuillets, plusieurs fois, mais la lecture, à deux mètres sous terre, dans un médiocre abri où l'on se tenait accroupi, s'est poursuivie et renouvelée aussi sereinement que dans les galeries de la poudrière à l'épreuve de tous les bombardements.

L'exemple de la sainte était présent et agissait avec bienfaisance aux moments inévitables où la chair frissonne. La lecture de votre livre n'est sans doute pas étrangère à une proposition de citation dont je fus l'objet, mais dont je ne puis pas vous apporter l'hommage, n'en ayant plus jamais entendu parler.

Sur le front sud de la Somme j'ai emporté *Au seuil de l'Apocalypse*. Ceux qui vous aiment, auxquels

vous avez fait du bien, vous lisent toutes les fois qu'ils le peuvent — un livre tient si peu de place et c'est un nouveau bienfait qu'un livre nouveau —. Ils participent au fond de leur cœur à votre affliction et sont attristés de vous savoir malade. J'ai pensé à votre chagrin quand j'ai su récemment la mort d'André Dupont. Elle m'a rappelé la mort héroïque et modeste de Charles Roguet, soldat territorial de deuxième classe, mon cousin, tombé dans la Somme en 1914, blessé mortellement par deux balles de schrapnell.

Il vous aimait depuis très longtemps, avait presque tous vos livres, recherchait infatigablement vos premiers ouvrages et un cri de son admiration vous parvint lors de l'apparition de *l'Ame de Napoléon* qu'il avait attendu avec une impatience dont je vous donne témoignage. Il avait étudié et connaissait merveilleusement l'histoire de l'Empereur et l'histoire de la guerre 1870-71. Il laisse une sœur, femme sublime dont il était le soutien et qui, fortifiée par son exemple et son sacrifice, — joyeusement accepté, j'en suis sûr, ayant été ardemment attendu, — soigne les blessés depuis deux ans par devoir volontaire, au prix de difficultés et de souffrances au-dessus de ses forces, au mépris de ses intérêts les plus immédiats.

Le souvenir d'une courte correspondance vous invitera à prier pour l'âme du grand chrétien, de l'obscur et noble artiste auquel quelques rares intimes rendirent hommage et qui fut votre disciple fervent. Tout ce qui arrive est adorable, disait-il fréquemment, ainsi que vous-même. Cette pensée a certainement

été une des dernières de ce héros ignoré qui, réformé mais se sentant assez fort pour être soldat, fit rappeler sa mise en réforme datant de vingt ans, quelques mois avant la guerre qu'il sentait proche.

Dans l'espérance que vous n'oublierez pas non plus dans vos prières un soldat auquel elles seront précieuses, — Dieu peut l'appeler à Lui quand Il lui plaira, — accueillez l'humble fidélité de votre respectueux

Marcel CHABIN,
Téléphoniste d'artillerie de 75.

17. Dimanche. — Belle victoire ce matin. En un instant j'enlève une XXe méditation qui sera certainement une des plus belles.

Après-midi, visite de Marie Molbech, amenant une institutrice de son institut, personne sympathique ayant lu quelques-uns de mes livres et curieuse de me voir. Un peu de lecture m'est demandée. Puis, vers 5 heures, arrivent Mme de Groux et ses deux filles. Il faut lire encore. L'impression que je fais sur Élisabeth est vraiment extraordinaire. Elle vibre de manière incroyable et déplore que son père ne soit pas là pour m'entendre.

Vers 6 heures, apparition de Termier, venu pour dîner. La mort de Jean Boussac a été pour lui un coup terrible. Je le vois presque changé. Il a vu mourir ce gendre qu'il chérissait, il a

recueilli ses dernières paroles et il en a, je crois, pour toute sa vie.

Très touché de mon envoi du 6, il me prie de lui lire des pages de mon nouveau livre, ce que je fais très volontiers. Il part à 9 heures.

Circonstance tragique : Il était à Bar-le-Duc, dans l'unique hôtel de la ville, revenant d'enterrer Jean Boussac, lorsqu'il voit la mère et la sœur de ce mort, accourues et demandant des nouvelles du blessé qu'elles supposent convalescent ! ! !...

18. — Fabriqué par force, avec une fatigue extrême, la XXIe méditation, la plus courte jusqu'ici. Le temps d'ailleurs est horrible, pluvieux et froid, et je suis saturé de tristesse.

Après 6 heures, visite de Boutet. Apprenant que nous sommes sans le sou dès ce soir, il me prête 5 francs.

19. — Messe à 8 heures tous ensemble. Encore une journée très dure. J'attends vainement le facteur et je ne vois rien venir. Jeanne parvient à nous nourrir avec les restes d'hier. Pour ce qui est de demain, on ne sait pas. Il est vrai que demain c'est les Quatre-Temps de septembre, jeûne et abstinence.

Comment ai-je pu, dans cette tribulation de mon esprit, écrire et même achever complètement la XXIIe méditation?

Il a fallu faire du feu aujourd'hui pour la première fois.

20. — Carte de Pierre m'apprenant qu'il est à Bordeaux pour une *foire* qui intéresse, paraît-il, le commerce hollandais!

Étonnante mission pour lui.

J'écris à Crès, c'est-à-dire à Grolleau, quelques lignes, lui demandant de donner à ma femme ce qu'il pourra, si peu que ce soit, vu notre misère noire. Jeanne va porter ce billet.

Commencement pénible d'une XXIIIe méditation inspirée par notre misère.

Jeanne a reçu 100 francs de Grolleau. C'est de quoi respirer un moment.

21. — Carte à Boutet. Je lui renvoie ses 5 francs.

Continué et achevé la XXIIIe méditation.

22. — Je suis de nouveau malade du cœur, épuisé par le moindre effort.

Commencé ce matin et presque achevé ce soir la XXIVe méditation.

Mélancolie affreuse ce soir. Depuis longtemps je n'avais subi une aussi redoutable crise.

24. Dimanche. — Notre-Dame de la Merci. 21e anniversaire très douloureux de la naissance de notre petit Pierre.

Incapable de tout effort de composition, j'ai commencé la copie définitive de mes méditations. Ce travail facile me reposera et me permettra d'attendre les idées qui me manquent encore pour l'achèvement du livre.

Vers 6 heures, arrivée des de Groux, que j'accueille comme je peux, la mort dans l'âme.

Puis Dieu m'envoie de la Laurencie, à qui je dis bientôt la peine d'argent qui est, comme toujours, au fond de ma souffrance. Très spontanément il me donne 100 francs, et la tenaille se desserre.

25. — A de la Laurencie :

Cher ami, ce matin j'ai communié pour vous le mieux que j'ai pu, avec grand amour, et je tiens à vous dire, en commençant cette nouvelle journée, que vous m'avez été envoyé par Dieu hier soir, très visiblement. Je ne parle pas d'un certain aveu banal qui a provoqué chez vous un certain geste qui n'avait rien de banal.

Oui, sans doute, je souffrais ainsi, mais il y avait

autre chose, et comme toujours, par-dessus tout, le cauchemar horrible qui m'écrase le cœur depuis deux ans. Il faut bien peu de surplus pour me le rendre insupportable. Lorsque vous êtes arrivé, j'étais complètement déprimé, au point de ne pouvoir parler aux visiteuses que vous avez rencontrées et craignant de fondre en larmes.

A votre départ, j'étais ranimé, presque joyeux. Votre présence m'avait rendu la force qui allait me manquer pour continuer le difficile travail qui m'est imposé par ma conscience de chrétien et dont vous avez senti l'importance. Que Dieu et sa Mère de Compassion vous bénissent, mon très cher ami.

Journée employée entièrement à la copie commencée hier.

27. — Lettre de Vincent d'Indy, répondant à ma demande du 20. Il tient à parfaire l'éducation musicale de Madeleine et il en sera, cette année, comme les années précédentes. *Au seuil de l'Apocalypse* est considéré par lui comme une très grande œuvre d'art et il a vibré infiniment à *l'Ame de Napoléon*.

Octobre.

1. Dimanche. — Le curé parle d'une lettre collective des évêques français qu'il résume. Tous les lieux communs convenables et, pour finir, le moyen sûr d'obtenir la victoire. Former le vœu d'un pèlerinage national à... Lourdes ! On aurait pu croire que c'était une occasion de se souvenir de la Salette.

Vers 3 heures, arrivée de Mme S... nous amenant son fils Édouard qui nous plaît tout de suite. C'est un jeune homme très bien élevé, très doux, très religieux et déjà pianiste surprenant. Il a joué remarquablement avec Madeleine la sonate de Franck. Son avenir est incertain. Interne à Louis-le-Grand, il va se préparer pour la Normale. Mais son grand attrait est pour la musique et il souffre de ne pouvoir s'y livrer entièrement.

Mme de Groux et sa fille Marie-Thérèse viennent pour chercher Élisabeth, qui a passé quelques jours chez nous. Son départ m'a été pénible. J'aime déjà cette filleule charmante.

Elle-même est ravie de nous connaître. Véronique a pris un fort ascendant sur elle. Aujourd'hui même, elle l'a extrêmement impressionnée en lui lisant, dans Tauler, l'histoire du Mendiant. Il paraît que c'est une âme merveilleusement ouverte aux impressions religieuses. Parlant d'elle et pensant à d'autres, Véronique a dit à Jeanne ce mot charmant : « Notre maison devient l'auberge des âmes. »

3. — Après déjeuner, il faut réaliser un projet de promenade dont Mme S... et Jeanne ont eu l'idée. Toutes deux ont pensé qu'une promenade en voiture me serait agréable et utile. Je ne le pensais guère. Une voiture a donc été louée. Voyageurs : Jeanne, Véronique, Madeleine et moi, notre amie ayant préféré rester à la maison.

Route de Versailles, Châtenay, la Vallée aux Loups, Robinson et Sceaux où on s'arrête dans un café avant de rentrer à Bourg-la-Reine. Partis à 3 heures, nous revenons à 5. Fatigue et tristesse pour moi. Dans cette fin de journée d'automne, les villas bourgeoises m'ont paru sinistres.

La tenancière du café de Sceaux, d'ailleurs, n'avait pas manqué de me glisser une mauvaise

pièce, sorte d'injustice qui m'est particulièrement odieuse.

5. — Visite des sœurs de Raugel, Germaine revenue de la Salette. Tout ce qu'elle dit de ses impressions rafraîchit mon dégoût des catholiques actuels et me procure une tristesse affreuse.

6. — Messe avec Marie Molbech à 7 heures. Véronique et Madeleine vont déjeuner chez les de Groux. Donné pour Élisabeth le *Mendiant ingrat*.

Dédicace :

Ma chère Élisabeth, la mendicité est un art et l'ingratitude est une science. Ton parrain est donc un artiste et un savant. Il pourra t'instruire.

Continué la copie de mes méditations. Elle sera finie demain.

Véronique et Madeleine, revenues de leur voyage à Paris, m'apprennent que de Groux, rassuré par sa fille et par elles, est décidé à venir ici dimanche. Mon parti est pris. Je le recevrai sans phrases comme si je l'avais vu la veille. Il est temps d'en finir.

8. Dimanche. — Après-midi, 3 heures environ. Visite imprévue de Termier accompagné de Jeanne Boussac. Celle-ci est vaillante, mais fortement marquée par le chagrin. On cause comme on peut en attendant le coup de sonnette des de Groux.

Les voici. Je suis avec mes premiers visiteurs dans le bureau. Madeleine vient me prendre. J'accueille mon ancien ami avec simplicité. De son côté, il s'humilie tout de suite et je coupe court en lui disant de m'embrasser, ce qu'il fait avec transport. Il n'a pas changé, il a seulement grossi, mais cet embonpoint n'a fait que donner plus de force à ses traits et à sa physionomie si connue de moi et devenue plus sympathique. Je ne croyais pas possible, après tant de choses douloureuses, un renouveau de l'ancienne amitié et déjà, je la sens renaître.

Je monte chercher Termier et sa fille, curieux de voir de Groux. Naturellement, on me fait lire, ce que j'exécute avec un secret ennui et beaucoup de fatigue.

Vers 6 heures, les Termier s'en vont et les de Groux, qui ne peuvent rester dîner, disparaissent à leur tour.

Telle est la fin de ce drame ou cauchemar si étrange qui a duré dix-sept ans.

12. — Mise au net de ma XXVI[e] méditation.

A midi, l'abbé Robion, curé de Saint-Piat, vient déjeuner. Il n'a pas grand chose à dire, mais il est sans orgueil sacerdotal, sans esprit de contradiction et nous nous entendons très bien sur tous les points. Il a été réintégré à Saint-Piat par son évêque et il nous offre l'hospitalité quand nous pourrons aller le voir. Il part à 3 heures et demie.

Vers 4 heures, arrivée de Pierre. Échecs. Puis arrivée d'Auric.

Les de Groux viennent tard. Dîner. Élisabeth a apporté, pour me les montrer, quelques-unes de ses eaux-fortes. Elle est évidemment douée, mais sa manière est encore bien juvénile.

De Groux nous avait lu, dimanche, une réponse de la censure, motivant son refus d'une affiche pour son exposition et j'avais prié Élisabeth de me faire une copie de ce monument de bêtise et de lâcheté. Le voici :

Monsieur de Groux,

J'ai essayé hier d'obtenir le visa de votre affiche, malgré mes efforts et les nombreuses recommandations dont je m'étais paré, le visa m'a été refusé parce que :

Il ne faut pas de tristesse, pas de ruines.

Il ne faut pas d'horreur, pas de douleur.

Il ne faut pas d'épouvante.

Mais de la gloire, de la gloire héroïque ou des symboles d'espoir, d'union sacrée, etc.

M. Xavier Guichard connaît et admire votre production, mais, m'a-t-il dit, pour coller au mur sous le regard des passants il faut s'en tenir aux compositions agréables à tous et qui ne rappellent rien de douloureux.

Si vous voulez bien m'en donner une autre, je m'en occuperai de suite.

Veuillez agréer, cher monsieur, nos salutations distinguées.

G...

13. — Réponse de Mme Bassereau à l'envoi de mon livre. Elle est devenue infirmière à bord d'un navire-hôpital et m'écrit de la rade de Salonique.

Après 3 heures, Jacques arrive avec l'abbé D... qui avait demandé à me connaître. Je suis très content de ce prêtre qui paraît être tout à fait et résolument avec moi, n'ayant pas l'ombre d'une objection. Je le soumets d'ailleurs à l'épreuve la plus décisive en lui lisant les chapitres les plus concluants qui ne font qu'exaspérer une admiration déjà ancienne. Il part très impressionné, je crois, avec Jacques, vers 6 heures, me demandant la permission de revenir.

14. — A Cornuau :

... Je sais par expérience que rien n'est destructif de l'enthousiasme comme une demande d'argent et, depuis notre entrevue, je me suis dit qu'il était bien étrange qu'un homme riche passionné pour mes livres depuis *vingt* ans et, par conséquent, très informé de toutes les phases de ma vie douloureuse, ne se soit avisé que la semaine dernière de m'envoyer un modeste secours de 100 francs, ce qui fait 100 sous pour chaque année d'admiration exactement. Mais Dieu réveille les consciences quand il lui plaît et comme il lui plaît.

Lettre du Père M... me demandant ce que je pense de l'Italie. Je pourrais lui répondre que je la méprise au point de ne pouvoir même y penser et que je n'en attends rien de bon.

Le Père M... d'ailleurs, me rappelle lui-même le mot de Maximin : « L'Italie est l'ennemie surnaturelle de la France. »

15. Dimanche. — Journée de pluie et de froid, horriblement triste et sans aucune visite.

Commencé avec peine ma XXVIIe méditation.

19. — Achevé la XXVIIIe.

Pierre vient vers 5 heures. Lecture de mes trois dernières méditations à lui et à Jeanne,

Véronique et Madeleine. Je suis sûr maintenant d'avoir parfaitement réussi. Échecs, dîner et musique.

22. Dimanche. — Lettre recommandée venue de Mexico.

Elle est de ce jeune homme connu en 1906 à la Salette, B. Vincent. Il était alors séminariste sans vocation et ne tarda pas à quitter la soutane. Après beaucoup de tribulations et d'aventures compliquées, il a réussi à se faire une situation au Mexique en qualité de journaliste. Il est marié et père de trois enfants.

Sa lettre est intéressante. Elle a mis près d'un mois à m'arriver.

24. — Retour de l'ancienne fatigue dont je me croyais débarrassé. Je suis arrivé à l'église haletant et privé de forces.

Lettre de Mme S... à Jeanne et à moi. Elle nous remercie de tout son cœur pour la paix et la consolation qu'elle a trouvée dans notre maison. Elle me recommande très particulièrement son fils. Mais pourquoi ce jeune homme, qui se dit heureux de nous connaître, n'est-il pas revenu?

Reçu de Marguillier un numéro du *Bonnet rouge* du 17 mars. Cette feuille était alors en procès avec *l'Action française* et Léon Daudet. L'avocat qui plaidait contre celui-ci, Me de Monzie, défendit son client furieusement accusé d'outrances de langage en invoquant le précédent notoire que mes livres constituent. Document curieux. Achevé très facilement mon livre. Je suis même fixé pour le titre : *Méditations d'un solitaire.*

Bienheureuse délivrance.

25. — Grand succès militaire sous Verdun. Reprise de ce fort de Douaumont qui a coûté si cher à la France et à moi en particulier. 4 ou 5.000 prisonniers.

Du côté oriental, mauvaises nouvelles. L'intervention roumaine qui avait donné tant d'espérance semble aggraver, au contraire, les difficultés par le fait jusqu'à présent inexplicable de l'inaction des Russes.

26. — Vers 6 heures, arrivée de Pierre et Élisabeth de Groux qui se sont rencontrés à la porte. Bientôt après, Auric. Lecture à ces auditeurs parfaits des dernières méditations. Occasion de vérifier l'effet infaillible de l'avant-

dernière où j'ai été si heureusement secouru par Marie de Jésus Crucifié, de qui j'ai adapté quelques lignes. Je crois ce passage irrésistible.

On dîne au nombre de dix. Puis musique. Sonate de Franck que je commence à bien connaître.

Ce matin, à la messe, je me suis engagé à réciter chaque jour de novembre l'office des morts, à la charge pour ceux-ci de me rendre favorables les censeurs qui examineront mon livre.

27. — A Benoît Joly :

Vous apprendrez sans doute avec plaisir que Dieu m'a fait la grâce de pouvoir achever mon livre par une sorte de miracle. Ce livre, d'ailleurs, enfanté dans la souffrance, comme tous les autres, mais, cette fois, avec l'aggravation d'une santé mauvaise, m'a été *donné*, j'ose le dire. Les amis à qui j'ai pu le lire pensent que c'est une œuvre extraordinaire qui dépasse tous les cadres littéraires. Sous forme de méditations, c'est une âme douloureuse et profondément blessée qui parle à Dieu, seule à Seul. Absolument étranger à tous les bavardages du temps présent et contempteur plus que jamais de tous les mensonges modernes, j'ai osé dire ce qui fait peur à tout le monde et surtout aux lâches catholiques de notre époque, dans un oubli complet du jugement des hommes. Beaucoup penseront que sans une assistance directe de Dieu un tel livre n'eût été possible

à aucun auteur. Je le crois et j'ai le très ferme espoir que je n'aurai pas travaillé ni souffert en vain, ayant eu la volonté continuelle de fortifier et de relever les âmes de tous ceux, combattants ou non, sur qui pèse l'épouvantable fléau comme il a pesé sur moi depuis deux ans. J'ai voulu surtout glorifier Dieu dans sa Justice et dans sa Miséricorde et je me persuade que cela sera compris de quelques-uns.

A Vallette : je lui annonce la prochaine visite de Jeanne, chargée de lui remettre le manuscrit de mon livre.

28. — Employé la matinée à dessiner le titre de mon manuscrit.

Lu avec intérêt *Sous Verdun*, récits de guerre en 1914. Auteur : Maurice Génevoix. Livre vivant et fort, malheureusement mutilé par l'imbécile censure. Des pages entières sont laissées en blanc et on devine que, comme toujours, ce sont les plus importantes. En un endroit, il y a eu panique. Le contexte l'indique. Tout a été supprimé au préjudice de l'histoire que de tels procédés rendent impossible.

C'est exaspérant et stupide, surtout après deux ans. Les domestiques abjects qui font cette besogne estiment, comme leurs maîtres, que le mensonge est profitable et qu'il est habile de cacher la vérité. Et cela ne contente pas encore

ces misérables. Abusant de leur pouvoir discrétionnaire, ils raturent tout ce qui leur déplaît littérairement. Dans *Au seuil de l'Apocalypse*, des lignes sur l'Académie française ont disparu. Le plus grand écrivain du monde serait à la merci de ces insectes.

29. Dimanche. — Dernière toilette de mon manuscrit.

Deux dédicaces à Élisabeth de Groux :

Salut par les Juifs. — J'ai dit quelquefois que ce livre est le seul que j'oserais offrir à Dieu. Je l'offre donc sans aucune crainte à ma bien-aimée filleule.

Mon Journal. — Ce séjour en Danemark est pour moi comme un souvenir d'enfance, tant il me paraît lointain, mais il est sans aucune douceur et je ne crois pas que les quelques paysages évoqués soient capables de donner la nostalgie même à une vache exilée.

30. — Le bon abbé D... vient un peu avant 10 heures; Jeanne l'ayant vu, il y a quelques jours, lui avait dit mon désir de le voir, de me confesser à lui avant la Toussaint et il est venu malgré un temps affreux. Je suis très content de lui et je ne m'adresserai plus à aucun autre.

Passé la journée en lecture de *l'Avènement de Bonaparte*, par Vandal.

Novembre.

1. Toussaint. — Messe à 6 heures et demie. Commencé ma pratique de l'office des défunts.

2. — Lettre de Termier m'envoyant une somme de la part d'un ami qui veut demeurer anonyme. Dès le commencement de leur mois, les morts semblent se déclarer en ma faveur.

A Termier : J'ai reçu avec émotion ce que les défunts m'ont envoyé par lui... Je suis depuis longtemps en commerce avec eux et, bien souvent, ils m'ont secouru. Je leur ai confié mon nouveau livre pour le préserver des mutilations de la censure, et j'espère beaucoup de leur pouvoir sur les choses de ce monde qu'ils paraissent avoir quitté, pouvoir qui dépasse infiniment les conjectures de nos plus clairvoyants aveugles. Je lui apprends ainsi la fin de cet ouvrage et je dis l'importance qu'il me paraît avoir comme témoignage chrétien.

A Mme D...

Madame, j'ignorais votre nom, mais votre lettre, très honorable pour moi, à laquelle je veux répondre, me donne à penser que vous êtes la mère de mon

amie T. S... Vous me dites que votre fille vous désespère par l'exagération de ses pratiques de dévotion et vous ne voyez d'autre remède que de vous adresser à moi. Je vous réponds tout d'abord que j'ignore complètement l'exagération dont vous me parlez et que je n'y suis pour rien. J'ajoute même que le mot *exagération*, lorsqu'il s'agit de l'amour qu'on doit avoir pour Dieu, me paraît inintelligible. C'est un peu comme si vous me disiez, par exemple, que votre fille exagère son amour pour vous. Mais laissons cela. Je ne voudrais pas me permettre de supposer un seul instant qu'une chrétienne comme vous peut ressembler à ces personnes qui disent que « Dieu n'en demande pas tant », qu'on en fait toujours assez pour lui et que les saints ne sont pas à imiter. Loin de moi une telle pensée qui serait sans doute à votre égard le comble de l'injustice.

Encore une fois, je ne sais rien ou à peu près rien des pratiques pieuses de votre fille. Elle m'a fait l'honneur de me consulter plusieurs fois, imaginant avec témérité peut-être que j'étais capable de lui donner d'utiles avis. Je n'ai pu lui donner que ce que j'avais, le fruit d'une expérience déjà longue, étant un vieil homme de 70 ans passés, une sorte de patriarche, très peu vénérable d'ailleurs. Je lui ai dit : Faites ce que je fais, communiez tous les jours. Vous serez ainsi dans le véritable esprit de l'Église, vous serez dans *l'obéissance* parfaite et Dieu vous accompagnera dans toutes vos actions. Je n'ai pas eu d'autre ressource au cours de ma vie qui a été fort douloureuse. Si j'avais parlé autrement, j'aurais été un faux ami, un menteur et un renégat.

Mais c'est tout, absolument tout. Estimant comme vous que le dur labeur quotidien dont vous parlez est une pénitence assez rude, je me suis bien gardé de lui proposer des mortifications supplémentaires. Si je savais qu'elle jeûne tous les vendredis, comme vous le dites, je la blâmerais certainement. Mais ne confondez-vous pas ce prétendu jeûne, qui serait arbitraire et surérogatoire, avec la simple abstinence que l'Église prescrit à tous les fidèles? Je crois votre fille très généreuse, mais je ne la crois pas déraisonnable. Autrement, elle ne pourrait pas être mon amie, elle ne m'intéresserait même pas, soyez-en sûre. Vous ne me connaissez guère si vous avez pu me croire capable de lui conseiller des extravagances. Je suis, au contraire, le mortel ennemi des extravagants et des imbéciles que j'ai passé ma vie à combattre. Et j'entends par là tous ceux qui, comptant sur leur pauvre jugement de deux sous et oubliant que Dieu est le maître, prétendent gouverner les autres en les contraignant à voir ou à penser comme ils voient ou pensent eux-mêmes, sans aucun égard pour la vocation particulière dévolue à chacun de nous. Ces pauvres gens nomment sagesse ou raison ce qui ne serait, en réalité, que l'étouffement des âmes dans la plus abjecte médiocrité. Quand je pense que des personnes très sages voulaient faire de moi, il y a cinquante ans, un employé de bureau et que ma vocation d'artiste leur paraissait de la folie ! Quelle clairvoyance ! La vraie sagesse consiste à faire simplement, docilement ce que Dieu demande à l'âme, comme il le veut et quand il le veut. Je n'ai jamais pu dire autre chose à votre

fille en qui je vois une âme fort au-dessus de l'ordinaire. Si son confesseur ne voit pas cela, c'est qu'il est incapable de la diriger. Elle doit alors en chercher un autre, ce qui est absolument son droit.

Vous dites que je suis pour elle « le bon Dieu qui fait pleuvoir ». Cette petite ironie m'avertit suffisamment que votre confiance en moi n'est pas grande. Je vous assure que vous avez tort. Je suis un ami très sûr et un bonhomme fort aimable. Si vous me connaissiez, vous n'y résisteriez pas. Vous m'aimeriez comme le fait votre fille, peut-être encore plus. Alors vous cesseriez de vous tourmenter et tout irait le mieux du monde. C'est la grâce que je demande. Ainsi soit-il.

En vous priant de me pardonner cette longue lettre d'un vieux malade, je vous offre respectueusement le bonjour le plus affectueux.

3. — Office des morts, j'achève ma lettre à Mme D..., interrompue hier par des visiteurs, puis copie de cette longue lettre qui produira j'ignore quel effet.

Et voilà tout l'emploi de ce jour.

J'allais oublier, dans l'emploi de la journée, le travail très pénible qu'il m'a fallu faire dans la cave, le dernier tonneau de Mme Bienvenu ne se laissant pas mettre en perce volontiers.

5. Dimanche. — Dédicaces pour trois livres appartenant à Auric :

Chevalière de la mort. — Livre de mon extrême jeunesse écrit en 1877. Je devais avoir alors dans les 18 ans, étant né en 1846. On demande un peu d'indulgence.

Mon Journal. — Second tome de la série qui n'aura jamais de fin. Tel que je me connais, je suis capable de la continuer dans le Paradis où je donne rendez-vous à tous mes lecteurs.

Vie de Mélanie. — Livre profondément astucieux. Il y aura peut-être des malins pour croire que c'est une *autobiographie.*

Journée froide et morose. Pas de visites.

9. — Lecture d'Isaïe et de Vandal.

10. — Voici ce que j'ai dit à Mme Pouthier qui, venue nous voir, me demandait quelle pourrait être la fin des malheurs horribles que nous subissons : Dieu a créé l'homme à sa ressemblance pour que nous fissions ce qu'il a fait lui-même. Il a pris notre nature afin de mourir pour nous. Nous devons prendre la sienne afin de donner notre vie pour lui, ce qui est notre devoir strict, absolu.

Or, tout le monde aujourd'hui s'y refuse. Alors Dieu prend notre vie quand même, terriblement, et voilà toute l'histoire contemporaine.

11. — Ma fatigue physique et ma misère d'âme continuent. On a enlevé le poêle, qui fume toujours, en attendant la visite d'un fumiste et on a fait du feu dans ma cheminée. Le froid est très vif.

Lecture de Vandal.

12. Dimanche. — Ni lettres, ni visites. Journée morne.

Ressource unique, lecture de Vandal.

Langueur et fatigue.

Reçu une brochure de Jacques Debout : *Les Quinze Mystères de la Bienheureuse Vierge.* J'y trouve plusieurs choses extraordinairement belles que je n'ai pu lire sans pleurer.

13. — Lecture de Vandal et d'Isaïe.

Ni lettres, ni visites.

Un fumiste est venu arranger mon poêle. Je pourrai me chauffer sans danger d'asphyxie.

14. — Lecture d'Isaïe et de Vandal au coin de mon feu.

Après-midi, visite d'une dame, amie de l'abbé D..., venue pour Madeleine à qui elle propose des séances de musique de chambre avec sa fille qui est musicienne. 10 francs par heure sont promis à Madeleine.

Elle est aimable et intelligente. Elle paraît m'avoir lu et aimer beaucoup mes livres. Après une demi-heure de conversation, nous nous quittons bons amis.

15. — Carte de Joseph Serre me remerciant de l'avoir assez remarqué pour le désigner : « Crétin d'étage inférieur. »

Lectures habituelles.

Le soir, lettre de la tante Marie fixée à Milan.

Elle écrit à Jeanne et à moi en particulier, très affectueusement.

16. — Après-midi, vers 3 heures et demie, visite d'Édouard Souberbielle qui nous plaît de plus en plus. C'est un fort aimable enfant parfaitement élevé, sans niaiserie ni orgueil juvénile. Nous pourrons lui être vraiment utiles. Mais il est très peu libre et aujourd'hui il est forcé de rentrer à 5 heures à Louis-le-Grand.

Lettre très bonne de Raclot heureux de *Au seuil de l'Apocalypse*. Il a été particulièrement impressionné de ce que je dis de ma mission, page 250.

17. — Encore une journée de lectures, d'ennui et de tristesse. Il fait très froid et mon poêle recommence à fumer.

Ayant fini Vandal, je commence le *Fouché*

de Madelin avec peu de plaisir à cause de la différence énorme du talent des deux auteurs.

Hier soir, une lettre de faire-part nous a appris la mort de notre propriétaire. Il était ou paraissait tolérable. Par quel monstre sera-t-il remplacé?

19. Dimanche. — Sainte-Élisabeth.

Nulle autre occupation que d'attendre les visiteurs en lisant.

On savait que les de Groux devaient venir dîner. Eux seuls arrivent ce soir après 6 heures.

Jeanne avait dit, hier, à Élisabeth que je lui réservais une surprise. C'était la dédicace de mes *Méditations*. Je la lui ai donc lue, ce qui l'a comblée de joie et je la lui ai donnée en un joli manuscrit qu'elle n'a cessé de relire.

J'ai lu aussi pour de Groux quelques-unes de mes pages, avec succès.

Après cela, le dîner a été charmant et la soirée nous a paru courte, quoique un peu fatigante pour moi vers la fin.

20. — Mes journées deviennent uniformément tristes et pénibles. Je ne reçois plus aucune lettre et je suis sans courage pour écrire quoi que ce soit.

Aucune consolation dans la prière. Aucun mouvement fugitif de satisfaction et, à plus forte raison, d'enthousiasme. Je suis plein de dégoût et rongé de tristesse.

Lecture de Madelin dont la médiocrité ne tarde pas à me dégoûter. Son sujet, d'ailleurs, *Fouché*, m'est tellement odieux! Il a fait ce qu'il a pu pour le rendre moins antipathique. Mais il a bien été forcé de montrer le sacrilège, l'assassin et surtout le monstrueux politicien qui ne regarde jamais que lui-même.

Complètement écœuré, je demande un peu de rafraîchissement à l'honnête Marbot.

21. — Commencé une neuvaine de Chemins de Croix pour mes défunts, sans interrompre l'office des morts.

Toujours pas de lettres et pas de visites.

Continuation de ma misère d'âme et de mon ennui, à peine tempéré par mes lectures.

22. — Messes à 7 heures et 7 heures et demie. Chemin de Croix à 8 heures.

Lettre fort bien faite de Georges Joubert, l'inconnu qui m'avait envoyé 50 francs dans une lettre anonyme. Cette fois, il m'envoie son adresse, Je vais répondre à cet enthousiaste.

Mais pas tout de suite. Je suis sans courage pour écrire une lettre.

Tout mon travail de ce jour se borne à ces dédicaces promises à Auric :

Exégèse (2e série). — Cette nouvelle série vaut-elle mieux que la première qui ne valait rien à l'estime de certains juges? Tout ce que je peux dire, c'est que l'une et l'autre furent inspirées par un égal dégoût des hommes et des choses de ce temps. Dégoût si parfait que vingt autres volumes ne suffiraient pas. Arrangez-vous de ce vomissement incomplet.

Le Fils de Louis XVI. — En voilà pour l'éternité! J'ai fait ce livre, il y aura bientôt vingt ans, pour qu'il ne fût pas dit qu'une infortune excessive m'avait laissé indifférent. Mais c'est tout. Il y a vraiment trop de prophètes dans le voisinage.

Quatre ans de captivité... — Existe-t-il un livre plus douloureux? Je ne le crois pas. Le *Mendiant ingrat* lui-même est dépassé. Cela est exprimé fort exactement par l'épigraphe de l'année 1900, au commencement du volume.

Les journaux du soir nous apportent la nouvelle de la mort du vieux criminel François-Joseph. « Il s'est éteint doucement, » dit une dépêche... Alors, son cas serait celui des paysans d'Eure-et-Loir dont le curé de Saint-Piat me disait qu'ils meurent sans agonie comme des

bestiaux, ayant depuis longtemps renoncé à leurs âmes.

23. — Chemin de Croix.

A Roblot :

Très cher ami, je ne mériterais aucune miséricorde si je ne vous disais pas que j'ai reçu votre *Rosaire*, il y a déjà dix jours, et que sa lecture m'a fortement impressionné. Ma femme pourra vous dire que je lui en ai lu quelques passages en pleurant. Oui, en *pleurant*, tellement je trouvais que c'était beau. Ah ! vous avez bien gagné d'être pauvre et je ne vous apprendrai pas que c'est la plus haute récompense pour les amis de Dieu.

Gloria pauperibus quia non habent consolationem. Alors, pourquoi ne venez-vous plus? Allez-vous recommencer une série d'années d'absence? Vous finirez par ne plus me trouver qu'au cimetière. J'ai heureusement achevé mon livre et je voudrais tant vous lire quelques-uns des derniers chapitres. Venez donc sans nous avertir. C'est toute une famille de pauvres qui vous le demande.

A 6 heures, Pierre vient, puis Auric.

On dîne assez gaiement. Musique, échecs, dominos. On se sépare à 10 heures.

24. — Réponse à Georges Joubert. Je lui écris très affectueusement et je le prie de saluer pour moi la personne dont il veut faire sa femme

et dont le nom *Dolorès* résume toute ma vie.

Dimanche dernier, de Groux m'a fait promettre que j'irais aujourd'hui à son exposition. Je me décide sans enthousiasme et je pars à 2 heures et demie accompagné de Jeanne et de Madeleine. Mais je suis récompensé. Cette exposition est réellement très belle et très importante. Il y a beaucoup de pièces de très haut style, dignes d'un fort grand artiste. Mon impression est profonde. Après une heure environ, mes forces étant épuisées, on va dans une taverne du voisinage où Mme de Groux et sa fille Marie-Thérèse viennent nous rejoindre. Élisabeth et son père étaient venus nous prendre à la gare Denfert. Là, je promets à de Groux de lui écrire ce que m'a fait éprouver son exposition, sous forme de lettre qui pourrait être publiée dans un journal ami. Promesse grave qu'il me faudra tenir. Voir *Méditations d'un Solitaire en* 1916. Lettre à Henry de Groux.

A la fin, on décide de ramener à Bourg-la-Reine de Groux et Élisabeth. Nous revenons par le train de 6 heures. Après le dîner, je lis des pages de *l'Exégèse* et on se sépare après 10 heures.

27. — Messe à 7 heures, seul. Chemin de Croix

fort pénible. Lutte contre le froid et le sommeil.

Commencé ma lettre à Henry de Groux.

28. — Ni messe, ni communion. J'étais hier soir si oppressé, effet probable du froid, que je n'ai pas osé sortir ce matin.

Lettre de la Laurencie d'un admirable accent fraternel. « Amis pour l'éternité », me dit-il, du fond de son cœur.

Je lui écris pour lui dire combien nos cœurs sont avec le sien ! Parlant de sa femme pour laquelle je prie chaque jour, je dis mon commerce assidu et constant avec les défunts et le secours que j'en espère pour mon livre à préserver du pouvoir inique et discrétionnaire de la censure.

Essayé vainement de continuer la lettre à de Groux, commencée hier. Difficulté extrême et qui me semble presque invincible.

Je finis, comme toujours, par des lectures.

Pour que ma journée ne soit pas vaine, j'ai été à l'église entre 11 heures et midi et j'ai pu dire l'office des morts.

29. — Il fait horriblement froid et je suis très languissant.

Après-midi, je lisais Isaïe, lorsque arrive

Valentine, invisible depuis six mois. Par ses relations, elle voit et sait plus de choses qu'un autre et j'apprends des horreurs que je pouvais seulement deviner d'une manière très générale. Cette conversation m'accable.

Après son départ, à 5 heures et demie, je reprends ma lettre à de Groux et je finis par obtenir un peu de mise en train de ce travail difficile.

Mort tragique du poète Verhæren, annoncée par les journaux.

« Venu à Rouen, dimanche, pour y faire une conférence, il fut broyé lundi soir, à la gare de la rue Verte, par le train de 6 heures 41, etc. »

30. — Messe à 7 heures, seul. C'est la dernière de ce mois donné par moi au souvenir des défunts. Je sens une vive consolation. Peut-être serai-je exaucé.

Décembre.

1. — Achevé sans trop de peine ma lettre à de Groux.

2. — Ni messe, ni communion. Mes palpitations de cœur augmentent et je n'ose affronter le froid qui est très vif.

3. Dimanche. — Après-midi, voici Termier, ses filles et mon petit filleul Christophe, délicieux enfant que je vois avec un plaisir extrême. Termier, qui a vu l'exposition de de Groux, me demande la lecture de la lettre que j'ai donnée ce matin à Madeleine pour la porter au destinataire chez qui elle devait déjeuner. Je lis donc le brouillon puis, à la demande générale, je lis les dernières « Méditations » qui sont fort admirées.

Pendant cette lecture, Rouault est venu, bientôt suivi de sa femme et de ses deux petites filles. Mais celles-ci ne restent pas et nous gardons Rouault seul après le départ des Termier. Il dîne avec nous et nous intéresse vivement, ayant d'excellentes choses à dire. Il est, comme moi, très préoccupé de la guerre et tout à fait dans mes pensées.

Madeleine, revenue à l'heure du dîner, nous dit la joie et l'enthousiasme de de Groux à la lecture de ma lettre.

4. — Lecture d'Isaïe. Un projet d'exégèse du chapitre XXIVe commence à se préciser.

A Mme S... Je lui parle de ma santé si misérable la semaine passée, de mon livre heureusement achevé et de la prière pour les défunts sur qui je compte pour préserver mon ouvrage des mutilations de la censure. Enfin, je lui parle de son fils que nous aimons déjà et à qui nous espérons être utiles.

Aucune lettre.

5. — Reçu enfin deux exemplaires de l'article envoyé l'année dernière à l'éditeur Meunier et que j'ai publié dans *Au seuil de l'Apocalypse*, page 328. Fascicule d'une publication très somptueuse et de peu d'intérêt.

Lecture d'Isaïe et de Marbot toute la journée.

6. — Lecture d'Isaïe.

Après-midi, 3 heures, visite de Mme Raoux. Elle nous paraît fort intéressante et m'apporte un assez bon portrait de mon cher ami Philippe, tel que je l'ai vu à sa dernière visite, mais moins satisfaisant pour moi que celui que j'ai publié dans le *Vieux de la Montagne.*

Mme Raoux, forcée de travailler pour vivre, a trouvé une situation d'infirmière qui la contente provisoirement.

On a causé une heure et elle est partie après 4 heures, promettant de revenir.

Le soir, j'ai la joie de recevoir les épreuves des *Méditations* composées aux deux tiers. Vallette a tenu parole. Peut-être mon livre paraîtra-t-il bientôt.

7. — Première correction de mes épreuves. C'est l'emploi de ma journée.

Bisson, sa femme et ses deux petits garçons viennent déjeuner. Ils s'en vont à 6 heures. La santé du pauvre Bisson semble meilleure.

Viñes attendu vient vers 5 heures et demie et Auric, bientôt après.

Pierre est parti pour le front de la Somme.

8. — Immaculée Conception.

Messe à 7 heures, seul. Tout mon petit monde assiste à celle de 8 heures.

Lecture avec Jeanne de mes épreuves ce matin et après midi.

9. — Achevé avec Jeanne la lecture des épreuves et leur envoi à Vallette avec une petite lettre.

10. Dimanche. — Lecture d'Isaïe une grande partie du jour. Vers 4 heures, apparition bien inattendue de l'abbé Léonce Petit qui ne peut rester qu'une heure. Il revient de permission

et doit repartir demain. Il a bonne mine et semble beaucoup plus fort qu'autrefois. Il est aumônier sous des chefs favorables à la religion. Sort exceptionnel. Les soldats eux-mêmes sont bien disposés et le respectent. Mais sa vie est pénible et dangereuse. Viñes arrive au moment où il se disposait à partir. Heureusement, car il n'espérait pas trouver le temps de le voir demain.

Après son départ, arrivent Rouault, Édouard et enfin de Groux et Marie-Thérèse. Élisabeth est malade.

Dîner. Nous sommes onze à table.

Soirée agréable, quoique un peu fatigante pour moi. Viñes fait un peu de musique et moi un peu de lecture. Je commence à m'ennuyer de cette répétition continuelle.

Donné par de Groux, titre d'un article du *Matin* de ce jour : « Nous n'attendons pas le Messie, nous attendons des hommes d'action. »

11. — Lettre au Père Marchal : Je lui parle de mes « Méditations » et aussi du terrible cauchemar de la guerre. Je ne peux pas tout dire dans une lettre, mais voici :

Deux choses terribles : 1° l'absence complète, absolue de Dieu dans la pensée des contemporains;

en d'autres termes, le refus de Ninive de faire pénitence; 2° l'impuissance infinie de tout le monde sans exception, l'absence inouïe d'un homme supérieur aussi bien chez les ennemis que chez nous. De part et d'autre, on ne fait que des sottises. On se fait tuer effroyablement, mais rien ne se décide. Impossible de nous débarrasser de la vermine allemande et les Allemands eux-mêmes captifs de leur conquête.

13. — Lettre de Bellé devenu ouvrier aviateur. Le ton de sa lettre est touchant. Deux de ses frères ont été tués, deux autres sont dans les tranchées.

Réponse immédiate et très affectueuse à Léon Bellé. Je lui parle naturellement de mon livre et je finis par une affirmation de ma foi et de ma pratique chrétiennes en lui souhaitant à lui-même ce réconfort « car il peut nous être demandé de souffrir encore, terriblement ».

Une puanteur nouvelle arrive d'Allemagne. Depuis quelques jours, on parle d'une paix ignoble que l'Allemagne, pressée par la famine, proposerait, en gardant, bien entendu, tout ce qu'elle a volé, de telle sorte que, dans quelques années, la bête féroce recommencerait et que nos morts innombrables auraient été sacrifiés en vain. Et il se trouve des Français pour y consentir !

14. — Achevé de relire les épreuves avec Jeanne. Dédicaces sur deux livres que m'avait laissés Auric jeudi dernier.

L'Invendable. — Il y a quelques années, tout était vendable, excepté mes livres. Aujourd'hui encore, l'ordure leur est préférée. Cependant, ils commencent à se vendre un peu, depuis que fonctionnent la censure et l'union sacrée. Je suis un profiteur de la guerre.

Le Vieux de la Montagne. — Il n'y a plus de montagne et il n'y aura bientôt plus de vieux, même dans la plaine. Tout le monde a 20 ans aujourd'hui et j'attends ma prochaine mobilisation.

A 6 heures environ, arrivée de Pierre et d'Auric.

Presque en même temps, réponse de Vallette, excellente. Il s'est décidé à tirer les *Méditations* à 2.000 exemplaires et m'annonce l'envoi de 50 francs. Dîner assez joyeux. Dominos jusqu'à 10 heures.

15. — Le soir, lettre de ce correspondant lyonnais A. Guichard à qui je n'ai jamais répondu. Il me dit que puisque Dieu veut bien m'exaucer très particulièrement, il me recommande son fils qui est aux tranchées. Un billet de 5 francs est joint à cette lettre.

16. — A Roblot :

Cher invisible, Le billet de 5 francs ci-joint était inséré dans la lettre que je vous envoie et qu'il est inutile de me retourner. Je ne refuse pas mes prières pour ce jeune soldat, mais comme elles ne valent certainement pas cent sous, je crois remplir les intentions du brave homme qui s'adresse à moi dans sa candeur, en vous les envoyant pour que vous disiez deux messes.

Vous reverra-t-on ici quelque jour? Si vous étiez venu dimanche, vous auriez rencontré le cousin Pons.

Après-midi, 3 heures. Visite de Martineau et d'Élisabeth Joly, malgré un temps affreux de pluie et de neige. Causerie et lecture de plusieurs de mes méditations. Ils s'en vont ravis, à 4 heures et demie.

17. — Dimanche morne. Personne ne vient.

Mon temps est partagé entre la lecture d'Isaïe et celle de Carlyle (Révol. franç.).

A supposer que mes lectures soient voulues de Dieu, — comme tout le reste, — je me suis demandé ce que pouvait signifier, en ce moment de ma vie, ce rapprochement extraordinaire.

Je décide de reprendre le petit cours de littérature à mes enfants que j'avais entrepris il y a quelques mois et qui a été malheureuse-

ment abandonné. J'y mêlerai naturellement un peu d'histoire.

18. — A Mme Bienvenu : Elle m'avait demandé si je pensais qu'*après* la guerre il y aurait une régénération de la France.

Je vous répondrais : *Oui* sans hésiter, si je voyais un commencement de régénération de notre clergé.

Vers 3 heures, apparition imprévue de Jean Baron retour de permission et pouvant nous donner deux heures. Il est bien portant et plein de courage, malgré la boue liquide où il est forcé de vivre dans la Somme. Il parle avec la plus grande admiration des soldats qui combattent autour de lui, mais il ne voit pas plus que moi la fin du cauchemar. Il me prie de lui lire des pages de mon livre, ce que je fais à sa très grande satisfaction. Il part à 6 heures et demie. Le reverrons-nous jamais?

19. — Impossible d'aller au *Mercure* comme je me l'étais proposé. Madeleine, qui devait m'accompagner, est fortement grippée, le froid est très vif et Jeanne ne veut pas que j'aille seul. Je me résigne donc à écrire à Vallette en lui envoyant la table des *Méditations* et la

manière de s'en servir. C'est tout mon travail de cette journée triste. Il fait froid et nos deux filles, grippées l'une et l'autre, sont couchées.
Je me tire d'affaire comme je peux en lisant Carlyle, qui paraît être, en littérature, mon cousin germain. Je vois cela de plus en plus.

20. — Je ne sors pas ce matin. Hier soir, j'avais pris la résolution de ne pas affronter l'air glacial du matin qui me suffoque.
Lettre intéressante de Georges Joubert.
Ma réponse :

Persuadez-vous, mon cher G. Joubert, que je vous aime déjà, vous et votre amie et que j'apprécie la grâce merveilleuse et toute divine qui m'est faite quand je vois certaines âmes venir à moi spontanément. Mais vous êtes loin de me rendre justice quand vous supposez que j'ai pu désirer la gloire et la multitude des lecteurs. J'ai toujours pensé au contraire que ce qu'on nomme le *succès* est un diplôme de médiocrité ou un certificat d'ignominie et j'ai écrit des livres, illisibles pour la foule, dans l'espérance unique d'atteindre quelques âmes ignorées de moi mais apparentées mystérieusement à la mienne.
Vous m'avez raconté votre histoire, du moins ce que vous en savez, car il n'est donné à aucun homme de connaître sa propre histoire. La mienne tient ou paraît tenir en quelques lignes que vous trouverez à la page 371, premier alinéa du *Mendiant Ingrat*. La plupart de mes livres et surtout les sept volumes

de mon journal ne sont que le développement et la vérification de ces lignes. Aujourd'hui, j'ai 70 ans passés et je me prépare à la mort sur l'extrême rebord du gouffre où les sociétés modernes ignorant Dieu vont être précipitées, catastrophe inouïe, prévue et annoncée par moi depuis un grand nombre d'années.

Vous êtes admirablement préparés à lire mon nouveau livre qui paraîtra, je ne sais quand. C'est une lamentation terrible, non devant les hommes, mais devant Dieu seul à qui je parle dans ma solitude. Il y a quelques jours, Martineau est venu me prier de lui en lire des passages et il est parti bouleversé. Une pareille lecture n'est possible qu'à ceux qui ont renoncé à toute espérance humaine et qui croient que l'heure de l'Esprit-Saint est enfin venue. Il est facile aujourd'hui d'être prophète si on croit que le Démon est réellement déchaîné, comme la Sainte Vierge nous l'a dit à la Salette et que, par conséquent, *tout* ce qui se fait est contre Dieu. Remarquez aussi l'impuissance infinie de tout le monde et surtout l'absence prodigieuse de tout homme supérieur, chose qui ne s'était vue en aucun temps de l'histoire. Le moment n'est plus de former des conjectures ni de faire des projets d'avenir. Attendre par terre comme les grains de poussière attendent la tempête, prier de tout son cœur et se préparer au martyre, voilà ce que Dieu demande à ses amis. Le reste n'est rien.

Il est tard et je suis fatigué. Demain je vous renverrai vos photographies signées.

Je suis très content de votre lettre, mon cher Georges.

Après-midi, lettre de l'abbé Roblot. Il dira les deux messes cette semaine, et viendra dimanche s'il n'arrive pas quelque chose comme la corvée de bois qui lui fut infligée dimanche dernier.

21. — Un charbonnier du pays nous apporte dix sacs de boulets, attendus depuis un mois. Nous ne savions plus comment nous chauffer.

Lecture d'Isaïe.

Visite de Pierre et d'Auric.

Échecs avant dîner et dominos après.

Aucune tristesse.

22. — Je suis si misérable que je ne me décide pas à sortir. Ni messe, ni communion.

Réponse de Vallette à ma proposition de mardi. Il est complètement de mon avis et fera strictement ce que j'ai demandé. J'étais loin de l'espérer et cela me paraît un petit miracle, annonciateur de plusieurs autres.

A Raclot, réponse à sa lettre reçue le 6 novembre.

... Vous parlez de la mission particulière que chacun de nous reçoit en venant au monde. Très peu la connaissent, en effet, puisque Napoléon lui-même ne la connut pas. Il faut la grâce d'une si parfaite et si rare humilité ! Même alors, comment savoir clairement ce que Dieu demande si on ignore

ce que c'est qu'une *âme* et si on n'a jamais regardé la sienne. Pauvre homme, tu crois savoir qui tu es parce que tu sais le nom de ton père et l'autre nom que tu as reçu au baptême, mais tu ne sais pas *le nom de ton âme* et, par conséquent, tu t'ignores toi-même d'une ignorance infinie ! C'est le secret de Dieu et jusqu'à la mort notre *identité* nous est inconnue et impénétrable. Adam seul, avant la faute, a pu connaître la sienne. Quand cette lumière lui fut ôtée, la mort fit son entrée dans le monde tenant dans ses bras l'idolâtrie qui venait de naître. Il fallait bien que quelque chose remplaçât ce qui avait été perdu. J'ai parlé de cela dans deux chapitres de mes *Méditations*.

Quand une âme est assez profonde pour sentir cette ignorance, il lui reste heureusement la ressource des larmes, de la prière dans les larmes et alors lui vient la vision crépusculaire de l'identité de tous les hommes avec le nouvel Adam qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Véronique nous donnant de l'inquiétude, nous avons fait venir le Dr François pour l'examiner. On pouvait craindre la congestion. Il nous a dit qu'il n'y avait qu'une simple grippe.

Mais elle voudrait recevoir la communion. Jeanne a donc prié ce matin l'abbé Pradel, vieux missionnaire qui fait ici l'office de vicaire depuis quelque temps, de venir la voir. Il est

venu vers 3 heures. Il doit lui porter la communion demain matin.

23. — Mauvaise nuit. J'ai été tourmenté par la crainte de ne pouvoir me lever assez tôt pour réveiller Jeanne et Véronique avant l'arrivée du prêtre. Je peux me lever pourtant à 6 heures et sortir. Communion sans messe à 7 heures de la main de l'abbé Pradel qui part aussitôt après pour apporter le sacrement à notre malade.

Lettre de Fr. Dacien. Il pense que les malheurs énormes auraient pu être évités, si on avait été attentif aux avertissements de la Salette et il pense aussi que si les catholiques, au lieu d'être ce qu'ils sont, m'avaient donné depuis longtemps le moyen de me faire entendre, j'aurais pu déterminer un courant « transformateur de notre société française toujours affamée de fange ou de splendeur ».

Cet admirateur étonnant me dit avoir copié en petite écriture sans en supprimer une ligne : *le Sang du Pauvre*, *l'Ame de Napoléon* et *Jeanne d'Arc* et *l'Allemagne* dans un carnet de 248 pages, qu'il porte toujours sur lui (! ! !).

24. — Journée absolument vide.

Ni lettres, ni visite et je manque de courage pour écrire.

A propos de Noël, nous parlons religion à Élisabeth de Groux. C'est toute une éducation qui nous est confiée.

Sachant de Groux hypnotisé par l'idolâtrie de son art, je n'en suis pas surpris. Ce n'est pas la première fois que je remarque cette propension de tous les artistes à peu près sans exception. Ces êtres, pleins de fantômes et d'images vaines, sont, plus que les autres, incapables de l'Absolu. Dieu leur paraît inutile et les formes extérieures de la piété, les pratiques de la vie chrétienne, inférieures à leurs rêves, n'obtiennent que leur mépris.

Notre archevêque a interdit la messe de minuit. Motif : Économie d'éclairage. C'est un moyen sûr d'envoyer les bergers aux cafés ou restaurants de nuit qui seront certainement éclairés toute la nuit.

25. — Messe à 6 heures et demie et 7 heures. Je suis somnolent et privé de joie.

A Termier :

Nous avons reçu votre oie de Bretagne avec une joie que nous ne cherchons pas à dissimuler. Il est vrai que, par une sorte de miracle, cette volaille

s'est transformée en un énorme gigot. Mais notre satisfaction n'a pas diminué. De mon côté, elle serait plus grande si j'avais l'assurance parfaite qu'au moment de notre repas de Noël, l'Allemagne entière crève de faim. A ce prix, je consentirais bien volontiers à mourir moi-même d'inanition. Le désespoir de ce peuple infâme est mon unique espérance terrestre. C'est l'immense besoin de mon âme, mon rêve unique nuit et jour, c'est le tison de ma prière. Ah ! dans ce sens, je suis vraiment un homme de « bonne volonté », vous pouvez le croire, mais, hélas ! combien inutile.

Si, du moins, je pouvais me consoler en regardant notre pauvre France rongée de vermine, gouvernée par les plus fétides crapules et promise aux pires malheurs, aussitôt après la déconfiture des brigands de la Germanie. Nous pourrons apprécier alors l'amitié fraternelle de l'Angleterre qui a déjà conquis la Normandie et la Picardie et qui ne les lâchera certainement pas.

J'ai dit ce que j'ai pu dans mes *Méditations*, c'est-à-dire très peu de chose, et vous verrez qu'il en sera de ce livre comme de *Sueur de Sang*, qu'on jugea excessif avant 1914 et qui, maintenant, paraît inférieur à la réalité. C'est un mauvais métier que celui de prophète.

Telles sont mes pensées en ce jour de Noël.

> Je voudrais que le ciel fût tout tendu de noir,
> Et qu'un bois de cyprès vînt à couvrir la terre !

Je suis hanté par ces deux vers d'Eugénie de Guérin après la mort de son frère qui ne méritait sûrement pas un si grand deuil.

Sans parler de mes amis atrocement assassinés par Guillaume, j'ai bien d'autres sujets de gémir et de crier vers le ciel ! *Celui* que j'attends depuis un si grand nombre d'années ne vient pas et c'est assez pour être tenté de désespoir.

Vous savez sans doute que notre archevêque, toujours digne de lui-même, a interdit cette année la messe de minuit dans tout son diocèse. C'est une petite surprise qu'il nous réservait en attendant celles qui lui sont réservées à lui-même et qu'il est loin de prévoir. Les pasteurs de Bethléem, avertis par les anges, se précipitèrent à la crèche *media nocte*. Le nôtre ne permet pas cet empressement. Nécessité patriotique d'économiser le luminaire, a-t-il dit. Que la nuit reste la nuit et, s'il est possible, qu'elle soit éternelle.

Je n'ai rien à vous dire de mon livre, sinon qu'il est imprimé entièrement. J'ai corrigé toutes les premières épreuves. Reste à savoir ce que fera la censure. Les imbéciles ou malandrins qui forment cette équipe ne feront assurément que le mal qu'il leur sera donné de faire, Dieu et sa Mère, pour qui ce livre fut écrit, ayant le pouvoir de les aveugler. J'ai prié de toutes mes forces pour qu'il en fût ainsi et je veux espérer. Et maintenant, cher ami, persévérez dans votre courage et votre résignation. Je ne me lasse pas de demander pour vous les bénédictions les plus amples et je ne vous oublie pas un seul jour. *Peramanter amplector te, carissime.*

26. — Vers 5 heures, arrivée d'un colis prévu. Une dinde envoyée par M. et Mlle Pey-

rabon, sans un seul mot. J'aurais aimé à revoir le bonhomme de père, ayant renoncé à jamais connaître l'étrange fille.

Jeanne envoie un pneu aux Brou les invitant à venir manger avec nous cette volaille, mais il est peu probable qu'ils le puissent.

27. — Nouvelles de ce matin. Joffre est fait maréchal de France et Mme de Thèbes est morte. Cette prophétesse a tout annoncé, excepté cela.

Thérèse Brou vient seule.

Déjeuner rabelaisien pour trop peu de convives.

A Louis Quarré : Il me souhaite une année 1917 *meilleure que toutes les autres années de ma vie.* Je réponds que si ce vœu se réalise, mon étonnement sera infini, car c'est exactement le contraire que je prévois. Il aurait raison cependant si Dieu voulait me faire la grâce du martyre que j'ai plus d'une fois demandée.

Pour finir :

Je pense très sérieusement que le fait d'avoir compassion de moi est de nature à faire descendre la bénédiction sanctifiante de l'Esprit-Saint sur les prédestinés qui en sont capables. C'est votre cas et c'est le cas de notre cher Termier.

A Jeanne Peyrabon :

Mademoiselle, il y a quelques jours, une lettre de vous s'est placée d'elle-même sous mes yeux, je ne sais comment.

« D'ici peu », disiez-vous, « je rentre à Paris... Alors le jour sera-t-il venu de voir Léon Bloy? Jour dès longtemps *espéré*... Pour l'inconnue sacrée par vous de titre d'amie, ce sera, non une connaissance, mais, n'est-il pas vrai? une reconnaissance. » Une année vient de s'écouler. Le 23 juin, en réponse à l'envoi d'un de mes livres, vous m'envoyâtes par votre père une lettre et un panier d'abricots. Il y avait aussi pour ma femme une jolie médaille de Pie X et de Jeanne d'Arc. Cette autre lettre n'est pas sous mes yeux, mais elle exprimait sans doute les mêmes sentiments, certifiés d'ailleurs par votre sympathique messager. Puis silence et enfin dinde silencieuse reçue le jour du Protomartyr et dévorée aujourd'hui, fête de l'évangéliste saint Jean. Votre désir de me voir, de me *reconnaître* qu'on pourrait croire éteint est peut-être plus flambant que jamais. Dans ce cas, un vœu est présumable, un vœu religieux, un effort héroïque de renoncement qu'il me faut admirer. Je ne vois pas d'autre explication. Mais ce vœu est-il perpétuel? Je vous le demande avec l'humilité convenable. S'il n'est que temporaire, puis-je espérer votre visite avant l'aurore de ma 80e année? A supposer que je vive encore sur la terre, je serais peut-être devenu aveugle ou complètement sourd. Ce serait une reconnaissance délicieuse.

En attendant, je vous enverrai les livres que je

pourrai faire encore, offrande visible à une personne invisible. Vous en recevrez un dans quelques semaines. Si vous n'étiez pas liée par ce vœu sublime, si vous aviez été moins héroïque, j'aurais pu vous offrir, comme à d'autres amis assez lâches pour venir chez moi, la lecture de quelques-unes de mes nouvelles pages qu'on dit supérieures à tout ce qui précède. Mais sans doute aimez-vous mieux l'imprimé dans une solitude inaccessible. Qu'il en soit ainsi et que les saints Pères du désert vous bénissent dans le canton mystérieux du Paradis où ils vous attendent.

Madeleine, ma fille cadette, voudrait savoir si c'est vous qu'elle a vue et entendue rue de la Boëtie, à l'exposition d'Henry de Groux, le jour de la clôture, il y a je crois trois semaines. Elle était assise près d'un groupe formé par un monsieur et sa fille en qui elle a cru reconnaître ou deviner M. et Mlle Peyrabon.

N'étant ficelée par aucun vœu, elle a été sur le point de se présenter elle-même et se reproche aujourd'hui la timidité malencontreuse qui l'en empêcha. Mademoiselle, je mets à vos pieds mes 70 ans de toupet.

30. — Après-midi, visite de Christine amenant sa petite Anne-Marie qui devient une enfant charmante. Elle avait un grand désir de m'entendre lire et je me suis exécuté bien volontiers, parfaitement sûr de ne jamais rencontrer une auditrice plus fervente. Elle a été, en effet, très émue et j'ai eu ainsi ma récompense.

Lettre de Marguerite Levesque pour le jour de l'an.

Je lis et relis Léon Bloy, dit-elle, car il est le seul qui écrit sous *l'inspiration directe* du Saint-Esprit. L. B... parle avec splendeur, car Dieu veut qu'il parle.

Hélas ! hélas !

Lettre de Pouthier pour le jour de l'an.

Enfin, lettre très touchante d'un jeune homme inconnu qui signe Guillot Joseph et qui habite Lyon. Cette lettre est vraiment remarquable et j'y veux répondre.

31. Dimanche. — Élisabeth s'instruit et profite beaucoup de son séjour dans notre maison.

De Groux et Marie-Thérèse arrivent pour le dîner. Mme de Groux est partie pour la Provence.

Bon dîner de fin d'année. Joyeuse lecture de quelques contes de Mark Twain aux de Groux qui ne les connaissaient pas. Ils s'en vont à 10 heures et demie nous laissant Élisabeth.

1917

Janvier.

1. — Lettre excellente de Raclot, très impressionné par la mienne du 22 décembre. Je découvre en lui un homme vraiment remarquable.

Après-midi, visite de Roblot qui reste jusqu'aux environs de 6 heures, très heureux de plusieurs de mes *Méditations* dont il m'a demandé la lecture et persuadé que c'est là le plus beau de mes livres.

Et voilà tout pour ce premier jour d'une année nouvelle qui pourrait être celle d'une manifestation divine et qui ne peut être envisagée qu'avec crainte. Que vais-je être forcé d'inscrire dans ce mémoranda que je commence aujourd'hui?

3. — A Georges Joubert et à Dolorès C... Je charge le premier de transmettre ma réponse à sa fiancée de la lettre qu'elle m'a adressée, n'ayant pas son adresse. Je confirme à celle-ci mon amitié dont sa lettre me prouve qu'elle est parfaitement digne. Son nom de Dolorès la met sous le patronage direct de Notre-Dame de la Salette, de Notre-Dame des Douleurs. Je lui fais remarquer que le mot latin *dolor* est du genre masculin que, par conséquent, la douleur est mâle et faite pour les cœurs puissants et je conseille l'acceptation anticipée de la douleur, en disant la force qu'elle confère aux âmes. Elle est donc désignée pour la force, ayant le devoir d'en donner à celui qu'elle aime et qui en a peut-être beaucoup moins.

6. — A Chentrier :

Il m'a renouvelé pour la deuxième ou troisième fois sa prière d'écrire enfin « le grand Carême du Père Marchenoir » n'ayant jamais compris cette vieille blague du Chat noir. Après lui avoir parlé de mon livre nouveau :

... J'espère que cette lecture vous délivrera de l'obsession d'un « grand Carême de Marchenoir » dont la promesse ne fut qu'une boutade drôlatique

que je n'écrirai jamais, ayant beaucoup mieux à faire. Nous sommes, je l'ai dit, au seuil de l'Apocalypse et le temps n'est plus aux jeux de la pensée.

Massillon peut dormir. Je ne troublerai pas son sommeil. Ce fameux sermonnaire ne fut, comme tous les autres, qu'un débitant de morale chrétienne. Cette morale, c'est la Parole de Dieu *ajustée*, c'est-à-dire autre chose, infiniment autre chose que la Parole de Dieu *in se*, antérieure à toute création, à toute révélation. C'est celle-là seulement que je peux considérer en tremblant. Vous devez le comprendre ayant lu *le Salut par les Juifs*. Que je lise telle ou telle page de l'Écriture, c'est toujours l'histoire de la Sainte-Trinité que je lis, — sans la comprendre, — mais avec une émotion infinie qui m'avertit que je ne dois pas y chercher autre chose. *Non loquebatur nisi in parabolis*, est-il écrit de Jésus. Après cela, comment voulez-vous que je sois impressionné par un prédicateur qui m'affirme que le Maître a voulu dire *précisément* ceci ou cela. Ma voie est autre que celle de ces marchands de soupe théologique.

Je m'arrête étant fatigué et tourmenté par le froid. Je prie Notre-Dame de Compassion de veiller sur vous, en songeant que chacune des Larmes versées par Elle à la Salette et si parfaitement méprisées, a coûté la vie à des centaines de milliers d'hommes, depuis deux ans.

7. Dimanche. — Pas de lettres, pas de visites. Journée froide et triste. Je pensais voir venir Termier. Nous attendions presque Édouard Sou-

berbielle, qui doit être revenu de Tarbes, ses vacances étant finies et que sa mère devait charger d'un colis pour nous. Nous pouvions espérer aussi d'autres visites, celle de la Laurencie, de Barthélemy, de Bonhomme, etc. Nous sommes complètement abandonnés.

Tout mon effort est une réponse à la lettre aimable de Madeleine Bienvenu. Je lui dis combien elle a raison de craindre la nouvelle année et je parle du martyre, de la nécessité de s'y préparer, si on est chrétien. Nul moyen d'y échapper. A défaut du martyre volontaire, il faudrait, de toute nécessité, subir *le martyre involontaire.* Pensée effrayante. Martyre de quoi? « Je ne vous connais pas », dira Jésus.

9. — Ni messe, ni communion. Je n'ose pas sortir.

Lettre de T. S... On demande des nouvelles de mon livre. J'attends. Succès peut-être, mais je n'y compte pas. « S'il me procure un jour l'ignominie parfaite et les tenailles ardentes, je croirai avoir fait une profitable spéculation et voilà tout. »

10. — Messe à 7 heures avec Jeanne. Froid horrible. Je reviens très malade et je passe la

journée à souffrir ou à rester étendu, incapable de tout effort.

Le soir seulement, lettre d'André Baron, très simple et toute affectueuse.

11. — Je n'ose pas sortir et je ne fais absolument rien. Le matin, surprise désagréable. On vient nous présenter une note de gaz fort élevée, les prix ayant été doublés. Il en sera de même, sans doute, pour les autres choses et la vie deviendra impossible. On se croyait riches. Ayant payé on se voit très pauvres. Mais voici le constant miracle de notre vie. A 2 heures et demie, mandat du père Marchal, 25 francs, à peu près l'excédent qu'il nous a fallu payer ce matin.

En même temps, visite du jeune Souberbielle, content de ses vacances. J'apprends que son père n'est nullement indisposé contre moi et que même il approuve les visites de son fils. On a l'impression qu'il m'aimerait facilement s'il me connaissait. Cet aimable jeune homme s'en va à 4 heures et demie.

Une heure plus tard arrivent Auric, puis Pierre, et enfin Valentine, qui devait apporter du poisson et nous régaler d'une bouillabaisse. Elle apporte un rôti, le poisson étant hors de

prix. Bonhomme l'a précédée de quelques instants, mais la partie de billard est impossible. Je n'en ai pas la force. Elle est remplacée par une partie d'échecs avec Pierre.

On avait presque fini le repas lorsque arrive de Groux, à 8 heures et demie, chargé de trois bouteilles de Chianti qu'il a eu le dévouement de traîner jusqu'ici péniblement. Nous apprenons par lui que Paris est plongé dans les ténèbres, à cause de zeppelins signalés. Occasion de parler de la guerre. Nous étions douze à table. Vacarme inutile, personne ne sachant rien et ne pouvant rien. J'attends Dieu silencieusement.

Pierre et Véronique ont commencé ce soir leurs fonctions de parrain et de marraine près du cousin de Marguerite, causant et l'instruisant de leur mieux pendant près d'une heure. Celui-ci est d'ailleurs admirablement disposé pour son abjuration.

12. — Je ne sors pas ce matin.

A la distance de deux jours je ne sais plus exactement de quelle manière j'ai employé cette journée qui a dû être à peu près nulle.

Le soir, vers 6 heures, visite imprévue, comme toujours, de Lefebvre, apportant deux lapins.

C'est une suite du miracle d'hier. Il nous restait si peu d'argent que Jeanne ne savait comment faire déjeuner les amis qui peuvent venir demain après l'abjuration de Jean et précisément on aurait voulu une petite fête. Les lapins de Lefebvre nous sont envoyés de Dieu.

Mais, parce qu'il faut toujours payer, je reçois presque aussitôt une attaque de paralysie. Pendant plusieurs heures je me vois privé de la parole et de l'usage de mon bras droit, et cela se prolonge dans la nuit. Jeanne m'a dit plus tard avoir trouvé que tout ce qui regardait l'abjuration allait trop bien, s'étonnant qu'il n'y eût rien à payer. Revenue d'une course elle m'a trouvé dans ce misérable état.

13. — Impossibilité absolue de sortir.

A l'exception de Jeanne qui ne veut pas me laisser seul, tout notre monde va à Saint-Thomas-d'Aquin, où se fait l'abjuration.

Retour vers midi et grande joie. Le pauvre néophyte semble tout illuminé. Il a dit à Marguerite que la formule d'abjuration qu'il a pu lire en français avait été le moment le plus formidable de sa vie, tant il était impressionné.

Pierre et Véronique, ses parrain et marraine, ont fait des petits cadeaux et le déjeuner a été

d'autant plus joyeux que Jacques et Raïssa qu'on n'attendait pas, ont pu venir.

Moi-même j'ai pu manger avec appétit, ayant retrouvé ma langue et ma main droite.

Même aventure qu'en Danemark, le mal n'a fait que me traverser. J'ai pu même, après un repos d'une heure, prendre part à une partie de dominos avec Pierre, Jacques et le nouveau chrétien, non sans un peu de fatigue.

15. — Le froid ayant un peu diminué, je me décide à sortir. Messe à 8 heures avec Jeanne.

16. — Encore une fois je manque la messe. Journée absolument nulle. Je ne reçois rien et je ne fais rien, sinon de relire la très médiocre histoire des Croisades de Michaud, qui me rend au moins le service de me montrer une époque infiniment plus belle que la nôtre.

Vie au coin du feu. On n'a plus de charbon, mais nous avons trouvé du bois fort cher et une prochaine livraison de charbon nous est promise. Dieu fasse que l'argent ne nous manque pas.

18. — Reçu un numéro du *Times*, supplément littéraire du 19 octobre, envoyé par

Henri van Haastert. Long article sur moi à propos de *Au seuil de l'Apocalypse.* L'auteur paraît n'avoir lu de moi que ce seul livre et rabâche volontiers ma légende. Cependant, il m'accorde de la droiture, une forme somptueuse et finit par dire, qu'après tout, je pourrais avoir raison.

En réponse à Jeanne qui l'avait informé de mon état, André Baron a écrit une lettre délicieuse, nous envoyant 50 francs. Dieu sait ce qu'un tel cadeau a pu coûter à ce pauvre !

22. — Après-midi, lettre de Mme X... qui écrit :

... Ici aussi nous avons un froid très vif. L'autre matin, vers 6 heures et demie, nous avons eu un phénomène atmosphérique très curieux et très beau. Il faisait encore nuit quand une gerbe de feu multicolore a illuminé le ciel. Un instant la terre a paru éclairée comme avec un puissant réflecteur, puis, tout a soudain disparu. Serait-ce le commencement des signes dans le ciel?

23. — Le froid a redoublé. Impossible de sortir sans grave imprudence.

Lettre de la Laurencie, qui a appris, je ne sais comment, mon accident, et qui craint que je ne manque de combustible.

A de la Laurencie :

Très cher ami, Nous avons reçu votre combustible avec joie. C'est certain que Dieu a pour nous des égards extraordinaires, et que sa sollicitude, en ce qui nous concerne, ressemble à un miracle permanent. Avons-nous besoin de quelque chose? Aussitôt il fait intervenir un de ses amis, ayant l'air de nous préférer, nous faisant passer avant beaucoup d'autres. J'en vois ici une nouvelle preuve. Tout le monde manque de charbon. Les riches même n'en trouvent pas. Jusqu'ici nous avons pu nous chauffer un peu, très peu sans doute, mais assez pour être dignes d'envie. Et voici que cela continue. Ainsi de toutes choses. Que nous sera-t-il demandé pour tant de bienfaits?

Mon accident dont vous avez entendu parler, je ne sais comment, a pu paraître effrayant d'abord, mais n'a rien été vraiment, et il n'en reste que le souvenir avec une grande faiblesse que je connaissais déjà et qui n'est pas sensiblement aggravée. Une explication très simple vous suffira. Vous savez ma thèse sur la solidarité. J'en ai parlé à peu près partout. Je ne cesse de dire qu'il faut tout payer de manière ou d'autre et que toute douleur est une échéance à l'avantage de quelqu'un. Or voici...

Récit de l'abjuration et de mon accident.

... Voilà donc, cher ami, la vraie vie, c'est-à-dire la vision réelle de la vie, telle que Dieu la propose à l'attention de nos esprits et de nos cœurs. Nécessité absolue de savoir que toutes les fois qu'on est

heureux, il y a quelqu'un qui paie, et que toutes les fois qu'on souffre, on paie pour quelqu'un. Si on manque de cette notion rudimentaire, on est, à l'égard de Dieu, au niveau des bêtes ou des gens du monde.

Je finis en vous priant de me pardonner ma prolixité sentencieuse qui vous montrera du moins que je suis vivant encore pour vous aimer et pour vous bénir.

24. — Froid de plus en plus intense. Jeanne a vu le vieux missionnaire qui fait les fonctions de vicaire et il a promis de m'apporter la communion demain.

Après-midi, visite d'Anne-Marie Martineau. Elle est seule. René est à Tours. Son fils André est toujours à Boulogne, menacé d'être envoyé sur le front.

25. — La communion m'est apportée par le vieux missionnaire, à 7 heures et demie.

Le froid est terrible, mais nous avons enfin du charbon horriblement cher, il est vrai. 100 francs pour dix sacs !

Après 6 heures, Pierre. Dîner, échecs. Je suis secouru par cette visite. Je suis souffrant, et mon ennui est immense. On ne peut guère parler que du froid qui est un tourment universel ajouté à tant d'autres peines.

26. — Même température. Ni messe, ni communion. Une sortie me serait dangereuse. Il a gelé toute la journée sous un soleil brillant. Cette température implacable m'exténue.

27. — Toujours la même privation.

Reçu les deuxièmes épreuves de mon livre. Correction de ces épreuves. Travail méticuleux qui ne peut être fini aujourd'hui.

Après-midi, lettre de Bisson, fort triste. Il espère cependant la guérison. Il se plaint amèrement de son curé de Sennely dont il m'avait déjà parlé. Celui-là refuse obstinément de lui porter la communion, ne le jugeant pas assez malade. Je réserve une place à ce curé dans mon futur journal.

28. — Dimanche sans messe.

Vers 3 ou 4 heures, j'ai entendu le bruit lointain d'une explosion. Il paraît que c'est une importante usine d'explosifs qui a sauté à Palaiseau.

30. — Le froid a encore augmenté. Menace terrible pour tout le monde.

Pour ma part, je suis enrhumé gravement.

Je tousse toute la journée, et même auprès du feu je ne parviens pas à me réchauffer.

Aucune consolation d'ailleurs. Aucune lettre réconfortante et bientôt la misère.

Lettre de Vallette. La censure a fonctionné. « Il n'y a pas beaucoup de suppressions », me dit-il. Soit, mais quelles sont-elles? Je tremble d'y penser.

31. — Mon rhume est à son paroxysme. Il semble se transformer en une grippe méchante et j'arrive à la fin du jour n'ayant pas cessé de souffrir. Pour comble d'ennui, il nous faut attendre les vidangeurs qui devaient venir aujourd'hui et qui ne viennent pas. Leur intervention est pourtant singulièrement urgente.

Vers 6 heures et demie, visite du vieux missionnaire, vicaire à notre paroisse. Il est venu tout exprès, ne me voyant plus à l'église, m'offrir la communion pour demain matin.

Février.

1. — Après une nuit très mauvaise, je me lève à 6 heures pour recevoir la communion en compagnie de Véronique.

Je reprends ce pauvre journal interrompu depuis deux jours; puis, après déjeuner, je dors longtemps d'un profond sommeil. C'est la guérison ou à peu près. D'ailleurs le froid très rude encore a un peu diminué.

A 6 heures et demie, arrive Pierre. Échecs avant dîner, dominos après. Pierre me prête un volume d'Henri Barbusse, *Le Feu*, dont il est beaucoup parlé.

2. Purification. — Triste Chandeleur. C'est à peine si on peut, dans notre maison, s'apercevoir de cette fête.

Il fait à peine moins froid, bien qu'on puisse croire à un commencement de dégel. Il est vrai qu'on s'habitue.

Mais la tristesse ne s'éloigne pas, et la misère cogne furieusement à notre porte.

Élisabeth part pour Paris avant déjeuner, espérant trouver quelque chose d'heureux chez ses parents.

Dégoûté de tout effort, je commence la lecture du livre de Barbusse.

Après-midi je reçois 40 francs envoyés par le Père Marchal.

3. Saint Blaise et sainte Véronique. — Nuit très pénible. Tousserie presque continuelle et

insomnie. Le froid a encore augmenté, 9 degrés à 8 heures, à l'extérieur de ma fenêtre, ce qui donne à supposer une douzaine à la campagne. Si cela continue le danger deviendra énorme.

Je m'occupe comme je peux, en lisant le terrible livre de Barbusse, dont je veux rendre compte ici.

Le soir, lettre d'un docteur Lamoureux, médecin-chef sur le front, qui s'adresse à moi pour savoir où trouver *Je m'accuse...*

De quoi allons-nous vivre demain, quand la femme de ménage aura été payée? Des 30 frs que Madeleine nous apporte ce soir, prix de trois séances d'accompagnement. La chère petite est heureuse de nous venir en aide.

Nous sommes heureusement délivrés des vidangeurs. Ces artistes ont enfin vidé notre fosse.

4. Dimanche. — Encore un dimanche sans messe, et ce dimanche si important : *Circumdederunt me gemitus mortis*. A 8 heures, 12 degrés à ma fenêtre, 15 au moins en pleine campagne. Nous allons aux plus grands froids.

Après-midi, Termier et ses deux filles, Marie et Geneviève, et l'aîné de Marie, le petit Régis.

Je reçois d'abord Termier dans le bureau où il y a un peu de feu. Excellente douceur d'un moment de tête-à-tête avec cet ami qui est de plus en plus avec moi, qui entre de plus en plus dans mes sentiments et mes pensées et qui a préparé pour moi un billet dont le besoin était si pressant. On descend ensuite. On prend le thé avec les autres.

Arrivée du jeune Souberbielle, et bientôt départ des Termier. Musique de Souberbielle et de Madeleine. A 8 heures, dîner. Il est visible que ce jeune homme est content de venir chez nous et je m'en réjouis. Il part à 9 heures.

5. — Lettre d'un inconnu, Pineau Chaillou, conservateur du musée des Beaux-Arts à Nantes.

Lettre simple et touchante d'un homme qui m'admire avec candeur, pour qui je suis le plus noble exemple de foi et de courage et qui pense que je peux avoir besoin de quelque secours en ce moment. Il m'envoie donc 50 francs, ce qu'il peut, n'étant pas riche.

Achevé *Le Feu*, de Barbusse, livre épouvantable et certainement trop chargé dans le sens de l'horreur; l'auteur, étranger à tout sentiment religieux, n'ayant pu voir l'envers de la

souffrance, obstrué d'ailleurs des plus sottes rêveries du socialisme. J'y reviendrai.

A 6 heures, retour d'Élisabeth.

6. — Sommeil jusqu'à 4 heures, puis toux furieuse, déchirante, qui m'épuise.

Même froid qu'hier et neige très abondante.

Dédicaces pour Élisabeth :

Femme pauvre. — Oui, ma chère filleule, il y a des créatures humaines à qui Dieu a demandé de tant souffrir. Il faut comprendre que c'est un privilège. Quand on a passé par là, il suffit de fermer les yeux pour voir Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dernières colonnes. — De ces colonnes il y en aura toujours. Elles poussent comme l'herbe au lendemain de l'orage. Mais cela ne vaut rien pour les vaches, même comme litière ou comme fumier. Quand il pleuvra du sang, ce qui n'est plus bien loin, cette moisson de mauvaises colonnes sera d'une abondance extraordinaire. Seulement il n'y aura plus d'Église du tout et les âmes agoniseront de désespoir dans la forêt rouge de Caïn.

9. — La fin de la nuit a été extrêmement pénible. Pendant deux ou trois heures je n'ai cessé de tousser.

Par force, je me décide à écrire quelques lignes. Ayant découpé des morceaux de papier-carton je vais m'en servir pour ma correspon-

dance. J'apprendrai ainsi à faire des lettres courtes.

10. — Même état, même gelée à 10 ou 12 degrés. Notre charbon diminue et nous manquons d'eau.

A Pineau-Chaillou :

Cher monsieur, Vous serez, sans doute, heureux d'apprendre que votre secours est arrivé très opportunément chez un vieil écrivain à moitié gelé. Je suis malade depuis un an et demi, et tout dernièrement il m'a fallu subir une attaque, heureusement bénigne et passagère, de paralysie.

Ma faiblesse est extrême, sans espoir — après 70 ans — d'aucun renouveau et j'ai dû renoncer à écrire de longues lettres.

Le ton si noble de la vôtre me dispense d'ailleurs de tout protocole. Je ne me suis jamais caché d'être miséreux. Tout le monde sait ou peut savoir que je subsiste à peu près uniquement de ce qu'on me donne, puisque mes trente volumes ne me nourrissent pas. Dieu me préserve de me plaindre ! Je sais que les pauvres sont ses amis et quand je pense à la mort, c'est avec une joie vive que je considère le peu que les hommes ont fait pour moi.

Que Dieu et sa Mère en larmes vous bénissent.

11. Dimanche. — Nulle amélioration. Je tousse furieusement une partie de la nuit.

Privé de la messe, je pense une fois de plus à

ce dimanche de Sexagésime, impasse Cœur de Vey en 1895. Quel souvenir douloureux !

Après la mort de notre André, Véronique était dangereusement malade. On souffrait autant qu'on pouvait souffrir.

Ce matin-là la chère petite dit à sa mère, en lui montrant le crucifix : « Il faut *le* réveiller, dis-lui de ne plus dormir », et aussitôt nous nous souvînmes de l'introït du jour : *Exsurge, quare obdormis*, circonstance liturgique bien ignorée de notre enfant.

Aucune visite. Avec tristesse je regarde notre charbon diminuer, en lisant la vieille chronique de Ramon Muntaner.

Le froid semble augmenter chaque jour.

12. — Nouvelle journée de tristesse et de souffrance.

Continué la chronique de Muntaner.

Aucune lettre.

Vers quatre heures, visite de Bernoville m'apportant une demi-douzaine de *Je m'accuse*... Il m'est envoyé par Martineau et je le revois avec plaisir. La guerre l'a forcé d'abandonner sa librairie, mais il espère recommencer.

14. — En sortant de l'église où Jeanne va porter chaque jour mes supplications avec les siennes, elle va, en priant, à la recherche du charbon. Elle finit par en trouver et voilà notre chauffage assuré pour deux jours.

Après-midi, visite tout à fait inattendue de Raclot. Excellente physionomie. Sympathie immédiate et très vivement sentie par Jeanne et par moi. C'est un vrai chrétien plein de mes pensées. Il a beaucoup vu et son discernement est parfait. Je lui donne *Sueur de Sang* qu'il ne connaît pas et voilà un heureux. Il reste environ deux heures et promet de revenir.

17. — Très mauvaise nuit.

Petite lettre d'Héloïse Baron angoissée au sujet de son mari qui est dans les Vosges.

Elle est transportée d'amour pour nous.

18. Dimanche. — Nuit beaucoup meilleure. Fin de mon terrible rhume. Bienheureux effet du dégel.

Messe à 8 heures avec Jeanne.

Lettre de Georges Joubert m'envoyant 50 frs. Il est à Orléans dans le service des automobiles et rongé de tristesse.

Après-midi, visite des Martineau. De Groux

vient avant leur départ et peut ainsi leur être présenté. Il apporte deux bouteilles de Chambertin dont nous nous sommes régalés ce soir. Viñes, invisible depuis si longtemps, apparaît enfin. La soirée avec lui et de Groux est très douce.

Mandat télégraphique envoyé par Héloïse Baron. Nous dévorons les pauvres.

19. — Encore une mauvaise nuit. Pas de messe. Aucune chose remarquable aujourd'hui, sinon mon ennui qui est vraiment extraordinaire. Achevé pourtant Muntaner et Schlumberger *(les Almogavares)* que j'ai lu presque simultanément.

21. — A 7 heures, je vais recevoir les cendres avec Jeanne, Madeleine et Élisabeth. La communion est donnée à 7 heures et demie, mais la force et le courage me manquent pour attendre la messe de 8 heures.

Délicieuse petite lettre d'André Baron, affligé de savoir que j'ai de la peine et désolé de m'être si peu utile. « Vous êtes », me dit-il, « le Mendiant de la *Souffrance* », et cette vérité me confond.

25. Dimanche. — Messe à 8 heures avec Jeanne.

Dimanche entièrement privé d'intérêt jusqu'à l'arrivée de l'abbé Petit que nous n'attendions pas et qui est venu vers 4 heures et demie. Il revient d'Aups où il a été en permission et retourne demain en Alsace. Il supporte bien l'épreuve de la guerre, mais il grisonne beaucoup et les illusions d'aucune sorte n'ont de prise sur lui. Je lui lis quelques pages de mes *Méditations*, celles sur les évêques et les prêtres-soldats. Il s'en va dans l'auto qui l'a amené en compagnie de deux ecclésiastiques, venus avec lui, mais qu'il ne m'a pas présentés. Le reverrai-je?

Nulle autre visite. Édouard Souberbielle ne vient pas. Les Termier qui s'étaient annoncés ne viennent pas non plus et de la Laurencie ne donne pas de ses nouvelles. Rien de consolant n'apparaît, à l'exception, pourtant, d'une femme de ménage qui se présente fort tard et qui commencera son service demain. Bienheureux secours pour Jeanne, mais il faudra la payer, hélas !

Nous ne connaissions plus la misère noire. La voici. Dieu veuille nous garder de la tentation de douter de son existence miraculeuse depuis si longtemps et qui semble s'interrompre !

26. — Lettre d'André Baron. Réponse à la carte que j'écrivis le 20 à Héloïse, disant qu'il ne convenait pas que nous devinssions les dévorateurs des pauvres. Il me demande où sont en Dieu les limites de la propriété. Pourquoi faut-il que de tels amis soient si pauvres?

Journée affreuse d'impuissance, de misère, de profond découragement.

Ce soir, enfin, après 6 heures, la situation n'étant plus tenable, je me décide à courir au café où j'espère trouver Hénault et lui emprunter 20 francs. A quelques pas de notre porte rencontré Boutet qui venait me voir et qui m'offre spontanément 10 francs. Nous allons cependant au café, où nous attendons en vain Hénault pendant une heure.

Grande fatigue pour moi. Je rentre à moitié brisé.

27. — Pas de messe.

Reçu une partie de mes feuilles (mise en page), un tiers environ du livre. Mais ce sont les chapitres qui ne pourraient pas exciter le zèle de la censure. Nous verrons la suite.

Jeanne a rencontré, elle aussi, Boutet, qui venait m'apporter encore 10 francs. Le dévouement de cet ami me touche beaucoup.

Lecture et correction suprême des épreuves. Le reste du temps est employé comme les autres jours. Attente fort douloureuse jusqu'au soir.

A 7 heures et demie, enfin, une lettre extraordinaire arrive. Un inconnu, René Grangé, enseigne de vaisseau, cuirassé *Vérité*, m'envoie de Marseille 200 francs et une lettre excellente où l'envoyeur me prie de l'accueillir « comme j'ai accueilli tous ceux qui bénéficièrent des mérites acquis par mes souffrances ».

Le miracle décidément, ne s'interrompt pas. Seulement, cette fois, il a fallu payer.

28. — Messe à 7 heures et demie.

A René Grangé :

Cher monsieur, J'ai reçu hier soir, à la dernière heure votre lettre et votre mandat.

L'événement a été considérable et je veux vous le dire très simplement. Ce mois de février a été terrible pour nous, c'est-à-dire pour ma femme, pour nos deux filles et pour moi. Misère complète. Les derniers jours on avait subsisté difficilement de quelques emprunts faits à des pauvres, se demandant chaque fois qu'on se mettait à table, si on était en présence du *dernier* repas. Irréprochable entrée en carême. Vous savez d'ailleurs, m'ayant lu, que telle a été ma vie, un très grand nombre d'années, mais j'ai passé 70 ans, je suis malade assez gravement depuis vingt mois, et je n'ai plus mon ancienne force.

Lorsque votre lettre est arrivée, j'en étais à craindre, tant l'épreuve m'avait déprimé, que le miracle qui m'empêche ordinairement de mourir ne fût enfin décommandé. Là-dessus, il vous est facile de deviner mes sentiments à la réception de cette lettre. Il faut avoir souffert beaucoup pour savoir ce que c'est que l'interruption de la torture, ne fût-ce que pour peu de temps. On sait ou on croit savoir qu'elle recommencera bientôt, mais quel délice que le répit, si court qu'il soit !

Vous m'écrivez que les libraires vous ont vendu mes livres à des prix *dérisoires*, voulant exprimer ainsi l'énorme valeur que vous leur supposez. D'autres pensent de même dans le monde prétendu intellectuel, mais se garderaient bien de le dire. Au contraire, étouffons l'infâme qui ose proclamer la vérité. Que sa voix ne soit entendue par personne et que ses livres soient ignorés. Voilà trente ans qu'elle dure, cette conspiration du silence. Il y a des hommes affamés du pain que je pourrais leur donner et qui ne savent même pas que j'existe. On me découvre peu à peu, très difficilement.

Dieu a voulu que j'endurasse beaucoup sans mourir. Il m'a même donné d'écrire un nouveau livre que le *Mercure* va publier avec les mutilations inévitables de la censure. *Méditations d'un solitaire en 1916*, tel est le titre. J'ai cru vraiment que quelques âmes douloureuses attendaient de moi cet effort, et quoique malade, j'ai pu l'accomplir. Il sera certainement continué, si Dieu me laisse en ce monde, puisque je suis fait pour cela. J'ai pensé souvent, non sans amertume, qu'il y a dans notre France châtiée si

terriblement déjà, des hommes qui savent ce que je vaux, pour qui la vie est facile et que cela ne gênerait pas de m'aider matériellement à accomplir ma tâche. Ils ne le veulent pas et c'est effrayant de penser au compte qu'ils auront à rendre.

Je ne sais si cette lettre pourra vous atteindre. Si vous la recevez, dites-moi le moyen de vous faire parvenir mon nouveau livre quand il paraîtra. Vous êtes certainement de ceux pour lesquels il fut écrit. Sur l'exemplaire envoyé par moi, je remplirais de mon écriture les blancs exigés par la censure. Que Ma Dame de Compassion vous bénisse et vous protège.

Mars.

1. — Pas de messe.

Reçu 100 francs d'une amie.

Correction des dernières épreuves reçues hier.

A 6 heures environ, visite de Boutet, puis arrivée d'Auric et de Pierre.

Rendu à Boutet les 20 francs prêtés.

Soutiré deux dernières bouteilles de notre tonneau. Il faudrait désormais acheter du vin si Dieu n'en envoie pas miraculeusement. Nouvelle forme de notre misère.

Après dîner, dominos avec Pierre et Auric.

2. — Messe à 7 heures et demie.

Reçu la fin des dernières épreuves. Évidemment j'ai été protégé. La censure a fait vraiment très peu de coupures.

Aucune lettre.

Employé la journée à la révision suprême des épreuves. Mon livre lu ainsi m'apparaît, malgré les suppressions, très impressionnant, surtout très unique parmi les livres contemporains et probablement appelé à retentir, quelle que soit la mauvaise volonté de mes ennemis.

5. — Lettre d'un commandant à Rouen, me demandant ce que je pense de Claire Ferchaud. Tel est, paraît-il, le nom d'une jeune fille dont on m'a parlé, laquelle aurait reçu une mission (!!!). Elle doit voir le Président de la République pour lui en faire part. Elle a 22 ans et est « pilotée » par le curé de Loublande (Deux-Sèvres) d'où elle vient, me dit le commandant. Je me défie beaucoup et je ne désire pas m'occuper de cette affaire.

Lettre d'un inconnu, Alfred Lœuwer, m'envoyant 50 francs en un billet suisse. Cette lettre est simple et touchante. Elle est d'un homme qui a connu la misère et qui voit en moi un grand ami des pauvres.

6. — Réponse à mon inconnu. Je lui dis que je ne suis pas précisément l'ami des pauvres, ainsi qu'il me nomme, mais l'ami du Pauvre qui est N.-S. Jésus-Christ. Je n'ai pas subi la misère, je l'ai épousée par amour, ayant pu choisir une autre compagne. Aujourd'hui, vieux et usé, je me prépare à la mort. J'annonce mon nouveau livre.

6. — A la poste, j'apprends avec peine la mort de ce bon abbé Rivière que nous connûmes l'an passé.

Le soir, lettre de Josef Muls. Il voudrait me voir et demande un rendez-vous. C'est un malade qui vient d'être réformé. « Il paraît, dit-il, que je ne vaux rien pour la mitraille. Ces messieurs ont décrété que je ne suis plus qu'une âme immortelle. » Le ton de cette lettre me plaît beaucoup.

7. — Pas de messe. Je me sens très misérable. Réponse à Josef Muls :

Cher monsieur et ami, Vous serez accueilli affectueusement lorsqu'il vous plaira de venir. Étant devenu une sorte d'infirme, je ne sors jamais, sinon le matin pour la messe, quand je le peux. Vous êtes prié seulement de ne vous présenter qu'à 3 heures de l'après-midi. Mon âme immortelle sera charmée

de conférer avec la vôtre, en attendant les merveilleuses et interminables confabulations du Paradis. Vôtre...., etc.

Aucune lettre.

Retour offensif de l'hiver. Neige très abondante.

8. — Le froid m'anéantit.

Au moment du dîner, arrive Viñes que nous n'attendions pas.

Pas de musique. Conversation très douce jusqu'au départ vers 10 heures.

9. — Madeleine a aujourd'hui 20 ans. Journée déplorable. Le froid me force à rester au coin de mon feu où je lis la pauvre histoire du Bas-Empire de Lebeau, sans autre nouvelle du monde extérieur et sans aucune visite.

11. Dimanche. — Messe à 8 heures avec Jeanne et Élisabeth.

Dégel certain, première journée douce.

Une seule visite aujourd'hui, mais fort agréable : Josef Muls vient après 3 heures.

C'est un homme vers qui galope instantanément la sympathie. C'est un doux dont la figure exprime la bonté la plus certaine. Il

connaît mes livres depuis peu, mais, comme tant d'autres, il pense que je suis le seul écrivain à lire. Il est Flamand, presque Hollandais, et a été heureux de trouver dans mon Journal l'introduction du livre de Pierre qu'il avait pu lire dans l'édition hollandaise et qu'il admirait. Catholique de cœur, il est avec moi sur tous les points.

12. — Les journaux annoncent la prise de Bagdad par les Anglais. Guerre inouïe s'étendant du golfe persique à la mer du Nord !

Après-midi, visite de Martineau et d'Élisabeth Joly. Le pauvre René a l'aspect soucieux. Il ne reçoit de son fils que des nouvelles rares. On parle de plusieurs choses, entre autres de cette Claire Ferchaud dont il paraît que beaucoup de gens s'occupent et que le clergé, dit-on, accueille sans malveillance, ce qui pourrait être un fort mauvais signe. Martineau m'a donné un très bon portrait de moi par Dornac. Celui-là manquait à ma collection.

15. — Mme de Groux vient déjeuner avec Marie-Thérèse, et dans l'après-midi elles travaillent avec Jeanne à l'ensemencement de notre potager.

A 6 heures, arrivée d'Auric, puis de Pierre et enfin de Muls amenant de Groux qu'il a été chercher. Onze convives. Dîner très gai. On a parlé de Claire Ferchaud dont s'occupe la presse, paraît-il.

On se sépare après 10 heures.

Les journaux, ce matin, étaient remplis de la démission du général Lyautey, forcé de quitter le ministère de la Guerre pour n'avoir pas voulu se prêter aux manigances du Parlement. Ce guerrier s'est retiré très gentiment. Ainsi va notre histoire. J'ai rêvé d'un Danton à la place de Lyautey, s'en allant lui aussi, mais sur un adieu terrible et flétrissant à jamais cette Chambre infâme. Il n'y a plus d'hommes.

16. — Journée sans aucun autre intérêt que celui-ci : Nicolas II a abdiqué.

Est-ce le premier coup de cloche du grand tocsin?

17. — Après-midi. Visite d'un dominicain belge, missionnaire, et sympathique dans le genre de ce père Gilliard que me présenta Cornuau l'an dernier.

Il a lu mes livres, et particulièrement *la*

Femme Pauvre, dans le désert, parmi les nègres et les léopards et il ne voit pas autre chose à lire à l'exception d'Hello. Il est admirablement d'accord avec moi et me dit avoir exulté en lisant ce que j'ai écrit de la juste punition de la Belgique pour avoir été « la métropole du pharisaïsme catholique ». Il voit comme moi l'indignité générale du monde ecclésiastique et surtout son effrayante médiocrité.

Je l'ai encouragé à revenir et il me l'a promis.

On se quitte content l'un de l'autre après une séance assez longue.

18. Dimanche. — Après-midi, vers 4 heures, visite promise de Termier, accompagné de sa fille Jeanne et de Quarré.

On cause deux heures de ce qui paraît intéressant, de l'effrayant état des choses publiques. Termier est, comme toujours, très réservé et respectueux de mes sentiments ou de mes pensées qui se formulent décidément ainsi : « La grande tribulation n'a pas encore commencé. » Mais Quarré n'accepte pas cette vision d'avenir.

Le Tsar Michel proclame la pleine souveraineté du peuple.

La souveraineté du peuple en Russie! En

1789, la Terreur s'est fait attendre trois ans. Les Russes iront plus vite.

22. — Boutet est venu vers 6 heures. Il m'apprend que notre ami Hénault est menacé de mort, certainement condamné. Il le visite quelquefois et m'affirme qu'il n'y a rien à faire pour l'amener à des sentiments religieux. Fin horrible d'un homme estimable à certains égards, mais qui a vécu sans Dieu.

23. — Très mauvaise nuit. J'ai toussé plusieurs heures et je suis brisé. Je reste donc à la maison.

24. — L'hiver recommence. 4 degrés de froid à ma fenêtre, 6 au moins dans la campagne.

Lecture au coin du feu toute la journée sans lettres ni visites.

La guerre devient chaque jour plus abominable. Les progrès étonnants des armées française et anglaise ont délivré Noyon et sont sur le point de délivrer Saint-Quentin. Recul énorme des Allemands qu'ils veulent faire croire l'effet d'une fort savante stratégie. Mais ils ne pourraient guère continuer sans désastre. Après Saint-Quentin, ils seraient forcés de

courir jusqu'à la Meuse. Il y a donc lieu de prévoir une grande bataille prochaine.

En attendant ils font, par ordre, de tous les pays abandonnés un horrible désert. Destruction systématique des maisons, des arbres, des habitants qu'ils emmènent en captivité; les femmes surtout, avec une brutalité épouvantable.

On dirait que ces réprouvés, sentant venir le châtiment, veulent mettre le comble à l'exaspération de leurs vainqueurs par le spectacle d'une dévastation inouïe depuis les époques les plus barbares.

Que restera-t-il des villes et des villages de nos pauvres départements occupés? Que restera-t-il de la Belgique et que seront les représailles et les vengeances?

Les officiers sont unanimes à dire qu'il leur sera impossible de contenir leurs hommes, après la victoire.

Renouvellement aujourd'hui de la farce imbécile de l'année dernière. Toutes les horloges sont avancées d'une heure.

25. Dimanche de la Passion. — Après une nuit affreuse, je suis forcé de renoncer à la messe.

On attendait Jacques et Raïssa à déjeuner. Jacques seul vient dans l'après-midi.

Bientôt après, visite de Muls, puis arrivent les deux Raugel, Félix et Léon.

Conversation générale. La matière ne manque pas. On commence tellement à sentir partout l'approche du cataclysme !

Après le départ de Jacques et de Muls, nous décidons les Raugel à dîner ici. Félix parcourt les épreuves de mes *Méditations* que je suis heureux de lui mettre sous les yeux.

Dîner très gai, avec ces deux aimables convives. Félix nous amuse du récit de ses démêlés avec un officier grotesque, directeur de son hôpital, qu'il fait parler avec un talent remarquable d'imitation.

Pour finir la soirée il fait un peu de musique avec Madeleine.

Tout cela pour écarter l'horrible souci que donne à ces jeunes gens la situation dangereuse de leur vieux père et de leur plus jeune frère, captifs à Saint-Quentin, que les barbares vont peut-être détruire, et dont ils n'ont aucune nouvelle.

J'ai donné ma *Jeanne d'Arc* à Léon Raugel.

Ils s'en vont par le dernier tramway.

27. — La nuit ayant été pire, je crois, que les précédentes, je suis encore privé de la messe.

Lettre à Grolleau pour être communiquée à Crès. Je propose *l'Épopée Byzantine* en envoyant la préface.

A cela près, rien de nouveau. Pour écarter l'ennui, je relis *le Pèlerin de l'Absolu* comme j'avais relu hier *le Vieux de la Montagne*.

Ces livres sont extraordinaires.

28. — Toujours même privation. La nuit a été moins mauvaise, mais mon épuisement est complet.

Après-midi, visite de Martineau et de son fils en permission de huit jours. André paraît avoir encore grandi et il est maintenant tout à fait un homme, très disposé à combattre et à souffrir. Il va repartir samedi. Je l'embrasse en me disant que je ne le reverrai peut-être plus.

29. — Nuit meilleure. Je peux enfin reparaître à l'église où j'arrive au milieu de la messe de 8 heures (9 heures nouveau style).

Réponse très satisfaisante de Grolleau qui n'hésite pas à accepter de la part de Crès absent pour quinze jours ou trois semaines.

Dernier mot de sa réponse : « Quelle admirable page, votre Préface ! et cette fin ! »

A 6 heures, arrivent successivement Pierre, Auric et Valentine.

Échecs avec Pierre. Dîner.

Appris avec joie que le livre de Pierre va enfin paraître.

Valentine promet de revenir mardi, après avoir fait de nouvelles démarches pour m'obtenir un secours du ministère.

On se sépare à l'heure ordinaire. Je suis complètement accablé.

30. — Mon terrible rhume semble diminuer. Je peux avoir la messe de la Transfixion.

Pas de lettres. Pas de visites. Lecture toute la journée.

31. — Je suis seul avec Véronique toute la journée, Jeanne ayant été déjeuner chez les de Groux, puis à la salle Gaveau où Vincent d'Indy donnait la Passion selon saint Jean, de Bach, Madeleine jouant à l'orchestre. Elle devait même ramener ce soir de Groux, ce qui n'a pas réussi.

Avril.

1. Dimanche des Rameaux. — Vers 11 heures, apparition de de Groux, venant passer la journée avec nous. Depuis longtemps, il parlait de son désir d'un entretien avec moi, tête à tête. On nous laisse seuls et j'en profite pour lui dire les choses les plus graves. J'insiste particulièrement sur ceci que la plus dangereuse atteinte pour l'âme, c'est le péché d'omission. Le péché d'action, quelque coupable qu'il nous fasse, peut être pardonné, puisque Jésus-Christ a payé. Mais il n'a pas payé pour le péché d'omission qui regarde le Saint-Esprit et dont les conséquences sont épouvantables.

Après-midi, nous lui faisons lire *les Pères du Désert* : saint Paul, saint Paphnuce et surtout sainte Marie-l'Égyptienne qui semble l'impressionner.

3. — Alerte cette nuit. Je me revois tout à

coup paralysé de la main droite. Est-ce un engourdissement passager ou un deuxième avertissement? Je suis tourmenté par l'inquiétude. Impossibilité de sortir, malgré la disparition du phénomène. Le temps, d'ailleurs, est horrible.

Même journée qu'hier. Je passe d'une lecture à une autre et ma faiblesse est excessive.

Ni lettre, ni visite.

Jeanne inquiète a été voir le médecin qui a prescrit de nouvelles pilules. Mais que peut-il contre la volonté de Dieu?

4. — Ma faiblesse est telle que je reste encore à la maison.

Entre 4 et 5 heures, lecture des Matines du Jeudi-Saint, au coin de mon feu.

5. Jeudi-Saint. — A 8 heures, messe avec Jeanne, Véronique, Madeleine et Élisabeth.

Après-midi, lecture de l'office des Ténèbres.

Arrivée d'Auric, seul, Pierre, retenu à la maison par ses enfants malades, n'ayant pu venir.

Dernière heure, lettre délicieusement touchante de Muls qui m'envoie 100 francs, déplorant de ne pouvoir mieux faire « pour vous qui avez tant fait pour les autres et pour moi ».

Il vient de lire avec beaucoup d'émotion *la Femme pauvre* et *le Mendiant.*

Auric part à 10 heures et je me couche accablé de fatigue comme toujours.

6. Vendredi-Saint. — A 7 heures, lu les Laudes du Vendredi-Saint.

A l'église, évangile du jour et adoration de la Croix.

A Georges Joubert : Je le renseigne sur le triste état de mon corps, lui disant que je pense beaucoup à la mort avec le regret de n'avoir pas mieux vécu. Je le remercie pour ses photographies, reçues hier.

Votre amie est fort gracieuse et je ne peux que vous féliciter de tout mon cœur, en demandant qu'il plaise à Dieu de vous donner ce qu'il a promis par ses anges aux hommes de bonne volonté : la *paix* sur la terre. Pour ce qui est du *bonheur*, lequel cependant, — selon mes vues, — consiste à endurer par amour pour Dieu les pires tourments, je n'ose pas en parler, tellement ce que j'entrevois est terrible. Le monde actuellement atteint de folie ne parle que de victoire et de gloire. La victoire sur l'Allemand, d'accord, mais à quel prix ! Quant à la gloire !... Quand on m'interroge, ma réponse unique est celle-ci : « La grande tribulation n'a pas encore commencé. » Je vous écris ces choses, mon ami, parce que je vous crois capable de les porter. Au surplus,

je ne suis pas un prophète et il vous est permis de douter de mes almanachs.

A Josef Muls :

Simple carte en m'excusant sur ma faiblesse. « Ai-je vraiment fait pour vous et pour d'autres autant que vous dites? Je n'en sais rien, mais il m'est doux de l'entendre dire et cela m'arrive quelquefois. Il y a de si grandes promesses pour ceux qui auront fait du bien à leurs frères. Cela me fait espérer que je serai traité avec miséricorde. Seulement je voudrais m'avoir fait du bien à moi-même, c'est-à-dire à ma pauvre âme que je vois en un triste état. J'ai pensé souvent que la plus dangereuse atteinte à l'âme est *le péché d'omission*. Le péché d'action, quelque énorme qu'il soit, peut être pardonné puisque Jésus a payé. Mais il n'a pas payé pour le péché d'omission qui regarde le Saint-Esprit. C'est une pensée torturante, surtout à la fin de la vie, quand on se rappelle avec précision certaines circonstances où on aurait pu si facilement accomplir certains actes que Dieu demandait et qu'on a négligé ou refusé formellement d'accomplir. C'est mon cas. En cette manière, je suis exactement au niveau des riches qui auraient pu, sans se gêner le moins du monde, m'aider à remplir ma mission et qui ne l'ont pas voulu. Tout ce que je peux, c'est de pleurer amèrement comme saint Pierre qui aurait pu ne pas renier son Maître et qui n'obtint son pardon que lorsque le Saint-Esprit tomba sur lui comme la foudre.

« Vous employer », mon ami, je le veux bien, puis-

que vous avez senti profondément les cantiques de douleur que sont *la Femme pauvre* et *le Mendiant ingrat*. Mais que pouvez-vous contre les ennemis de l'Esprit-Saint? Venez nous voir le plus tôt possible.

Lecture des Matines du Samedi-Saint.

7. Samedi-Saint. — Office de Laudes avant de sortir.

A l'église, Bénédiction du feu, *Exultet*.

Ma fatigue ne me permet pas les Prophéties, ni la Bénédiction de l'eau. — Coiffeur. — Retour à l'église où je trouve Jeanne. Chant des Litanies et messe.

Fin de journée sans intérêt.

Ni visites, ni lettres.

Les États-Unis se sont enfin décidés à déclarer la guerre à l'Allemagne. Le Brésil semble sur le point de suivre cet exemple et les autres républiques sud-américaines feront de même, on peut l'espérer. L'Allemagne aura ainsi contre elle le monde entier y compris la Chine. Spectacle inouï.

8. Dimanche de Pâques. — Messe à 6 heures et demie.

Bonne lettre de ce sous-lieutenant Boutillier

qui m'a écrit le 26 mars et à qui j'ai envoyé *Au seuil de l'Apocalypse*, cadeau dont il est joyeux. Encore un qui déclare me devoir la grâce de penser à Dieu.

Reçu 20 francs d'un inconnu avec ces mots : « Heureuses Pâques. » Le timbre de la poste est Audierne, Finistère.

Aucune visite. On a attendu de Groux toute la journée. Il avait promis de venir.

Le soleil nous a été accordé aujourd'hui, mais faible et presque sans chaleur. Si l'hiver se prolonge encore, nous serons en peine pour nous chauffer. Notre charbon est épuisé.

9. Lundi de Pâques. — Messe à 7 heures avec Jeanne.

Lettre de Pierre nous annonçant que son petit Jean-François qu'on pouvait croire en danger est sauvé. La semaine sainte a été très douloureuse pour lui et Christine.

Encore une journée passée à attendre de Groux. Je me traîne péniblement de lecture en lecture.

10. — Lettre de Bellé. Il a besoin de savoir où j'en suis. Je vais répondre à ce brave homme sur lequel j'ai un ascendant certain et qui m'aime réellement.

Vers 11 heures, visite de Boutet. Nous parlons de la mort du malheureux Hénault qui vient d'avoir lieu. Boutet qui l'a vu tout dernièrement a gardé de cette dernière visite une impression horrible. « F... le camp, je vais crever. » Telle a été la suprême parole de ce mourant à ses amis.

Après-midi, lettre du fidèle frère Dacien qui m'envoie 20 francs. La lucidité de ce pauvre religieux qui me parle des événements actuels ferait honte à tous nos évêques.

Ce matin, Madeleine a reçu une lettre de de Groux très rassurante. Il a été souffrant sans doute, mais il avait écrit pour nous apprendre qu'il ne viendrait pas. La femme de ménage, chargée de sa lettre, avait oublié de la mettre à la poste.

J'écris assez longuement à Bellé. Je le renseigne sur moi et je lui montre l'avenir tel que je le vois, c'est-à-dire épouvantable.

Ce soir, veillée de saint Léon. Jeanne me donne un volume trouvé d'occasion de *la Somme de saint Thomas.*

Le froid continue.

11. — Saint Léon le Grand.

Messe à 8 heures avec Jeanne et Madeleine.

Froid cruel. Heureusement, on a pu trouver un sac de boulets.

Je suis tellement annihilé par le froid et l'absence du soleil que je n'ai même pas le courage de répondre au frère Dacien.

Tous les journaux sont remplis d'une grande victoire anglaise entre Arras et Lens — dix mille prisonniers et cent canons — et des préparatifs de guerre des États-Unis, lesquels, je pense, entreront en ligne lorsque tout sera fini.

12. — Carte de Pierre pour ma fête. Il viendra ce soir.

Après-midi, vers 5 heures, un jeune poète imbécile, du nom fabriqué de Louis de Gonzague-Frick, qui m'avait envoyé une plaquette de ses poésies, a l'audace de se présenter. Jeanne étant venue m'en informer, j'exige qu'il soit congédié, ce qui a été parfaitement exécuté. Le drôle ayant demandé si j'avais reçu sa plaquette, elle lui a répondu que je ne lisais pas les productions modernes, ayant assez de l'Écriture. J'aurais été plus brutal et plus exact en lui parlant de la boîte à ordures où je lui aurais conseillé de chercher ses vers.

Aussitôt après le départ de ce crétin, Muls arrive, précédant Pierre, joyeux de ne plus être

tourmenté par le danger de ses enfants heureusement tirés des griffes de l'ennemi.

Échecs jusqu'au dîner. On parle comme toujours de l'effrayante situation actuelle.

Comme toujours aussi, après leur départ à l'heure accoutumée, je me couche brisé de fatigue.

13. — Messe à 7 heures. Je reviens très difficilement. Il a encore gelé cette nuit.

Jeanne et Madeleine cherchant un atelier pour de Groux, boulevard Arago, ont eu la pensée de s'informer de Grasset que je n'ai pas vu depuis plus de six ans et que je croyais mort. Il vit encore, mais très changé. Il s'est montré affectueux comme autrefois, mais je ne sais si je le reverrai en ce monde.

Nous sommes presque sans argent.

14. — Jeanne et Madeleine vont déjeuner chez les Pouthier. Jeanne a vu le médecin qui a promis de venir demain. J'ai confiance en lui, mais, encore une fois, que peut-il faire?

Après-midi, arrivée du colis annoncé hier par Mme Bisson : deux douzaines d'œufs et un poulet. Les pauvres Bisson ont beaucoup dépensé pour nous faire ce cadeau, fort utile, il est vrai, notre misère ayant augmenté.

Ce soir, excellente lettre du Père P..., me remerciant, lui aussi, et avec quel enthousiasme, du bien que je fais à son âme de prêtre. Il pense être l'unique dominicain capable de supporter la lecture de mes livres.

Premier jour vraiment printanier. On peut se chauffer au soleil. Cela va-t-il durer?

16. — A Vallette :

Vous devez bien vous dire quelquefois que le retard monstrueux de mon livre, aggravé par l'insolite retard du printemps, doit désoler profondément un vieux malade qui avait compté sur l'un et l'autre pour son rétablissement. Pourquoi, étant déjà l'ami très sûr, éprouvé depuis 24 ans, n'êtes-vous pas, en même temps, l'éditeur casse-cou, c'est-à-dire n'acceptant pas les impossibilités apparentes? Si j'avais été assez heureux pour réussir dans certaines démarches, je vous aurais prouvé déjà que vous capitulez devant des fantômes. Puisque nous sommes *en affaires*, comme vous l'avez dit à ma femme, je vous aurais mis dans la main une somme suffisante pour aller chercher en *automobile* cette édition que le chemin de fer refuse de transporter. C'eût été l'affaire de deux jours et mon livre, dont vous espérez vous-même le succès, serait en vente depuis un mois. Un chauffeur astucieux et de bonne volonté, tel que Rouveyre, par exemple, aurait accompli cette prouesse. L'occasion est unique cependant. Je reçois des lettres de tous les côtés et je ne sais

plus que répondre aux bonnes gens qui me demandent ce que signifie cette absence furieuse de mon livre, alors que paraissent tant d'autres livres, et quels livres !

Méditez là-dessus, cher ami, et s'il est possible, sortez un moment de votre nature.

Votre, etc...

17. — Messe à 7 heures, seul, par un froid horrible.

18. — Même temps qu'hier.

Réponse de Vallette :

Que voilà bien, mon bon ami, votre esprit pratique ! Il y a de Paris à Poitiers 320 kilomètres par la route, soit 640, aller et retour. Le prix du kilomètre pour un camion automobile (car une voiture de tourisme ne suffirait pas) serait de 1 fr. 25 à 1 fr. 50. Comptons-le seulement à 1 fr. 25×640=800 francs.

Le parcours serait non pas effectué en deux jours, mais en trois au minimum. Trois jours de nourriture et de déplacement du chauffeur, à 20 francs, 60 frs. Total, 860 francs.

Or, songez-vous qu'à l'heure actuelle, un livre nous revient déjà, à très peu de chose près, au prix que nous le vendons !...

Mais il n'y a pas de camions automobiles de louage, puisqu'ils sont tous réquisitionnés. Et l'ami Rouveyre lui-même, dont vous parlez, est mobilisé.

Nous avons déjà les plus grandes difficultés à

aller chercher à notre magasin du grand Montrouge les livres qui nous manquent. Et pour cette opération j'emploie ma propre auto, ne trouvant aucun charretier. Ce moyen d'ailleurs va nous manquer, car on va interdire la circulation automobile civile. En outre, il y a la question de l'essence. On n'en trouve pas toujours. Or, il en faudrait de 140 à 150 litres pour le voyage de Poitiers.

Il n'y a, hélas ! rien à faire pour activer le mouvement. Le livre viendra, c'est certain, et c'est déjà quelque chose.

Il faut donc patienter un peu.

Je vous serre la main.

A. VALLETTE.

Après-midi, visite de Martineau et d'Élisabeth Joly. Heure agréable.

19. — Je suis tellement faible que je n'ose sortir. Je traîne misérablement jusqu'au soir.

Ni lettres, ni visites.

Pierre ne vient pas.

20. — Même impuissance ou même lâcheté qu'hier. Lettre de Cornuau à Jeanne demandant des nouvelles.

Rien d'autre n'arrive. La journée se passe comme hier, un peu moins tristement, le temps étant devenu assez doux pour que j'aie pu lire assis au soleil.

Cependant, j'ai trouvé la force et le courage d'écrire une vraie lettre au Père Marchal. Je parle de ma détresse physique et morale, étant toujours déprimé par les faits atroces de la guerre et surtout par le pressentiment des calamités prochaines !

22. Dimanche. — Ce matin, à la messe de 8 heures, nous avons appris, Jeanne et moi, que la paroisse de Bourg-la-Reine est une fourmilière de saints.

Un prédicateur nous en a donné l'assurance formelle pendant une demi-heure, exclusivement employée à débiter son admiration. C'est de quoi nous humilier profondément.

23. — Arrivé trop tard à l'église pour la messe de 7 heures, et me souvenant de l'anniversaire de Véronique, je reste à celle de 8 heures avec Jeanne.

On prie ensemble pour cette enfant.

Les journaux sont remplis d'une manifestation « grandiose » ayant eu lieu hier en l'honneur des alliés américains. Occasion de glorifier une fois de plus La Fayette, l'imbécile des deux mondes et le plus funeste crétin de la Révolution.

Comment faire pour ne pas mépriser une telle époque, comment échapper au vomissement?

24. — Lettre fâcheusement recommandée d'un inconnu de l'armée belge m'envoyant quelques appréciations sur la Genèse. Tout ce que je peux extraire c'est que la matière est une organisation de la Lumière, ce qui n'est pas précisément une trouvaille.

Lecture dans le jardin, l'air étant devenu printanier, décidément.

Vers 6 heures, visite de Boutet. Causerie d'une heure.

25. — Dédicace de *Constantinople et Byzance* à Vincent d'Indy :

« C'est saint Christophe qui me donne l'audace de vous dédier ce livre. On m'assure que vous aimez d'une affection particulière l'admirable géant martyr. Un si merveilleux attrait n'est-il pas un lien entre vous et moi?

« Autrefois, quand j'étais un mendiant et qu'il me fallait quitter mon travail pour aller au-devant des humiliations, je regardais avec confiance une image du Porte-Christ, me souvenant du vieil adage : *Christophorum videas, postea tutus eas*, et j'étais fortifié pour souffrir.

« Aujourd'hui, devenu vieux, et demeuré pauvre, je consulte, encore et toujours, saint Christophe avant d'aller au-devant du Christ lui-même, en passant la Mer Ténébreuse où j'espère vous avoir pour compagnon.

« Byzance ne nous détournera pas de notre chemin puisque c'est la porte de cet Orient lumineux où le glaive de feu « versatile » du Chérubin révèle aux seuls artistes chrétiens le secret du Paradis perdu. »

Après-midi de lecture dans la solitude. Tout mon petit monde est à la salle Gaveau pour y entendre la « Passion » de Bach.

26. — Entrepris le travail pénible des dédicaces pour les *Méditations*, quand la Providence voudra qu'elles paraissent.

Après-midi, visite imprévue et fort agréable de mon ami Léon Bellé, sergent-major au camp d'aviation du Bourget. Il s'est échappé pour venir me voir deux heures. Il est complètement avec moi d'esprit et de cœur et n'a aucune espérance. Tout ce qu'il voit de près ou de loin lui fait horreur et il pense, comme moi, que tout ce qui se passe d'important nous est caché. Il nous dit que les habitants des contrées envahies ont été forcés par les Allemands à

être vaccinés par eux, occasion de les empoisonner en inoculant à ces malheureux le principe des maladies les plus dangereuses. C'est trop abominable pour n'être pas vrai. Il s'en va vers 6 heures et Pierre arrive bientôt après. [Je ne puis oublier le ton pénétré avec lequel Léon Bellé me dit sur le seuil de notre porte, en prenant congé, combien il devait à Léon Bloy, et qu'il comptait pour une des grandes grâces de sa vie d'être né à une époque où il lui fût permis de le connaître. J'ajoute que Léon Bloy eut une affection toute particulière pour cet ami des mauvais jours, jointe à une appréciation certaine de son talent très parisien de journaliste et d'épistolier. Jeanne Léon Bloy].

Échecs et dîner. Pierre est encore tout rempli du spectacle des dévastations horribles qu'il a vues, telles que toute miséricorde est devenue impossible et que l'horrible nation germanique prend de plus en plus la ressemblance démoniaque.

On se sépare à l'heure ordinaire.

Pas de lettres.

Le *maréchal* (!) Joffre ayant été envoyé en mission honorifique aux États-Unis, en compagnie de Viviani, les journaux sont pleins

de l'enthousiasme imbécile qui convient, relatant l'accueil d'apothéose décerné par les Américains à ces deux *représentants* de la France.

27. — Encore une journée vide, sans travail, sans lettres, ni visites. Lecture non plus au coin du feu, mais au soleil, le temps étant enfin devenu plus doux.

29. Dimanche. — Vers 6 heures, ou 7 heures, arrivée de de Groux qui s'est exténué pour venir, ayant dû attendre longtemps un tramway, au milieu d'une foule compacte et hurlante.

30. — Messe à 7 heures, seul. Je prie pour Jacques, qui doit aujourd'hui passer au conseil de révision.

Lettre de Pouthier, écrite hier soir dans un café de l'avenue d'Orléans, en espérant un tramway pour venir ici. Même aventure que pour de Groux, qu'il a aperçu sans pouvoir le joindre, mais avec moins de persévérance. Le goujatisme et les beuglements de la foule l'ont découragé. Il m'écrit pour me dire cela. Et voilà tout. Essayé de continuer, avec fatigue et dégoût, mes dédicaces.

Je suis malade, complètement privé de forces et le soleil, maintenant éclatant et chaud, ne me ranime pas.

Mai.

1. — Journée aussi nulle que la précédente. Quelques dédicaces péniblement obtenues et lecture de la Genèse et de l'Exode.

Temps merveilleux.

2. — Lettre de Jacques, nous apprenant qu'il a été déclaré bon pour le service armé.

Suite de l'épouvantable sottise égalitaire. Nulle distinction entre les hommes.

Reçu la copie dactylographiée de l'*Épopée byzantine.*

Lecture de cette copie, le matin seul, et l'après-midi avec Élisabeth. Travail très long. Nous n'avons pu en faire que le quart.

3. — Lecture avec Élisabeth de l'*Épopée.*

Nous arrivons à la moitié.

C'est un vrai plaisir d'instruire ainsi cette enfant qui ne savait rien de cette histoire et

dont l'intelligence a des vibrations merveilleuses.

Le soir, vers 6 heures, arrivée de Pierre.

Partie d'échecs dans le jardin derrière les marronniers, par un temps délicieux.

Arrivée inattendue de Valentine.

Dîner dehors devant la maison, au crépuscule, puis à la clarté de la lune. Si j'étais mieux portant je jouirais mieux de ces douces heures. On a parlé de la dernière offensive française qui a échoué, je ne sais comment, et qui a coûté la vie à vingt mille des nôtres, dit-on. On a parlé aussi de la famine probable, fruit d'une administration épouvantable.

Départ de nos visiteurs à 10 heures.

4. — Après-midi, visite de Martineau, accompagné d'Élisabeth Joly et d'Édith Bienvenu. On me fait lire la préface de l'*Épopée byzantine.* Donné à Martineau, qui doit aller bientôt à Tours, un exemplaire du « Salut par les Juifs » pour le libraire Léon Denis, qui travaille à me propager dans cette ville. Dédicace :

Plût à Dieu que j'eusse un tel ami dans toutes les villes de France !

J'apprends par la petite Édith que le vin de

sa mère n'est pas sur le point d'arriver. Même difficulté que pour mon livre. Toujours la crise des transports.

Arrivée de l'abbé D..., attendu depuis des semaines. Il part en même temps que les Martineau.

La chaleur ne me réussit pas mieux que le froid. Je suis toujours aussi misérable.

6. Dimanche. — A midi, apparition imprévue de Jacques et de Raïssa, qui déjeunent avec nous.

Notre conversation, la dernière peut-être, est assez triste. Nous sommes au moment où s'approche la grande tribulation, la famine *mondiale* annoncée déjà et dont il est parlé partout. Des richesses énormes, des transports de blé, sont envoyés par les sous-marins au fond de la mer. L'unique et très pauvre consolation à de tels maux est de penser que l'Allemagne se dénonce ainsi elle-même comme la nation démoniaque ennemie du genre humain.

La petite Jenny, de Montmartre, rencontrée par ma femme il y a quelques jours, semble nous avoir été envoyée par la Providence. Insuffisamment aidée par la femme de ménage qui lui coûte fort cher, Jeanne a proposé à

cette enfant de vivre chez nous, ce qui a été accepté avec joie. Jeanne, exténuée du soin de la maison, pourrait, pensons-nous, être délivrée ainsi de beaucoup de choses ennuyeuses ou fatigantes et vaquer plus librement à la vie supérieure.

En même temps, la dépense serait moindre. Jenny viendrait prendre son service dans très peu de jours.

7. — Le temps est délicieux. J'en jouirais si j'étais moins malheureux, si la tristesse ne m'accablait pas. Que Dieu ait pitié de moi !

8. — Journée d'extrême langueur. Plusieurs fois je me vois sur le point de défaillir. Après-midi, lettre peu réconfortante de Bisson qui continue à être malheureux. Le secours religieux surtout lui manque, dans ce pays de Sologne, aussi impie que la Beauce, et dans la paroisse d'un curé qui croirait manquer de sagesse en s'occupant un peu de cette âme dont la supériorité l'exaspère.

9. — Je n'ose pas sortir aujourd'hui, me sentant horriblement faible. Et combien triste ! Une fois de plus, nous allons être sans ressources.

J'attends toujours le facteur, avec une angoisse horrible. Dès demain, si rien n'arrive, la vie sera impossible.

10. — La même faiblesse continuant, je reste encore à la maison, attendant le facteur avec une tristesse infinie.

Continué fort péniblement le travail fastidieux des dédicaces pour les *Méditations.*

Après une journée vraiment douloureuse, un peu de secours arrive enfin. C'est Muls qui nous l'apporte. Aussitôt informé de ma détresse, il me donne ce qu'il a sur lui et promet de parler de moi à des amis riches.

Nous parlons de la révolution russe qui est si funeste à la France. Les hostilités de ce côté paraissant interrompues, l'Allemagne jette sur nous des forces énormes, un million d'hommes peut-être, que l'inertie russe rend disponibles.

D'un autre côté, l'Angleterre, mise aux abois sur mer par les sous-marins allemands qui torpillent ses convois, est menacée de la famine au moins autant que la France. La situation est telle que la délivrance ne peut plus être espérée que d'une manifestation divine et miraculeuse. J'en suis à me demander avec angoisse si quelque effroyable retour de la fortune adverse

ne nous forcera pas à fuir comme en 1914, Dieu sait comment. Arrivée de Pierre. Échecs. Muls forcé de partir, Pierre seul dîne avec nous et s'en va à l'heure ordinaire.

11. — A Valentine : Ayant appris que nous allons bientôt peut-être manquer de papier et d'encre, je la prie de m'apporter l'un et l'autre.

Enfin, à 7 heures passées, arrive le secours espéré depuis tant de jours. Dieu l'a voulu important. Muls a agi dès hier soir.

Quel admirable et rapide ami ! Et quelle délicieuse halte dans notre course douloureuse !

12. — Lettre de Vallette me disant qu'il a reçu l'avis que la gare de Poitiers avait enfin accepté une partie de l'expédition, mais que ne sachant pas quand arrivera celle-ci, d'ailleurs insuffisante pour la mise en vente, il demande quatre cents exemplaires par colis.

Voilà un peu d'espérance. Mais je ne dois rien attendre avant juin. Dieu sait ce qu'il fait.

A Muls :

J'ai souvent éprouvé que la plus forte preuve d'amitié qui puisse être donnée à un malheureux, c'est l'action rapide. Or, vous êtes un ami rapide. En disant cela je pense avoir épuisé toute louange...

Mon affection pour vous est déjà très grande et

il me plaît de vous le dire. Ma femme pourra vous dire la sorte d'extase voluptueuse que nous avons eue hier soir en recevant votre lettre, mille fois précieuse, que vous n'aviez même pas songé à *recommander*, par l'effet d'une sorte de confiance surnaturelle. Quelle halte de délices dans notre course douloureuse !... Je ne connais pas votre frère, mais il paraît bien qu'il me connaît, ne fût-ce que par vous, et mon cœur va bien facilement vers lui. Imaginez les sentiments d'un enfant abandonné sur le chemin et que d'aimables passants viennent prendre par la main avec douceur. Vous comprendrez alors ce que je ne sais pas exprimer. Venez nous voir le plus tôt possible. Votre, etc...

Pour vous donner une idée de ma misère physique, cette lettre très modeste m'a coûté *deux* heures de travail, après lesquelles je me suis vu sur le point de tomber en défaillance.

Après-midi, lettre de Mme S..., extrêmement touchante et affectueuse. Elle me consulte et je dois lui répondre.

13. Dimanche. — A Mme S...

Très chère amie, Je suis un peu embarrassé de votre extrême confiance en moi. Pour la justifier complètement il me faudrait presque un pouvoir surnaturel. C'est déjà immense que j'aie pu vous maintenir dans la pratique si nécessaire de la communion quotidienne que vous ne pourriez pas aban-

donner maintenant sans grand danger, je vous le dis. Mais vous allez trop loin quand vous dites que c'est vous qui êtes cause du mauvais état de ma santé depuis deux ans. Je ne vous ai pas affirmé cela, n'en sachant absolument rien. Tout ce que j'ai pu vous dire ou vous écrire, c'est que nous sommes tous appelés à payer les uns pour les autres, et que cela est indispensable pour être chrétien. Il était donc très naturel, vous aimant beaucoup, que je désirasse prendre sur moi une partie de votre fardeau, ainsi que j'ai fait pour tant d'autres depuis plus de quarante ans. Mais cela n'implique pas ce que vous croyez. Vous n'êtes cause de rien. J'accomplis bien ou mal la volonté de Dieu, qui a mis en moi cette compréhension du christianisme à l'exclusion de toute autre. Si ce que j'ai à souffrir dans le présent ou dans l'avenir vous est profitable, je m'en réjouirai profondément lorsqu'il plaira à Dieu de m'en donner l'assurance en ce monde ou en l'autre. Si je vous ai dit plus que cela, j'ai dépassé la mesure, dans mon désir de faire entrer en vous la conception d'un christianisme intégral, du christianisme des saints.

. . . .

Vers 3 heures, visite de la Laurencie, accompagné de ses deux filles, Bibiane et Anne. On va s'asseoir et causer sous nos marronniers, la chaleur depuis trois jours étant devenue énorme, presque insupportable. Pouthier arrive bientôt après. Naturellement une grande mélancolie domine notre entretien. L'immense mal

tant annoncé par moi est désormais visible et palpable pour tout le monde. Vers 6 heures, nos visiteurs disparaissent et nous dînons sans convives.

... Pour ce qui est de votre plainte au sujet d'une amélioration que vous dites ne pas voir et du peu de profit de vos communions, il me semble que j'y ai déjà répondu plusieurs fois. Vous êtes une enfant, ce dont je vous félicite d'ailleurs, mais il ne faut pas abuser de l'enfantillage, ô japonaise ! Vous demandez le miracle visible parce que vous ne voyez pas le miracle invisible. Vous savez cependant que vous ne pouvez pas communier en vain. Si vous n'étiez pas aveugle comme tout le monde, vous verriez qu'entre chacune de vos communions vous franchissez spirituellement des espaces incomparablement plus énormes que tel astre du firmament qui paraît immobile depuis des siècles et qui pourtant fournit des bonds incessants de plusieurs millions de kilomètres par seconde. Cela, vous ne pouvez pas le comprendre, ni personne, mais vous avez le devoir de le croire. C'est le secret de Dieu et voilà tout. Plus tard, quand les choses cachées vous seront connues, vous verrez avec une admiration éternelle l'importance infinie de chacun de ces pas que vous êtes tentée de supposer inutiles. Je vous en prie, chère amie, ne me dites plus rien de pareil. Je vous assure que j'en souffre...

... Vous êtes à mes yeux une fille du Saint-Esprit et je ne vous imagine pas autrement. Quel partage pour une « ratée » ! Vous n'ignorez pas que je suis,

moi aussi, un *ralé* puisque, à 71 ans bientôt, je n'ai pas obtenu le suffrage de la multitude et que je continue à ne pas gagner d'argent. C'est ainsi que juge le monde...

14. —

... Mais vous, qui auriez horreur de juger ainsi, pensez-vous avoir le droit de parler de vous-même, avec un tel mépris. Ce n'est pas là l'humilité vraie qui ne consiste jamais à dépouiller Dieu de sa gloire. Vous êtes une œuvre de Dieu, j'en suis une autre, et par conséquent nous ne pouvons pas être des *ratés*.

Réfléchissez donc.

Je vous ai parlé du péché d'omission. La dernière partie de votre lettre me rappelle amèrement une circonstance où je m'en suis rendu coupable. Un de mes amis venait de mourir comme un réprouvé, laissant une veuve très consolable et très impie et une toute petite fille de 2 ans à peine. La veuve, aussitôt après l'enterrement, se préparait à rejoindre ses parents en Finlande, avec l'intention déclarée d'élever son enfant dans l'ignorance de toute notion religieuse. C'était pour cette pauvre petite un danger de mort spirituelle parfaitement caractérisé. J'aurais dû profiter d'un moment où je me suis trouvé seul avec elle pour la baptiser en confiant son âme aux trois Personnes divines. J'ai malheureusement perdu ce moment très court. Souvenir qui m'est extrêmement pénible... Votre cas n'est pas le même. L'Église autorise le baptême par une personne laïque, mais seulement dans le cas d'un danger imminent

et lorsque le recours au prêtre est impossible. Ah ! je sais qu'un prêtre indolent ou peu charitable peut abuser de cette règle. Cependant, on est forcé de la respecter. Vous êtes dans la nécessité de prendre patience. Priez pour ces deux jeunes filles. Tâchez de les amener à désirer le baptême. Alors elles pourront le demander elles-mêmes, et le consentement des parents n'étant pas nécessaire, aucun prêtre digne de ce nom n'aurait le droit de leur refuser ce bienfait. Voilà, en vérité, tout ce que je peux vous répondre sur ce point.

J'achève donc ma lettre dont la longueur vous prouvera que j'ai repris un peu de force. Nous avons reçu votre Édouard dimanche le 6. Nous l'aimons de plus en plus, ses visites sont une joie pour nous. Il fait de la musique avec Madeleine, très heureuse d'être accompagnée par lui. Que Dieu vous bénisse, chère amie. Qu'il écarte de vous toute peine et en particulier toute tentation de scrupule bête.

17. — Après-midi, visite de Termier, accompagné de ses filles Jeanne, Marguerite et Thérèse. Jeanne m'a amené mon petit filleul Christophe, qui est un délicieux enfant. On a pu s'installer au jardin.

19. — Vallette m'envoie enfin quatre-vingts exemplaires de mon livre : *Les Méditations d'un solitaire en* 1916.

Distribution à Jeanne, à Véronique, à Madeleine et à Élisabeth. Jeanne allant déjeuner

chez les Pouthier en emporte deux pour Pouthier et pour sa femme.

Voilà du travail! Toutes ces dédicaces et tous ces envois.

Lettre curieuse de Marguerite le Meignen :

En prévision de *l'avenir* j'ai fait quelques modestes achats dont je vous envoie votre part.

J'espère vous faire plaisir.

Qu'est-ce qu'elle peut bien m'envoyer en prévision de l'avenir?

20. Dimanche. — Entrepris le labeur pénible des envois de mon livre à préparer. Le plus dur c'est le remplissage des blancs de la censure. Mais je ne ferai cela que pour un petit nombre.

J'attends des visiteurs qui ne viennent pas. Seule, Valentine apparaît après 7 heures, et dîne avec nous.

On parle de la guerre et surtout de la révolution russe, qui nous est si funeste. Un monsieur Kerensky, ministre de la guerre en Russie, vient de proclamer que *la patrie est en danger*, formule attendue, cette révolution devant être une copie de la nôtre. Hier c'était 89, aujourd'hui c'est 92, sans Valmy et Jemmapes, demain ce sera 93.

A ce sujet, je fais remarquer à Valentine, qui en paraît éblouie comme d'une révélation, que les révolutionnaires de 89, malgré leurs illusions ou leurs crimes, étaient tout de même des hommes ayant dans leurs âmes la culture chrétienne de beaucoup de siècles, ce qui manque aux Russes qui ne sont que des esclaves que leur émancipation soudaine va rendre semblables à des animaux féroces.

21. — Lettre de Jean Baron se plaignant de ne pas avoir de mes nouvelles.

A 11 heures, visite de Boutet à qui je suis heureux de donner un exemplaire préparé pour lui. Séance tenante je remplis les blancs.

Réponse à Jean Baron : je le rassure sur notre situation en lui disant que « le corbeau continue à nous apporter notre pain de chaque jour ».

22. — Très bonne lettre de Pouthier. Il me dit sa joie d'avoir reçu mon livre. Il viendra dimanche me montrer un article que cette lecture lui a inspiré.

Quelques dédicaces pour les *Méditations d'un solitaire.*

A Jeanne. — Pour lire en présence de Dieu.
A Pierre. — *Solium in solitudine.*

A Christine. — Jésus au désert « était avec les bêtes ». C'est saint Marc seul que l'Esprit-Saint a chargé de nous l'apprendre. On ne peut donc être près de Jésus solitaire que dans le voisinage des bêtes. Les écrivains ascétiques oublient toujours ce trait essentiel.

A Jeanne Boussac. — Le virtuose continue à jouer de son âme, mais la boîte de l'instrument a beaucoup vieilli et on craint la malveillance des météores.

A Jacques. — Son vieux parrain, *onager assuetus in solitudine.*

A Raïssa. — Qu'est-ce qu'un solitaire dans l'Absolu? C'est un amoureux de Dieu.

A Henry de Groux. — Nous sommes trop vieux pour la prostitution. Nous mourrons pauvres et ce sera bien fait.

A Élisabeth de Groux. — En lui demandant pardon pour la dédicace dangereuse qu'elle a eu la générosité d'accepter et dont il faudra rendre compte à une clique redoutable.

A René Martineau. — Le premier, après ma femme, qui m'ait deviné et secouru. « Celui qui aime la grandeur... » a dit Hello.

A Élisabeth Joly. — Ici, je frappe à des millions de tombeaux, mais aucune porte ne s'ouvre plus. Mon âme est épouvantée de cette multitude silencieuse.

A Brou. — Encore un peu de courage, mon vieux matelot. Nous avons trop payé pour être privés de la fin du spectacle.

A Cornuau. — *Signa nostra non vidimus : jam non est propheta, et nos cognoscet amplius.*

Au frère Dacien. — J'attends toujours Quelqu'un. *Usquequo Domine?*

A André Baron. — Votre vocation qu'eussent envié les saints, ne la voyez-vous pas? C'était d'être spectateur avec moi d'un des plus grands gestes de Dieu.

A Jean Baron. — Pourquoi souffrez-vous, sinon pour consoler le Seigneur? *In servis suis consolabitur*, dit l'Esprit-Saint. Fortifiez-vous de cette pensée.

A Léon Bellé. — Ne soyons pas pessimistes. Tout va le mieux du monde et la preuve, c'est que les Anglais ne sont pas encore à Bourg-la-Reine.

A Madeleine Bienvenu. — Le vieux solitaire malade se recommande au souvenir pieux des amis de Jésus en agonie.

A Baumann. — *In angustia densissima.*

A Charles Bisson. — En le priant de *méditer* sur ceci, qu'il y a des hommes dont l'Esprit-Saint a besoin pour son armée et qui n'ont pas le droit de mourir.

A Barthèlemy. — Dont l'absence aggrave ma solitude.

A Charles Grolleau. — Souvenir de profonde amitié chrétienne.

A Michel Frenkel. — Pour l'analyse de mon vieux cerveau.

A Vincent d'Indy. — Qui me fait le très grand honneur de me lire.

A de la Laurencie. — Ce livre où se trouve au moins un chapitre, le VIe, que l'auteur a écrit en se souvenant de lui.

A Marguerite Levesque. — En lui demandant de prier pour le vieil écrivain malade dont voici peut-être le dernier livre.

A Léonce Petit. — *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum... derelictus sum ego solus*, III Reg. 19-10.

A René Roblot. — *Nisi qui renatus fuerit... non potest videre regnum Dei.*

A Georges Rouault. — En attendant le prochain et très puant holocauste des profiteurs.

A Édouard Souberbielle. — Pour le changer un peu de ses études fastidieuses.

A Ricardo Viñes. — Les Catalans sont des gens galants, mais les Périgourdins sont d'affreux gredins.

A Vallette. — Du seuil de l'*Apocalypse* au seuil de la mort.

Au Père Marchal. — Avec le constant propos de préférer la beauté divine à toutes les ordures.

A Anne-Marie Martineau. — Un pauvre petit vieux.

A Véra. — Pour qu'elle s'isole comme son vieux parrain dans une petite cellule pleine de joie où on souffre pour ceux qui ne savent pas souffrir.

A Henri van Haastert. — Souvenir des jours heureux de 1913 à Mévoisins quand la colère de Dieu n'avait pas encore éclaté.

A Marie Molbech. — Affection fraternelle du vieux malade.

A Marguerite le Meignen. — Souvenir affectueux d'un capitaliste expirant.

A Marguerite Termier. — Souvenir affectueux d'un vieux pauvre.

A Pierre Termier. — *Dicebant pax, pax, cum non esset pax... et erubescere nescierunt*, Jér. VIII.

A Félix Raugel. — *Discebant bellum, bellum et non erat bellum... Abominationem fecerunt et erubescere nescierunt... in tempore visitationis suæ corruent, dicit Dominus.*

28. — Après-midi, visite des Martineau moins André qui est maintenant sur le front en Champagne, ce dont ses parents sont fort affectés. Je donne à René un bel exemplaire avec une dédicace qui le remplit de joie. Bientôt après, survenue de Pouthier. Il m'apporte son exemplaire dont je remplis les blancs et me lit un article très bien fait, soutenu par des citations bien choisies.

29. — Visite inattendue de Raïssa, de Véra et, bientôt après, de Jacques. Ils ont reçu mon livre le dimanche de Pentecôte et leur contentement, leur enthousiasme est extrême. Ils pensent que je n'ai jamais rien fait d'aussi fort et que ce livre, certainement profitable à beaucoup d'âmes douloureuses, sera bien accueilli.

Le départ de Jacques est retardé. Mon espérance est grande depuis que j'ai prié pour Jacques avec énergie.

Il a été particulièrement impressionné par le chapitre sur les prêtres-soldats.

Dîner tous ensemble dans le jardin. Nos chers filleuls partent à 8 heures 50.

31. — Lettre de Bellé profondément impressionné. Cette âme, que je m'honore d'avoir

conquise, semble monter chaque jour : « Vous qui êtes l'unique témoin des événements prodigieux *qui se préparent* et qui parlez au nom de Dieu ! »

D'Élisabeth Joly qui a reçu son exemplaire :

Elle me dit que René en a lu plusieurs chapitres et que tous se sont mis à pleurer « parce que c'était très douloureux et parce que c'était très consolant ».

Dédicace pour un livre reçu hier d'Élisabeth Joly :

L'Epopée Byzantine, en la priant de m'excuser si je ne trouve rien à mettre sur ce papier. Je relève à peine d'une attaque foudroyante de *dédicacite*, maladie intermittente, sans remède ni pardon, qui finira par me tuer.

Juin.

1. — Lettre de Madeleine Bienvenu qui vient de recevoir mon livre avec joie. Elle m'annonce en même temps du vin, ce qui nous délivrera d'une dépense horriblement onéreuse.

Rien d'extraordinaire n'est annoncé.

C'est toujours la même résignation doulou-

reuse du côté des combattants et la même vilenie ou sottise à l'arrière.

En Russie, c'est le gâchis épouvantable et la plus horrible terreur, à brève échéance.

2. — Quatre lettres : de Roblot disant que mon livre est du Léon Bloy plus pur, plus apaisé, plus lumineux que jamais.

De Raclot, extrêmement impressionné, surtout par le chapitre XI.

De Quarré, transporté hors de lui-même jusqu'à s'en étonner lui, si mesuré et si calme, vieux Bourguignon « méridional seulement par accident ».

Jeanne a reçu une petite lettre d'André Baron qui a lu à peine la moitié de mon livre et qui se sent déjà « environné de gouffres ».

3. Dimanche. — Après-midi, visite de Marguillier, de sa femme et de sa fille, devenue grande depuis environ dix ans que je ne l'ai vue. Il m'apporte quelques images de sa Gazette et son exemplaire pour que je le complète, ce que je fais aussitôt. Aimables gens que j'ai trop négligés quand il m'était possible d'aller chez eux.

Bientôt après, arrivent Bonhomme et Lefebvre

venus pour me remercier. On passe deux heures environ au jardin par un temps délicieux, les enfants jouant au croquet et la conversation allant, çà et là, sans grand intérêt. Je ne sens que de la fatigue.

4. — A Quarré :

Cher ami, vous me croirez, si vous pouvez, mais je vous affirme que je suis vraiment étonné d'avoir pu agir avec tant de force sur un Bourguignon tel que vous. Il ne me reste plus qu'à conquérir la Normandie, ce qui est plus difficile encore, surtout depuis qu'elle est occupée par les Anglais. J'ajoute que j'en suis très fier, naturellement. Eh! quoi? Pas une objection, pas une réserve, rien de tout cela. Votre âme seulement, rien que votre âme, apparentée sans doute mystérieusement à la mienne. Je ne me suis donc pas trompé. Savez-vous que je prie chaque matin pour vous à ma communion quotidienne? Je vous l'apprends donc, si cela peut vous consoler et vous fortifier. Car je tiens à mettre ma vie en parfait accord avec ce qui est dit dans mes livres, chose peut-être assez rare. Le moment, d'ailleurs, est terrible et je pense qu'il va être demandé beaucoup aux amis de Dieu dont nous sommes l'un et l'autre, certainement.

Vôtre.

5. — A Mme Crouet :

Madame, je ne pouvais pas espérer que l'envoi promis de mon livre vous toucherait à ce point et

je reste naturellement votre obligé. Je suis si peu habitué à des douceurs ! La lecture de mes livres a pu vous l'apprendre et ce n'est vraiment pas à mon âge de 71 ans qu'on peut y prétendre surtout quand on est infirme et qu'on a assez à faire de se préparer à la mort. Je vous remercie donc du fond du cœur et je prierai pour vous comme c'est l'obligation d'un vieux pauvre agenouillé au seuil de l'Église à l'égard des personnes pieuses qui le traitent avec bonté. Que Ma Dame de Compassion qui pleure sur la Montagne depuis l'année de ma naissance vous comble de bénédictions.

Lettre intéressante de Bisson qui parle de mon livre avec une extrême exaltation.

6. — Lettre d'un docteur Auguez, médecin militaire qui a fait une partie de la campagne avec Raoux. Il m'envoie deux photographies minuscules de ce défunt qu'il a aimé et admiré, parlant de lui comme d'un saint.

Lettre de René Grangé qui n'avait pas encore reçu mon livre le 28 mai. Il est émerveillé de ce que je le nomme *ami* dans ma lettre du 16 mai. Le ton de ce jeune homme est excellent. Il m'avoue avec ingénuité qu'il lui manque d'avoir été éprouvé par la souffrance et il espère obtenir cette grâce.

7. — Vers 5 heures, arrive Pierre. L'excel-

lente Mme Pradines était encore dans notre jardin où nous l'avions reçue avec plaisir deux heures auparavant. C'est une joie pour nous de voir, trop rarement, cette admirable chrétienne. Je lui donne mon livre et aussi *Au seuil de l'Apocalypse* qu'elle n'avait pas lu.

Échecs avec Pierre en attendant le dîner et en attendant de Groux qui a promis de venir, mais qui ne vient pas. C'est Valentine qui vient, m'apportant sa bonne volonté, son désir violent de propager mon livre. Elle me lit un article qu'elle a fait pour *l'Intransigeant*, je crois, et qui me paraît très vivant. On parle toujours de la guerre et j'apprends avec horreur que la dernière et malheureuse offensive en Champagne a coûté à la France cent vingt mille hommes. La moitié seulement, ce serait épouvantable.

On se sépare après 10 heures.

9. — Lettre de l'abbé Robion mobilisé à Chartres. Il est heureux d'avoir reçu les *Méditations* et me donne absolument raison en ce qui concerne mon chapitre sur les prêtres-soldats. Je pense que la plupart des ecclésiastiques m'approuveraient de même, s'ils pouvaient connaître mon livre.

A la dernière heure, petite lettre de Pouthier. On lui a montré une lettre de moi à Rollinat du 2 novembre 1885. Il y a trouvé cette phrase :

J'ai l'irrémédiable infortune de manquer absolument de cette force à déraciner les montagnes qui s'appelle la Médiocrité. Il est juste, par conséquent, que je vive en réprouvé.

Pouthier ajoute :

Voilà qui remonte à plus de trente ans et c'est toujours la même chose, n'est-ce pas? ou peu s'en faut. Mais je suis certain et vous aussi, sans doute, que vous avez tout de même encore la meilleure part, puisqu'elle n'est le lot que de la grandeur et vous êtes unique.

10. Dimanche. — Aucune lettre, mais premières épreuves de *Constantinople et Byzance*.

Après-midi, arrivée de Termier, de Jeanne Boussac, de Jacques, Raïssa et Véra, de Barthèlemy accompagné de sa femme et de sa fille, tous arrivés simultanément.

Les Rouault ne viennent qu'un peu plus tard.

Tout ce monde est installé confortablement sous nos marronniers.

Un moment je m'isole dans le bureau avec Termier, Jeanne Boussac et Jacques pour leur

faire lire les admirables lettres de Quarré et de Raclot. Celle-ci, surtout, les impressionne et Termier prend un vif désir de connaître un collègue si intéressant. Redescendus au jardin, la conversation devient générale. Toujours la guerre et la fin toujours impossible à prévoir de cette guerre maudite qui bouleverse le monde.

L'excellent Barthèlemy, qui plaît beaucoup à Termier, dit des choses de très bon sens. Il me parle en particulier de son livre qui lui donne un mal infini et dont il ne voit pas la fin. Que sera cette œuvre?

Termier, les Maritain et Rouault dînent avec nous en plein air. Rouault nous intéresse par quelques appréciations sur les cubistes et les futuristes.

Le dîner s'achève par une délicieuse bouteille de Cortot mousseux apportée par Termier de la part de Quarré qui a regretté de ne pouvoir venir, déclarant une extrême tendresse pour moi.

Vers 8 heures, départ de tous nos convives.

12. — Après-midi, deux lettres : du frère Dacien dont l'admiration pour moi ne fait que croître. Cet homme simple voit clairement que

tout ce qu'on peut faire pour obtenir le secours divin, les prières à Jeanne d'Arc ou les pèlerinages au Sacré-Cœur sont en vain tant que Celle qui pleure n'aura pas obtenu réparation.

Et de Baumann qui dit ceci :

... Plus vous avancez vers le porche de l'Église triomphante, plus ses clartés affluent en vous. Cet examen de conscience que vous faites devant l'éternité pour vous-même et pour votre temps, est une chose poignante et prodigieuse.

Ma misère physique est telle que je relis *la Jolie fille de Perth* pour ne pas périr d'ennui.

14. — Lecture avec Jeanne des épreuves de *Constantinople et Byzance.*

Au moment du dîner, lettre délicieuse de René Grangé, m'envoyant 100 francs. Mais sa lettre est plus précieuse que l'argent. Ce jeune homme est tout à fait remarquable. Personne, jusqu'ici, ne m'a autant ou plus remué le cœur. Il a enfin reçu mon livre dont la lecture le transporte, les pages sur la prière surtout.

15. — Vers 4 heures de l'après-midi, visite de Raclot qui a tenu à me voir, ne fût-ce que peu de temps. Il est comme moi, sans espérance du côté des hommes. Notre conversation est

assez douloureuse. Mais c'est un chrétien et il est soutenu par ce qui me soutient.

Jeanne, sortie dans le voisinage, revient assez tôt pour le voir et, tout de suite, elle sent la sympathie vraiment irrésistible qui se dégage de cet homme aimable, malheureusement forcé de repartir ce soir, mais qui promet de revenir.

A la dernière heure, lettre de l'abbé Carreau en réponse à l'envoi de mon livre. Il m'en remercie et me parle aussitôt de lui-même d'une manière vraiment originale. Il est prêtre démissionnaire, presque réduit à la misère et se réjouit beaucoup de cette situation nouvelle qui le met du moins à l'abri de l'autorité des « Princes des prêtres ». « Je pourrai penser à Dieu tout mon saoul », me dit-il.

16. — Reçu de van Haastert quatre exemplaires du livre dont il avait le projet en 1914 et pour lequel j'ai écrit une préface publiée dans *Au seuil de l'Apocalypse*, page 130.

Cette préface est fac-similée en tête du volume. Il y a une introduction de van Haastert et une autre préface de Pierre. Mais tout cela est en hollandais, hélas !

Lettre de Levaux qui ne paraît pas trop malheureux malgré son dur métier de bran-

cardier auquel il s'habitue. Il est, d'ailleurs, entouré de prêtres auxquels il parle de moi.

17. Dimanche. — Messe à 6 heures et demie avec Jeanne.

Lecture d'épreuves ensemble.

Vers 5 heures, arrivée d'Auric. Je peux à peine lui parler, tant est grande ma fatigue. On dîne dehors, après une journée de chaleur horrible.

18. — Vers 5 heures, apparition de Bisson qui semble aller beaucoup mieux, quoique très faible encore.

Déjà écrasé par la chaleur qui est horrible, je ne puis soutenir une conversation. Mais Jeanne et les enfants me viennent en aide. Bisson dîne avec nous et manque le dernier tramway. On le fait coucher dans la buanderie.

19. — Messe à 7 heures avec Bisson.

Nouvelles épreuves, lues et corrigées seul ou avec Jeanne. Continuation de l'affreuse chaleur.

Bisson passe la journée ici et couche encore le soir. Ce repos chez nous lui est profitable.

20. — Messe à 7 heures avec Bisson.

Dernières épreuves seul ou avec Jeanne. Le livre est entièrement composé.

Diminution de la chaleur. Averses bienfaisantes. Notre déjeuner sous les marronniers a été interrompu par la pluie.

En même temps, le comique est aggravé par la naissance de plusieurs poussins sortis tout à coup de leurs œufs et dont il faut s'occuper.

21. — Lecture d'épreuves avec Jeanne.

Après-midi, visite de Souberbielle non vu depuis le 6 mai. Je lui donne les *Méditations* qu'il connaît déjà. Il paraît avoir été impressionné par cette lecture et s'anime en m'en parlant. Sa famille vient d'être affligée par la perte d'un jeune parent très aimé, tué sur la Somme.

Mme Pouthier et Tania viennent aussi en même temps que Muls apportant sa bonne figure et les estampes d'Élisabeth, malheureusement absente.

Puis voici Olivarès qu'on attendait. Je lui donne mon livre.

Enfin, Pierre arrive le dernier. Mais je suis moins que jamais capable de jouir de tous ces amis. Je suis extrêmement souffrant, dans l'impuissance de parler ou d'agir.

Valentine, que j'allais oublier, apparaît au moment où je perdais une malheureuse partie d'échecs. Elle a apporté les « Silhouettes » d'André et nous en lit quelques-unes, celle surtout, fort curieuse, qui me concerne et qui sera en tête de l'article sur moi devant paraître dimanche dans *l'Œuvre*. Mais, bientôt, ma fatigue extrême, plus forte que tout intérêt littéraire, me force à prier Valentine d'interrompre sa lecture.

Pierre, Valentine et Olivarès dînent avec nous. Bisson, absent une grande partie de la journée, n'arrive qu'après le repas.

A la dernière heure, deux lettres, l'une de Muls, déjà parti. Il a voulu me dire son admiration pour mon livre et sa lettre, qui m'honore et me réconforte infiniment, est des plus remarquables que j'ai reçues.

Il me transcrit des lignes de son frère qui m'a lu sur le pont d'un navire qui le transportait en Norvège « par une nuit lumineuse ». Songeant à la mort qui pouvait survenir tout à coup, il fut très vivement impressionné par certains chapitres qui lui donnèrent du courage et les deux frères ont tenu à me dire leur reconnaissance.

L'autre lettre est de Dolorès. Elle est très

simple, très noble, chargée de reconnaissance, elle aussi.

22. — Pas de messe, ni de communion.

Je me lève dans un tel état de faiblesse que je n'ose pas sortir.

Bisson, parti après déjeuner, ne revient qu'à 10 heures. Le bien que nous voulions lui faire par notre hospitalité va être interrompu. Jeanne a vu hier la petite Jenny qui a été fort malade, quasi mourante, du travail homicide qu'on impose aux pauvres ouvrières dans les usines de guerre. Elle va maintenant pouvoir quitter l'hôpital. Mais il faudrait des soins et surtout le grand air. Jeanne a décidé, pour sauver cette enfant, de la recueillir. On l'installerait à la buanderie et Bisson sera forcé de céder sa place.

A la dernière heure, lettre d'un inconnu, Théophile Briant, artilleur, qui a lu les *Méditations* et qui me dit sa joie de me connaître. Lettre très bonne à laquelle je devrais répondre.

Messe à 7 heures seul. Je reviens exténué.

Encore un inconnu. Un pauvre soldat malheureux qui me demande, pour lui et ses camarades, quelques-uns de mes livres. Il se nomme Baffaulie et est artilleur, lui aussi.

Jeanne a été chercher la petite Jenny et la

ramène pour dîner. Elle va passer la nuit ici.

Notre bonne bretonne se manifeste de plus en plus stupide, paresseuse et insolente. Dieu veuille nous en débarrasser !

Ma pauvre Véronique est, une fois de plus, clouée dans sa chambre. Je pense avec tristesse à la belle jeunesse de cette enfant entièrement confisquée par la maladie. Elle paie sans doute pour son père et pour quelques autres.

Ma tristesse, d'ailleurs, semble augmenter chaque jour. Persuadé que les calamités les plus effrayantes vont venir et que le monde est menacé de désespoir; malade et privé de toute énergie, je demande à Dieu ce qu'il veut faire de moi et des pauvres créatures qui me sont confiées.

24. Dimanche. Fête de Jeanne. — Ce jour qui aurait pu être doux pour Jeanne commence par une scène odieuse. Notre petite bonne bretonne, créature faite uniquement pour s'occuper du bétail dans quelque ferme, pour garder les oies ou les cochons, devient absolument insupportable par sa stupidité et son insolence. Il faut se débarrasser de cette vermine. Jeanne lui donne ses huit jours. Mais il a fallu subir l'ignoble contact et, moi-même, j'ai

été forcé d'imposer violemment silence à cette goujate. En plein drame, Élisabeth revient enfin, amenant son père qui va passer la journée avec nous.

Après-midi, visite de Souberbielle, tout vibrant de la lecture des *Méditations*, puis de Viñes.

Dîner avec nos amis qui s'en vont à l'heure ordinaire en grand danger de rater le dernier tramway.

25. — Achevé avec Jeanne la correction des épreuves de *Constantinople et Byzance*.

26. — Le vieux vicaire porte le corps de Notre-Seigneur à Véronique, incapable de sortir.

Lettre d'une dame, Présidente d'un groupe de l'Union des Femmes de France, me priant de dédicacer un exemplaire de *l'Ame de Napoléon* qu'elle a obtenu de Vallette, et qu'elle m'envoie, ce livre devant être vendu au profit des blessés et malades. J'écris donc :

Ce livre est offert aux secourables amis des victimes de la guerre infâme par un vieux combattant de 1870, exténué de maladie et de chagrin.

A Henri van Haastert. Je le remercie de son livre, admirant son courage pour s'être exposé

à l'inimitié de tant de gens par amour pour moi.

Dans la même enveloppe, lettre à son éditeur Ferstees qu'il m'a prié de remercier.

Monsieur, Mon ami Henri van Haastert m'a envoyé trois exemplaires en parchemin du beau livre sur moi publié par la société Sijthoff. De tout mon cœur je remercie tous ceux qui ont collaboré à cette publication courageuse qui les expose à l'inimitié de beaucoup de personnes, mais je sais que c'est à vous, cher monsieur Ferstees, que je dois les exemplaires de luxe reçus avec tant de plaisir et je tiens à vous dire très particulièrement combien j'en suis touché et reconnaissant. J'ignore si je pourrai jamais vous voir. Le monde est bouleversé et je suis peut-être près de ma fin, mais je suis un pauvre et vous savez que les prières des pauvres sont entendues. Les miennes vous sont acquises.

Dernière heure, carte de Raugel, d'Avignon. Il m'apprend que son père et son frère André sont rapatriés d'Allemagne. Je les croyais à Saint-Quentin.

27. — Rencontré Boutet qui me parle de mon livre avec émotion.

Lettre de Chauliac très affectueuse et très triste. Il a près de 80 ans, il est presque aveugle et dans la misère. Il me parle avec admiration du *Seuil de l'Apocalypse*. Je vais lui envoyer

les *Méditations*. Sa lettre est accompagnée d'un journal infect, *le Pays*, où je suis injurié, honorablement.

28. — Après-midi, arrivée d'Édouard Souberbielle de très bonne heure devant repartir à 4 heures et demie. Pendant que je me reposais, il a demandé à lire *Au seuil de l'Apocalypse*. Il paraît avoir pris beaucoup de goût pour nous. Les *Méditations* semblent l'avoir éveillé, leur lecture ayant concordé avec la nouvelle de la mort d'un cousin qui lui était très cher.

Aimable lettre de Grangé, écrite à Salamine, où se trouve son vaisseau. Il a été singulièrement utilisé comme aviateur ! Il me dit son intention de profiter en octobre d'une permission pour venir me voir. Le ton de sa lettre me donne de lui, une fois de plus, l'idée d'un jeune homme parfait.

Vers 5 heures, visite de Mme Pouthier et de sa fille. On cause dans le jardin, puis à la maison, chassés par l'orage. Tania et Madeleine font de la musique.

30. — Au café, après ma séance chez le coiffeur, j'apprends qu'un militaire est venu

pour moi et qu'il va revenir. Je le vois bientôt paraître, suivi un peu après de Jeanne, qui a pu fort heureusement le renseigner, n'étant pas encore sortie lorsqu'il a sonné à notre porte. Il se nomme Olivar Asselin et il est Canadien, très lettré et très admirateur de mes livres, les seuls livres français qu'il puisse lire après B. d'Aurevilly et Hello. Il est venu tout exprès ici pour moi, profitant d'une permission. J'apprends par lui que le clergé catholique du Canada est aussi médiocre et aussi incapable de me comprendre que celui de France ou de Hollande. On cause une demi-heure et on se sépare pour toujours, peut-être.

Juillet.

1. Dimanche. — Pas de lettres.

J'ai beaucoup lu jusqu'à l'arrivée un peu tardive d'Edouard Souberbielle, notre unique visiteur. Il a dîné avec nous.

2. — Dernière heure, lettre de Raugel, du dépôt de Troyes, en attendant qu'on le verse

dans l'artillerie. Il nous dit sa joie d'avoir revu son père et son jeune frère et promet de nous raconter les traitements horribles que leur ont infligés les Boches. Il compte nous revoir bientôt.

6. — Pas de messe. Il me semble que je suis de plus en plus faible.

J'essaie de tromper ma tristesse en me plongeant dans le moyen âge par le moyen d'une lecture nouvelle de l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre*, par Augustin Thierry. Cette expérience augmente ma peine. L'auteur est tellement étranger à l'histoire vraie! Il ignore tellement les gestes de Dieu ! Mais il montre bien l'injustice et l'atrocité de cette conquête, si semblable à ce qui s'accomplit depuis trois ans.

9. — Journée de langueur, d'impuissance, d'ennui mortel.

Aucune lettre n'arrive.

10. — Pour combattre l'horrible ennui, j'entreprends un nouveau travail, genre *Méditations*, sujet : *le Mépris*, envisagé comme le suprême refuge.

J'écris péniblement des lignes qui ne valent peut-être rien.

12. — J'accomplis ma 71e année.

Messe à 8 heures, tous ensemble.

Après-midi 3 heures, arrivée d'Édouard Souberbielle. Causerie sous les marronniers. Nous parlons littérature, particulièrement des classiques grecs et latins, et nous sommes ravis, Jeanne et moi, du bon sens, du discernement de ce jeune homme, évidemment supérieur à la plupart des jeunes gens de son âge.

Pierre vient vers 5 heures.

Échecs, pendant que Madeleine et Édouard déchiffrent ensemble une sonate.

Après dîner, dominos avec Pierre, Jeanne et Madeleine, jusqu'à 10 heures.

13. — Délicieuse lettre de Boutet, me parlant de mon livre qu'il ne cesse de lire. C'est une des plus agréables que j'ai reçues.

Continué le travail commencé mardi. Grande fatigue, résultat médiocre.

15. Dimanche. — Achevé avant midi le chapitre commencé mardi. Ce sera, si Dieu veut, le premier d'un nouveau livre.

Après-midi, arrivée d'Édouard et de Barthèlemy. Causerie au jardin, puis musique. Lefebvre, qu'on n'attendait pas, arrive alors à son tour.

Cette affluence ne me déplaît pas. Elle me distrait de ma peine habituelle.

Barthèlemy a été intéressant comme toujours. Il m'a parlé, naturellement, du livre qu'il prépare sur l'époque néronienne, occasion pour moi de constater son manque absolu de foi vivante. Comment pourrait-il comprendre saint Paul?

Arrivée de Lefebvre. Il dîne ici avec Souberbielle, et sa présence nous est très bonne. Il nous parle avec une émotion véritable de la revue qu'il a vue hier et il me donne le regret de n'avoir pu jouir de ce spectacle. Ce n'est plus, paraît-il, l'anniversaire bête et hideux d'autrefois. Les troupes qui défilèrent étaient de véritables soldats de la grande guerre, venus tout exprès du front et devant y retourner demain. Lefebvre dit que c'était irrésistible et il a exprimé cela d'une manière forte que je ne lui connaissais pas.

16. — Je suis si faible que je n'ose pas sortir.

Visite d'un inconnu, Edmond Ledoux, médecin militaire des chasseurs alpins. C'est un jeune homme timide qui m'a lu, qui aime mes livres et qui a profité d'une occasion pour venir me voir.

Je le reçois de mon mieux, malgré mon extrême faiblesse. Je vois en lui un être très doux, comme l'indique son nom, et un croyant pénétré d'horreur pour cette guerre où il ne discerne que le triomphe du matérialisme le plus diabolique. Il m'apprend ce fait véritablement confondant : Des séminaristes français, prisonniers en Allemagne, auraient été mis en état d'achever leurs études et finalement ordonnés prêtres par un évêque allemand. Pourquoi cela?

Après lui, c'est Boutet qui vient. Je lui dis la joie que m'a donné sa lettre de vendredi.

Retour de Jeanne, des enfants et de Souberbielle, tous très heureux d'une journée d'exploration dans la vallée de Chevreuse.

Je suis extrêmement souffrant et accablé.

17. — Même impuissance qu'hier.

Lettre d'un prêtre ami qui avait espéré pouvoir venir me remercier de mon livre ayant eu une permission pour la Provence. Il m'écrit :

... En réalité, c'est le passage à Paris qu'on a voulu supprimer... Il est en effet beaucoup plus simple et beaucoup moins dangereux d'écarter de Paris les soldats que d'en chasser toutes les bandes boches ou simili-boches qui y continuent avec allégresse et sécurité leurs entreprises de grève et leur espionnage.

Il me remercie avec profondeur du bien que je fais à beaucoup d'âmes et me dit que « jamais, autant qu'au cours de cette guerre, il n'aura été le propagateur de Léon Bloy ».

18. — Extraordinairement, je me réveille très tard, vers 8 heures. Impossibilité d'avoir la messe. Ce sommeil serait-il le commencement d'un état meilleur?

A 9 heures, apparition soudaine et parfaitement agréable de notre filleule Véra, venue en avant-garde. Toute la colonie de Bures va tomber sur nous.

En effet, tous arrivent, et à la fin du déjeuner, Souberbielle.

Toute cette journée a été bonne, même pour moi, ayant un peu moins senti ma fatigue ordinaire. Souberbielle et Madeleine ont joué ensemble la sonate de Franck, puis j'ai lu mon chapitre *le Mépris*, qui a été fort applaudi.

Christine, rappelée à Bures par son petit

garçon, part à 4 heures et demie, Pierre une heure après. Les Maritain, moins pressés, dînent avec nous.

21. — Reçu par Grolleau un article du *Times* que Jeanne me traduit. Il s'agit des *Méditations*. Le journaliste anglais n'a rien compris. Il explique incompréhensiblement ma solitude par la *peur* (!) et m'accuse de blasphème et de manquer de patriotisme. Un journaliste français serait moins bête.

Article du 20 juillet :

LÉON BLOY.

Bourg-la-Reine. Une rue déserte à peine au sortir de la gare. De grands et beaux jardins, aux taillis touffus, aux arbres centenaires. L'un d'eux dissimule une petite maison grise. C'est là, dans l'ancienne demeure de Charles Péguy, au tournant de la rue André Theuriet, que vit, que dis-je, que souffre, le grand écrivain Léon Bloy. L'assemblage bizarre de ces trois noms connus si différemment par les amateurs de littérature, feraient sourire si... si la guerre n'était pas là. Si Péguy n'avait pas disparu dans la tourmente et si Léon Bloy ne mourait pas doucement, tristement de ce carnage. C'est là cependant que, fidèle à ses sentiments de toujours, ce grand Français qui, lui, n'a pas découvert sa patrie depuis la guerre comme de récents disparus,

ou de plus récents « repentis », c'est là, dans ce calme nid de verdure où Péguy a vécu, que Léon Bloy vient d'écrire *les Méditations d'un solitaire en* 1916. Pages singulièrement émouvantes « qui sont », dit la courte préface, « ... la contribution de guerre d'un vieil écrivain que la guerre a presque tué. C'est la pensée, toute la pensée d'un homme de France, accablé de chagrin de ne pouvoir mieux faire pour sa patrie, mais qui veut espérer que ses paroles auront le pouvoir de réconforter quelques âmes apparentées mystérieusement à la sienne. »

Il y a quarante-sept ans, Léon Bloy faisait partie des mobiles qui luttèrent avec l'armée de la Loire et vinrent ensuite défendre Paris. Vingt ans après, se délivrant d'une douloureuse obsession, il écrivait *Sueur de Sang*, épisodes atrocement cruels qui racontaient déjà l'âme des Prussiens et faisaient prévoir le retour des « Boches ». Une préface toute de tendresse émue et d'admiration passionnée pour la France eût dû signaler à tous les Français ce très beau livre. Mais... en 1893...

Aujourd'hui, certains écrivains et non des moindres découvrent leur patrie... ce sont eux sans doute les vrais patriotes.

V. D.
(VALENTINE).

23. — Un grand sommeil et une paresse plus grande me privent de la messe.

Commencé un nouveau chapitre sous ce titre : *les Apparences*. Je ne suis pas mécon-

tent, mais la lassitude vient bien vite. Ni visites, ni lettres.

24. — Continué mon nouveau chapitre. L'excellente femme de ménage que nous employons fréquemment vient m'exposer une situation fort pénible. Elle est persécutée par une gueuse qui, non contente de lui faire la vie impossible par ses injures et ses calomnies, a l'imprudence de la citer devant le juge de paix, réclamant 300 francs d'indemnités pour les dommages prétendus.

Sur-le-champ j'écris à ce magistrat, lui disant mon estime pour cette malheureuse et le priant de la protéger contre les entreprises de l'abominable soularde qui la poursuit.

26. — Copie et mise au net de mon IIe chapitre, *les Apparences*, travail qui me paraît meilleur que le précédent. Cela m'occupe plusieurs heures et me fatigue.

Vers 5 heures, arrive Souberbielle, bientôt suivi de Pierre, de Christine, de Jacques et de Raïssa. Invasion délicieuse.

Échecs d'abord avec Pierre, puis dîner et enfin lecture très demandée de mon chapitre qui obtient le plus évident succès. On pourrait

croire que j'ai fait une chose surnaturelle. Tous nos convives partent pour Bures vers 10 heures, à l'exception de Souberbielle.

27. — Aucune lettre, aucune visite. C'est une de ces crises trop connues où l'épreuve de toute ma vie, l'*attente*, m'est durement infligée. J'essaie pourtant de travailler. Commencé un nouveau chapitre sans savoir le moins du monde quel en sera l'objet.

28. — Messe à 7 heures, avec Souberbielle et Élisabeth. Rien encore, sinon un pénible effort de continuation du chapitre commencé hier et que je finirai, j'ignore comment.

29. — Messe à 6 heures et demie avec Souberbielle.

Quelques lignes seulement ajoutées au chapitre III, et la langueur ordinaire augmentée par un incessant orage.

Le jeune Souberbielle s'en va vers 4 heures, devant partir demain pour Tarbes. Il s'est fort attaché à nous et ses adieux sont touchants.

Viñes, non attendu, vient dîner. Naturellement, la lecture de mes deux premiers chapitres est demandée. Puis Viñes se met au piano jusqu'à 10 heures.

30. — Quelques lignes d'une personne inconnue me demandant instamment et de toute son âme de prier la Sainte Vierge pendant neuf jours pour obtenir une conversion de la plus haute importance.

J'achève, ou je crois achever, le IIIe chapitre intitulé décidément *la Volupté.*

Jeanne est à Bures avec Madeleine. Je reste seul avec Véronique souffrante. Grands efforts pour ne pas me laisser accabler par la tristesse.

31. — Messe à 7 heures avec Élisabeth.

La misère nous tourmente. Le facteur m'apporte alors une réclamation de 4 fr. 50 d'un marchand de musique. Je peux payer cela en nous dépouillant. Si rien n'arrive aujourd'hui nous serons demain sans le sou.

Achevé décidément mon IIIe chapitre par l'addition d'un alinéa. Lecture à Jeanne qui en est très émue.

Jeanne a eu l'idée de faire connaître Angèle de Foligno à Élisabeth, qui paraît extrêmement impressionnée de la lecture des premières pages.

Serait-ce là que Dieu l'attendait?

Août.

2. — Portioncule.

Autrefois, c'était pour moi un grand jour. Mon zèle avait diminué en raison des horribles aventures de ma vie. Puis, de 1911 à 1915 surtout, les villégiatures s'étaient opposées à cette pratique. Enfin, l'infirmité est venue et je ne peux plus offrir que les larmes de mon cœur.

Lettre grotesque de la « Société des prosateurs d'art » (!) m'informant que j'ai été nommé membre du conseil et qu'on serait heureux de me voir accepter ce titre. Liste de vingt et un collègues, parmi lesquels Barrès, Anatole France, Péladan, etc.

Silence.

Achèvement et mise au net du chapitre IV avec une grande facilité. Il est vrai qu'il est très court.

Après-midi, commencé le Ve sans aucun entrain.

A 6 heures, Pierre. Échecs, dîner, dominos, et surtout lecture de mes IIIe et IVe chapitres.

3. — A Barthèlemy, à propos de son article dans le *Mercure :*

Cher ami, Il est vraiment douloureux que votre article ait été noyé dans les rubriques, en sorte que je suis présenté au lecteur hypothétique dans un paquet, dans une botte maraîchère, comme un légume exotique en compagnie des navets ou des carottes littéraires qui vous procurent le cauchemar. Votre article, tel qu'il est, cependant, peut m'être profitable et je vous en remercie. Je doute, il est vrai, que ce que vous nommez insuffisamment mon spiritualisme, puisse allécher beaucoup de contemporains, mais votre avertissement ira sans doute où il doit aller. Habitué à n'écrire que pour le petit nombre, je m'estime heureux quand je puis atteindre une seule âme. Encore une fois, mon cher Barthèlemy, je vous remercie de m'y avoir aidé et je vous serre affectueusement la main.

P. S. Tout infirme et languissant que je suis, je prépare un nouveau livre dont « le spiritualisme » sera certainement plus intense que celui des *Méditations*. Il y a lieu de croire que les lecteurs de *Dans les Ténèbres* tiendront aisément au-dessous de la lampe, sur un canapé.

Incapacité complète de travail. Je me sens privé complètement de force et de courage.

5. Dimanche. — A 6 heures, nous voyons venir les parents de Raugel, son père, sa mère et sa sœur Germaine. Le vieux père complètement dépouillé par les Allemands à Saint-Quentin, forcé de subir la plus ignominieuse captivité avec son plus jeune fils, qui en mourra peut-être, et qu'il n'a obtenu de ramener en France que parce que les Allemands jugeaient cet enfant incurable; le pauvre bonhomme est extrêmement touchant. Il se résigne chrétiennement à la volonté divine, mais son indignation est implacable et Dieu sait si nous nous entendons. Malheureusement, ces bonnes gens ne peuvent rester qu'une demi-heure. Impossible d'avoir les détails dont nous sommes avides. Il faut espérer une autre visite.

Vu un numéro du *Pays*, journal de Caillaux. Cette feuille est une étonnante ordure. Datée de vendredi, elle contient un article de Laurent Tailhade qui est certainement parmi les choses les plus bêtes, les plus basses, les plus immondes. Sous forme de lettre à Benoît XV, le drôle expectore contre le christianisme, contre la Face même du Christ, toutes les sanies de son âme ignoble. C'est à la fois si stupide et si crapuleux qu'il est impossible

de citer. Il faudrait l'abattre à coup de trique et je m'y emploirais d'autant plus volontiers que le salaud qui m'utilise tant qu'il peut s'est servi de ma conclusion d'*Au seuil de l'Apocalypse* pour faire la leçon au Pape. C'est étonnant ce que devient une parole d'indignation en passant par une bouche d'égout.

7. — Mise au net de mon Ve chapitre. Commencé un sixième *le Cœur de l'Abîme*. Je ne sais pas où je vais.

8. — Carte de Jacques, du camp de Satory, artillerie lourde. Tout va bien, dit-il, jusqu'à présent. Continué et achevé le VIe chapitre.

9. — Après-midi, lettre d'Henri van Haastert, réponse à ma lettre du 26 juin et à l'envoi de mon livre qui paraît l'avoir enivré.

Il reconnaît que la publication du sien et surtout l'insertion du fac-similé de la préface a mis à son compte tous les ennemis que je peux avoir en Hollande, et ils sont nombreux. Mais cela était précisément son but. Il ambitionnait de s'associer ainsi à mon œuvre. D'ailleurs, ce déchaînement a été pour lui l'occasion de me découvrir beaucoup d'amis qu'il

ne prévoyait pas. Cette lettre est fort touchante.

Je me sens plus malade que jamais. Pierre que j'attendais et dont la vue m'aurait été si agréable ne vient pas. Il nous envoie une dépêche qui ne le remplace pas.

11. — Pour me reposer plus complètement de mon travail, j'entreprends la copie des chapitres déjà faits, travail minutieux de révision définitive.

Lettre de Bisson, la meilleure qu'il m'ait écrite. Il y a en lui de la profondeur et de la force.

La cathédrale de Saint-Quentin est incendiée par les Allemands. C'est leur manière de célébrer l'Assomption.

12. Dimanche. — Barthèlemy me communique un bout d'article de lui où je suis signalé, à propos d'un livre de dévotion du XVIIe siècle, comme historien (!) du culte de la Sainte Vierge. C'est un peu absurde. Il attend l'épreuve de cet article et me demande si je pourrais y ajouter quelque chose.

A Barthèlemy :

Cher ami, je ne suis pas l'historien du culte de la Sainte Vierge, mais tout au plus son propagateur

chez les mécréants. Il est vrai que j'y ai gagné l'exécration de beaucoup de catholiques modernes exaspérés par ma forme et par ma couleur. Loin d'avoir *animé*, comme vous dites, la théologie mystique, j'ai été animé par elle. Tous mes livres, ou à peu près, prouvent cela. Mon respect, mon amour profond pour la Mère de Dieu y sont attestés souvent. Sans parler d'un grand nombre de pages des volumes de mon journal, on peut citer *le Salut par les Juifs*, *Celle qui pleure* et mon introduction à *la Vie de Mélanie.*

14. — Événement extraordinaire. Le chapitre VII, commencé hier, je le continue et je l'achève facilement.

Jeanne, pour la fête, a fait tuer une de nos poules.

15. Fête de l'Assomption. — Messe à 6 heures et demie avec Madeleine.

A midi, arrivée de de Groux et d'Élisabeth, partie avant-hier. On dévore la poule et on dit je ne sais quoi.

Après mon repos ordinaire je dois m'exécuter, lire tout ce que j'ai écrit de mon nouveau livre. Fatigue et consolation. Je crois voir avec certitude que ce livre sera beaucoup plus important que les *Méditations.* Ma prière de tous les jours serait donc exaucée puisqu'il

m'est donné d'accomplir une telle œuvre.

De Groux dîne avec nous et s'en va à 10 heures.

16. — Carte de Jacques en latin. C'est aujourd'hui que doit se décider quelque chose de très important pour lui. Il me demande de prier ma Dame de Compassion qui, jusqu'à présent, a tout adouci. *Omnia mitigavit inter has balisticas varietates.* Il est canonnier dans l'artillerie lourde.

Commencé et achevé le VIIIe chapitre, dont je suis très satisfait. Bon emploi de cette journée. Je suis de plus en plus sûr d'une protection manifeste. Ce nouveau livre m'est évidemment *donné.* Je sens cela ce soir, comme hier, mais avec plus de force, ayant pour auditeur mon cher Pierre à qui je lis les quatre derniers chapitres qu'il ne connaissait pas et qui emporte une impression très profonde.

Jacques doit avoir maintenant une certitude quant à son sort. Nous attendons avec impatience une nouvelle qui nous arrivera sûrement demain. Mais je suis bien tranquille.

17. — Jacques est libéré pour un an. Lui-même et Raïssa nous en informent.

Entrepris une suite de ma copie définitive.

Travail interrompu dans l'après-midi par la visite de Théophile Briant que j'attendais. Je ne suis pas déçu. Il est bien l'homme de sa lettre reçue le 22 juin. Figure sympathique, éducation très bonne, connaissance parfaite de tous mes livres, à l'exception de la *Femme pauvre*, qu'il n'a pu se procurer encore. Nous sommes très contents, Jeanne et moi, de ce nouvel ami qui est tout à fait dans mes sentiments et dans mes pensées.

18. — Journée sans intérêt. Pas de lettres, pas de visites. Continué fort péniblement mon travail de copie.

Et voici de nouveau la misère. Nous n'avons plus de vin.

19. Dimanche. — Pas de lettres. Continué ma copie avant et après midi jusqu'à l'arrivée de Valentine et de sa mère apportant un petit homard et un peu de vin pour le dîner.

Cette visite dissipe en partie ma tristesse. Valentine est si dévouée, si prompte à chercher quelque moyen de nous prouver son affection. Non seulement elle veut reprendre ses sollicitations au ministère en vue de me procurer un secours, mais elle est chargée de la pro-

position d'un article, ce qui pourrait m'être avantageux.

20. — Nous sommes en pleine crise de misère.

22. — J'ai peur de sortir ce matin, tant ma faiblesse est grande. Ma tristesse ne l'est pas moins et ce n'est pas ce que le facteur m'apporte qui peut la dissiper. Une lettre insignifiante, accompagnée d'un article immonde de Tailhade qui semble devenu enragé. Son cas effrayant est d'un démoniaque. Il ne peut plus écrire un livre sans grincer contre Dieu et les Sacrements de l'Église, cela dans un style de perruquier impie, tout simplement. Cette fois, il injurie les femmes, épouses, mères ou filles des soldats, lesquelles, d'après lui, se prostituent au confessionnal, pendant que les combattants exposent leur vie. La trique d'un poilu exaspéré me paraît la seule réponse à ce misérable.

Fabriqué un nouveau chapitre. Je m'admire de pouvoir travailler toujours, étant si malade.

Jeanne part pour le Mont-de-Piété.

23. — On attendait aujourd'hui les Maritain et les Van der Meer. On s'en réjouissait à l'avance. Une lettre de Véra nous apprend

qu'ils ne viendront pas. Commencement pénible de la journée.

Le soir, tristesse mortelle. Je n'ai eu que très rarement la sensation d'un délaissement aussi douloureux, aussi complet.

Si Dieu nous abandonnait pourtant ! Mais est-ce possible, alors qu'il m'a donné visiblement tout ce qui m'est nécessaire pour écrire à sa Gloire ?

24. — Employé la journée à ma copie.

Rien ne vient. Silence de Valentine.

Le soir, enfin, après 8 heures, retour d'Élisabeth qui a été à Paris pour nous trouver quelque secours. Elle rapporte 50 francs.

25. — Vers 11 heures, Pierre arrive le premier annonçant les autres, c'est-à-dire Christine et leurs trois enfants, Jacques, Raïssa, Véra et Mme Oumançoff. Nous voilà quatorze à table sous les marronniers. Le temps est beau et Jeanne a pu préparer un très bon repas.

Lettre de Raugel :

Encore une cathédrale de tuée ! La merveilleuse basilique de Saint-Quentin, ci-devant Collégiale et Royale est brûlée ! L'église du baptême, de la communion, du mariage, l'axe de ma vie artistique et

vous savez, vous, que ce mot renferme tout. Il fallait ce sacrifice de l'admirable monument élevé aux XIIIe et XIVe siècles, visité par saint Louis.

L'abbé Hugues, fils de Charlemagne, avait construit la primitive cathédrale dont il restait la crypte romane renfermant le corps de saint Quentin, l'apôtre du Vermandois. Une colonne cannelée de marbre blanc, provenant d'un temple romain et creusée à l'intérieur, renfermant autrefois les reliques. Les vitraux comptaient parmi les plus beaux de France.

Je ne me consolerai jamais, car ces ruines de notre art et de notre Foi sont vraiment irréparables.

28. — Encore un jour sans lettres. L'angoisse devient à peu près insupportable.

Cependant, je parviens à continuer et même à finir mon chapitre, *le Canon*, vaille que vaille.

Le soir, vers 6 heures, visite de Boutet, aussi pauvre que nous, aussi incertain de l'avenir le plus proche. Nous échangeons de tristes pensées.

Reçu ce matin de de Groux un journal, *le Sporting*, qui m'est envoyé par lui comme un spécimen de sottise et d'abjection.

La première page offre une image photographique dont le ridicule est inexprimable.

Au-dessus : « Le haut exemple. » (???)

Au-dessous : « Le ministère américain s'entraîne ! »

On voit, en effet, les ministres américains se livrant à des exercices de gymnastique, de *culture physique*, sous la direction d'un professeur partant de ceci que « de leur parfait état corporel dépend leur parfait état moral ».

Oubliant même le ridicule énorme de l'image où ces dignitaires paraissent d'infâmes crapauds, on est saisi d'horreur et de tristesse en se disant que voilà les sauveurs de la France et de la civilisation !

31. — Je ne vais pas bien. Il n'y a pas eu d'été et le froid de l'automne a commencé depuis plus de trois semaines.

Septembre.

Mauvaise nuit. Lettre de Termier m'annonçant sa visite demain. Il viendra dans l'après-midi avec Quarré et ils apporteront quelque chose pour dîner avec nous. C'est de Bayeux qu'il m'écrit, étant en tournée géologique.

Après 11 heures, Jeanne et Madeleine sont parties pour déjeuner chez les Pouthier. Élisabeth est partie aussi. Je reste seul avec Véronique.

Sans courage pour travailler, j'entreprends la lecture des *Possédés de Loudun* par le Père Surin.

4. — Commencé un nouveau chapitre : *le Miracle*. Très difficile. Puis achevé la lecture du Père Surin.

5. — Admirable fruit de l'anarchie russe. Les Allemands viennent de prendre Riga, clef de la Baltique. Il ne leur reste plus qu'à marcher sur Pétrograd, ce qui leur sera très facile, l'armée russe complètement désorganisée ne leur opposant aucune résistance. Quant au ci-devant tsar, il est détenu à Tobolsk en Sibérie où ce crétin en a envoyé tant d'autres.

Après-midi, lettre de Raugel nous écrivant de son lit d'hôpital à Bourges où il a beaucoup souffert. Il est fort triste et voudrait de nos nouvelles. Je lui répondrais bien tout de suite, mais je crains de perdre le fil de mes idées. Le chapitre commencé hier est très difficile. J'y ai travaillé vigoureusement jusqu'au soir.

7. — Les journaux sont remplis de l'anniversaire de la victoire de la Marne, circonstance qui va me permettre d'en parler aussi dans un nouveau chapitre.

Commencé péniblement quelques lignes seu-

lement. La suite à demain en comptant sur ce que Dieu voudra me donner.

8. — Visiblement aidé, je finis assez facilement le chapitre commencé hier, et même j'en commence un autre. Cela pour me consoler de ne recevoir ni lettre ni visite.

9. Dimanche. — Lu, dans *le Journal*, un article de Mgr Touchet, cet évêque d'Orléans qui disait, il y a plus de deux ans, que *l'Echo de Paris* était le *viatique* de la France. Cette fois, interrogé sur la bataille de la Marne, non seulement il n'a pas un mot pour Dieu, mais il se garde soigneusement de rappeler que cette victoire est arrivée le jour de la Nativité de Marie.

Ce dimanche est remarquable uniquement en ceci qu'il ne nous est venu aucune visite ni aucune lettre.

13. — Lettre de Muls m'annonçant, pour ce soir 4 heures, la visite d'un professeur polonais, Lutoslawski, qui veut me connaître et qu'il amènera. Il paraît que c'est un personnage très important. Mais j'aurais bien voulu que Muls ne disposât pas ainsi de moi.

Achevé la copie définitive de mes derniers

trois chapitres en attendant les visiteurs.

Un peu avant 4 heures, arrivée de Muls et de son Polonais, vieil imbécile des plus redoutables. C'est celui qui m'écrivit une lettre si bête le 5 mai 1915 et à qui je répondis le 7. (Voir *Au seuil de l'Apocalypse.*) Il me rappelle incroyablement cette correspondance que j'ai presque oubliée et me dit que je lui ai répondu fort *aimablement*, ce qui me met tout de suite en présence d'une carapace impénétrable à l'ironie. Pour commencer, il prend l'allure d'un interviewer me demandant si je ne me souviens pas d'avoir vécu antérieurement à ma naissance. Alors, je comprends qu'un prodigieux imbécile est venu me voir, et la conversation devient si absurde que je ne trouve plus la force de parler. Tout ce que je méprise est estimé par cet idiot et tout ce que je hais lui paraît adorable. Il est optimiste au point de n'avoir jamais rencontré un seul coquin. Guillaume, lui-même, lui paraît digne d'intérêt. Quant à la guerre, elle lui plaît infiniment, elle fait ses délices et il désire qu'elle ne finisse pas. Étrange situation pour moi. Je ne pouvais pas l'expulser immédiatement à cause de Muls, et la présence de son fils, jeune légionnaire polonais, qu'il avait amené, me forçait de le ménager.

[Nous avons appris plus tard que ce jeune homme n'était nullement son fils. Pourquoi ce mensonge?]

Il paraît que ce vieux crétin a une réputation européenne de savant et de philosophe. Son départ m'a été infiniment doux.

Vers 6 heures, arrivée de Pierre. Échecs en attendant le dîner et Jacques qui vient très tard lorsque nous étions à table. Après dîner, lecture de mes trois derniers chapitres. Succès complet. Jacques et Pierre sont fort impressionnés. Ils s'en vont ensemble un peu avant 10 heures, retournant à Bures.

Pierre m'a apporté un exemplaire de son livre, *le Journal d'un converti*, qui vient de paraître enfin chez Crès.

Grolleau doit venir demain pour me montrer une épreuve du frontispice de *Constantinople et Byzance* qui va paraître aussi.

14. — Messe à 8 heures avec Jeanne, Véronique et Madeleine.

Le facteur continue à ne rien m'apporter.

Commencé fort péniblement un nouveau chapitre.

Dans l'après-midi, vers 4 heures, visite d'un jeune médecin auxiliaire, Maurice Bourg, qui

m'écrivit le 1er juin 1916 de l'hôpital, ayant été gravement blessé. Il se disait admirateur de mes livres, exprimant le désir de me voir. Je lui répondis de manière à le contenter et le voici : Il a perdu un œil et la moitié du nez. Mais c'est un jeune homme bien élevé et très sympathique.

Je cause volontiers avec lui. Jeanne aussi. Nos filles lui sont présentées. Il reste près de deux heures, m'ayant empêché de travailler. N'importe, je le reverrai volontiers.

Lu presque entièrement le livre de Pierre avec une grande joie. C'est un très beau livre, très prenant, très pénétrant, capable d'agir avec force sur les âmes.

15. — Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Messe à 8 heures avec Jeanne et Véronique.

Cette fête est pour nous une des plus grandes.

Il était donc tout naturel que Notre-Dame de Compassion nous envoyât du secours.

Continué assez heureusement mon chapitre.

Mais je suis encore dérangé, agréablement, d'ailleurs. Le docteur Lamoureux, médecin-major de 1re classe, vient me voir dans l'après-midi.

C'est un amateur passionné de mes livres et

un homme extraordinairement sympathique. Il travaille à me propager.

On a causé longtemps sous les arbres. J'ai même fait une lecture de quelques chapitres qui l'ont exalté.

17. — Stigmates de saint François.

Achevé à peu près mon chapitre.

Jeanne et Véronique vont à Chaville dans l'après-midi. L'institut de la tante Marie possède là une maison où un refuge est offert à Véronique qui a tant besoin de repos et de solitude. Jeanne est revenue à l'heure de notre dîner, très heureuse de l'avoir vue installée convenablement dans une chambre aimable, voisine du jardin et à deux pas de la chapelle. On la gardera jusqu'au 26.

18. — Achevé décidément le terrible chapitre si souvent interrompu. Ma journée entière est employée à le copier définitivement. Le soir, j'en fais la lecture à Jeanne, Madeleine et Élisabeth qui le trouvent très beau.

19. — Anniversaire de l'Apparition.

Lettre de Mme Bienvenu m'envoyant 100 fr. avec beaucoup de grâce et d'amour.

Employé une grande partie de la matinée

au raccommodage pénible de la table de notre salle à manger.

Réponse à Mme Bienvenu. Je lui dis la surprise délicieuse que nous a donnée sa lettre. On était si malheureux ! Je lui parle de mon livre, de l'effort immense qu'il suppose, et je lui fais remarquer le lien qui est entre Notre-Dame de la Salette et moi, étant son contemporain condamné, comme elle, au silence.

Le soir, petite lettre de Véronique. Elle paraît heureuse de sa retraite.

Cet après-midi, Jeanne nous a lu, à moi et à Élisabeth qui ne le connaissait pas, le conte qu'elle écrivit pour Véronique lors de notre séjour à Lagny. Cette lecture m'a singulièrement touché :

LA MAISON QUI CHANTE.

Il y avait une fois un petit garçon tout blond aux yeux bleus. Il avait un sourire si doux que les bonnes vieilles femmes s'arrêtaient pour le regarder en disant : Oh ! le petit Jésus, venu tout droit du Paradis. Car en ces temps-là, les bonnes vieilles se souvenaient encore du Paradis. Depuis qu'on en a perdu le chemin, on ne sait plus où il se trouve, mais cela ne fait rien à notre histoire.

Je dis donc qu'il y avait une fois un petit garçon, venu tout droit du Paradis. Il y est retourné depuis, mais cela non plus, cela ne fait rien à notre histoire

qui s'est passée sur la terre, puisque les bonnes vieilles femmes s'en souviennent.

Une fois donc, quand ce joli petit garçon était allé se promener dans les champs, probablement avec sa mère, — mais c'était tout comme s'il était seul, d'après ce qu'on m'a dit, — il se mettait à courir après un papillon, comme le font les petits garçons : Un papillon tout bleu, d'un bleu de la Sainte Vierge et qui semblait lui montrer le chemin. Je ne sais comment cela s'est fait, mais ce petit papillon semblait avoir une intelligence cachée, car il savait si bien tirer après lui l'enfant que celui-ci oubliait sa mère, le champ, les fleurs et soi-même pour suivre le petit chiffon bleu qui voltigeait devant lui comme un bout du voile de la Sainte Vierge.

Il était 11 heures du matin. André avait pris son lait et son pain avant de partir. Il n'avait pas faim. Mais cependant, il faut croire qu'il lui manquait quelque chose, car pourquoi aurait-il tant aimé à suivre ce petit papillon qui ne chantait même pas, qui n'avait que sa robe bleue, et c'était tout?

Le petit savait dire sa prière. Tous les matins et tous les soirs, puis au milieu de la journée, quand les cloches sonnaient *l'Angelus*, il se mettait à genoux, ses petites mains devant les yeux pour mieux voir le Bon Dieu et, avec une voix toute claire, il disait qu'il aimait le Bon Dieu et sa Mère de tout son cœur. C'était ainsi qu'il sonnait *l'Angelus*. Ses parents, qui étaient pieux comme on l'était autrefois, lui avaient appris tout cela et aussi qu'il était venu au monde pendant que *l'Angelus* sonnait. D'ailleurs, le petit André avait l'air de savoir tout cela, car il

disait toujours : Oui, je sais. Et puis, il faisait de si bon cœur tout ce qu'on lui apprenait, qu'on aurait dit qu'il obéissait uniquement pour faire plaisir à ses parents.

Maintenant, comme il était déjà 11 heures passées et que vers midi il avait l'habitude de voir la table mise, il regardait un moment autour de lui, comme s'il s'attendait à quelque chose, et voyant un champ de blé, bien plein, bien jaune, il se disait que c'était la table du Bon Dieu; et puis il n'y pensait plus. On aurait dit qu'il avait déjà eu ce qu'il lui fallait rien qu'en regardant le pain du Bon Dieu.

Je ne sais si le petit André avait eu un moment de distraction, s'il s'était endormi sans le savoir, — car vous pensez bien qu'il pouvait être fatigué, — mais, en ouvrant les yeux tout grands pour ne pas perdre de vue son guide, il voyait seulement une petite fille, toute bleue, elle aussi, portant une robe d'étoiles de la même étoffe que le ciel. Elle se tenait sur le seuil d'une maison, et comme c'était justement l'heure de *l'Angelus*, on ne se disait pas bonjour, mais toute la maison se mettait à chanter d'une façon si ravissante qu'on ne pouvait s'empêcher d'y entrer.

A peine était-on entré qu'un grand silence tombait sur tout. Il n'y avait plus de champ, plus de ciel, plus de soleil, mais une lumière douce et pénétrante qui avait l'air de caresser les enfants, de les rendre, eux aussi, gais et doux tout à la fois. André se rappelait alors d'avoir oublié, avant de partir, de rapporter son râteau et sa bêche dans la maison comme sa mère le lui avait demandé. C'était la seule

désobéissance dont il se souvenait, et encore n'était-ce qu'un oubli. Mais cette douce clarté qui l'entourait semblait lui rendre la mémoire plus claire, et il se tournait vers sa compagne pour lui parler. Mais, avant même qu'il eût prononcé un mot, elle le prit par la main, le fit traverser la maison et, s'envolant de nouveau devant lui comme un petit papillon, elle l'amenait en une seconde à l'endroit où il avait oublié ses outils et il put les prendre et les remettre à leur place. Ayant réparé cet oubli, il se sentit tout d'un coup si léger qu'il lui était facile de s'envoler à son tour et en quelques secondes ils étaient revenus à la maison qu'ils venaient de quitter.

Pendant leur courte absence on avait l'air d'avoir préparé une fête. Une procession de petits garçons d'un côté, tous en blanc et, de l'autre côté, une longue file de petites filles, toutes en bleu, venaient au-devant d'eux. André entrait en rang avec les autres, et sa compagne se joignit aux petites filles.

Au même instant la Maison se mit à chanter.

* * *

— C'est curieux, dit la mère d'André à son mari, comme je me sens contente aujourd'hui. Il y a juste un an, que le Bon Dieu nous a pris notre petit garçon pour en faire un Saint du Paradis, et je devrais me sentir triste et seule. Mais on dirait que quelque chose chante en moi et je ne serais pas étonnée que le petit fût près de nous aujourd'hui.

— J'ai justement eu la même pensée, répondait le père. Si on allait voir un peu au cimetière comment ça va. Le rosier doit avoir besoin d'être taillé, je

m'en vais emporter le râteau et la bêche du petit. Chaque fois que je me sers de ces outils, il m'arrive quelque bonne pensée ou une idée heureuse. On dirait qu'il les a bénis de là où il est, car je ne puis les toucher sans chanter.

Et les voilà qui se mettaient en route et qui arrivaient bientôt au cimetière, ce lieu de paix et de repos où les chrétiens d'autrefois aimaient à prier en se souvenant des morts. D'une voix profondément émue et heureuse, le père se mit à chanter *le Magnificat*, et la mère faisait le signe de la Croix sur le berceau de celui qu'elle avait donné librement pour acheter pour lui et pour elle la vie éternelle.

* * *

« La Maison qui chante » était en fête. Elle était toute illuminée. La lumière venait des enfants, et de chaque enfant partait un rayon jusque dans le cœur des pères et des mères sur la terre. Et une douce harmonie sortait des murs de la demeure sainte. Le toit se soulevait, les murs s'ouvraient et les enfants entraient de tous les côtés, en volant et en jouant.

Mais de loin venait *le Magnificat*, et tous se tinrent debout, car il n'y a pas d'harmonie comparable à celle qui sort de la poitrine de l'homme, et un père et une mère qui chantent sur la tombe de leur enfant règnent sur les Anges.

Et la Maison hospitalière baissait son toit, fermait ses murs et se taisait.

L'Angelus du soir venait de sonner.

Fête de Sainte Thérèse, 1904.

20. — Messe à 7 heures avec Élisabeth.

Lettre de Véronique. Elle parle d'une demoiselle venue de Bordeaux qui l'a prise en affection pour lui avoir entendu dire que la Basilique de Fourvières ressemble à une gare. Un *casino* serait plus exact.

Entrepris mon chapitre, *La Frontière.*

21. — Continué et achevé très heureusement le chapitre commencé hier.

Reçu le soir une lettre consolante de Théophile Briant qui a lu *la Femme pauvre* et qui est ivre de cette lecture. Je ne crois pas avoir jamais reçu de lettre qui m'ait fait plus de plaisir ! L'intelligence de ce jeune homme et sa sensibilité d'artiste sont merveilleuses. Il ne sait comment exprimer son indignation de la parfaite injustice dont je souffre. Pourquoi faut-il que ceux qui pensent et sentent ainsi soient toujours des pauvres, impuissants à me secourir ?

22. — Commencé un nouveau chapitre.

La misère continue et s'aggrave.

Notre Véronique est revenue à 6 heures avec sa mère qui était partie la chercher. Elle est très contente de sa retraite, ayant fait à Chaville une nouvelle amie qui lit mes livres.

24. — Notre-Dame de la Merci.

Douloureux anniversaire.

Messe à 8 heures avec Jeanne.

Essayé vainement de travailler. Je suis trop découragé.

J'ai eu aujourd'hui comme un pressentiment de mon retour à la santé, mais ce soir je suis accablé.

25. — Continué et achevé mon nouveau chapitre. Je l'ai dit, je travaille par force; comme sous le fouet, malgré le chagrin, le découragement et la continuelle fatigue.

Jeanne a été forcée aujourd'hui d'aller emprunter 20 francs à un ami. C'est notre seule ressource.

Vers 6 heures, visite de Boutet, triste et miséreux autant que moi. On cause une heure sans aucune joie.

26. — A Vallette : Je le prie de me faire savoir exactement où en sont mes comptes au *Mercure*, dans l'intérêt de ma femme et de mes filles qui auront besoin d'être armées pour faire valoir leurs droits à ma succession dans le cas où je viendrais à disparaître.

Visite imprévue de Grolleau. Il m'apportait

des documents byzantins pour un frontispice à choisir, ce que nous faisons ensemble. *Constantinople et Byzance* pourra paraître dans la première quinzaine d'octobre. Je lui donne les adresses de Cornuau et de l'abbé D... pour leur envoyer le livre de Pierre qui a, dit-il, un vrai succès. Il serait curieux que, par ce livre, qui sera sans doute acquis par des communautés ou bibliothèques paroissiales, je pénétrasse enfin dans l'attention des catholiques.

Grolleau nous apprend que la plus dure famine sévit en Autriche.

Il s'en va après une conversation fort agréable sous nos marronniers.

Le soir, à 8 heures et demie, arrivée d'Édouard Souberbielle et de sa mère qui vont coucher ici. On cause une demi-heure. Je suis comme presque toujours très fatigué, très triste aussi, n'ayant pu travailler aujourd'hui.

27. — Employé toute la journée à la copie définitive de mes deux derniers chapitres. Rien de notable. On a passé tout le temps avec les Souberbielle dont l'amitié nous pénètre de joie.

Le soir, échecs avec Édouard.

28. — Après le déjeuner, tout le monde part pour Bures, à l'exception de Véronique qui reste seule avec moi.

En vue d'un nouveau chapitre, je relis *le Feu*, de Barbusse. Occasion peu ordinaire de montrer la France sans Dieu.

29. — On se prépare à recevoir les filleuls qui se sont annoncés.

Ils arrivent tous ensemble vers midi.

Déjeuner. Malgré la fraîcheur, on peut manger devant la maison avec plaisir.

Après déjeuner, lecture de mes derniers chapitres qui sont écoutés volontiers.

Cette lecture remplace ma sieste ordinaire sans inconvénient. Suis-je vraiment en voie de guérison?

Après la lecture, série de parties d'échecs avec Pierre.

Raïssa et Véra retournent à Bures vers 5 heures, Jacques et les deux Pierre restent pour dîner.

En attendant le train qui doit les emporter, sonate de Franck exécutée par Madeleine qu'accompagne Édouard.

Je peux encore veiller et lire jusqu'à 11 heures sans trop de fatigue.

30. Dimanche. — Messe à 8 heures avec Jeanne.

Le soir, Auric étant venu, je me décide à faire une lecture et j'en suis récompensé par l'enthousiasme de mes auditeurs. Nos amis semblent transportés, et moi-même je vois pour la première fois, avec une extrême intensité, l'importance des premiers chapitres dont je n'étais pas absolument sûr. On se sépare après 10 heures sur ces impressions.

Octobre.

1. — Journée triste employée uniquement à la lecture du *Feu* dont j'ai hâte de me débarrasser pour entamer un nouveau chapitre.

La peine de l'âme est grande. Depuis quelque temps, le secours qui venait si exactement quand on était en détresse, se fait attendre, devient très incertain et l'augmentation du prix de tout ce qui est nécessaire à la vie est une angoisse de tous les jours. On est tenté de craindre que le miracle constant qui nous

soutient depuis des années ne s'interrompe, Dieu retirant sa main.

En même temps, Véronique nous inquiète. La pauvre enfant est malade presque tous les jours et nous ne savons que faire. Les plus belles années de sa jeunesse se seront passées ainsi. Le chagrin m'accable quand j'y pense.

2. — Après-midi travail. Le chapitre sur le livre de Barbusse est réalisé en grande partie.

Après dîner, musique de Madeleine et de Souberbielle.

La crise du silence continue. Aucune lettre importante n'arrive.

4. — Saint François d'Assise.

Messe à 8 heures, tous ensemble excepté Véronique. Achèvement et mise au net du long chapitre sur Barbusse.

Réponse à Élisabeth de Groux qui vient de m'écrire :

Ma chère filleule, Madeleine a oublié de te dire que je mourais du chagrin de ne plus te voir. Sa conscience ne lui a pas permis de t'épouvanter de ce mensonge qui aurait pu te donner des ailes pour accourir. Mais, enfin, tu m'as écrit, et ta lettre me ranime assez pour qu'il me soit possible de te répondre quelques lignes.

Je vois d'abord que les occasions d'allégresse

ne foisonnent pas rue Chaptal. Ici non plus, et je me demande ce qui va suivre pour les uns et pour les autres. Je vois ensuite que la durée de ton absence est incertaine et qu'il est impossible de prévoir ton retour avec précision. Tristesse par-dessus les autres tristesses.

Nous avons eu depuis ton départ le très consolant séjour de notre amie de Tarbes, qui nous était visiblement *envoyée*, car nous avions à passer un furieux torrent. Mais elle s'en va ce soir et c'est une amertume extrême. Il me faut travailler malgré tout. Je ne dois pas oublier que je suis condamné aux galères du sublime à perpétuité. Le terrible livre commencé dans l'angoisse, continué dans la tribulation, il faut l'achever. Après celui-là un autre. On n'échappe pas à son destin. Cependant, je voudrais bien te revoir. Je crains tant pour toi la gale contagieuse des poètes et des fées ! Viens nous voir au plus tôt, ma petite Élisabeth.

Après-midi, très tard, visite des Bisson. Nous revoyons avec plaisir ces bonnes gens. Bisson a apporté quelques dessins ou esquisses de tableaux qui me donnent de son talent une idée avantageuse. Il espère trouver des portraits.

J'ai lu mon nouveau chapitre qui est trouvé admirable. La fin a été écrite ce matin, l'idée m'en étant venue *à la messe* et c'est, je crois, une de mes meilleures pages.

5. — Commencé péniblement un autre chapitre.

Accablé d'une tristesse insupportable, je demande, après dîner, qu'on récite ensemble le chapelet, ce qui me donne un peu de consolation.

6. — Messe à 8 heures avec Édouard.

Lettre d'un jeune homme qui m'envoie 50 francs et des impertinences.

Je réponds :

Je ne suis pas content de votre lettre qui nous a étonnés et affligés. Vous parlez avec amertume et non sans mépris des musiciens qui vous ont importuné dimanche. Je me hâte de vous avouer que les choses qu'ils disaient m'ont importuné moi-même et que j'en souffrais pour vous. Mais ils sont des amis très chers, des amis éprouvés, liés à nous par des liens surnaturels que vous ignorez et nullement à mépriser. Autant que vous-même, et depuis plus longtemps, ils ont la compréhension *totale* de mes sentiments et de mes pensées. Et ils ne sont pas les seuls, croyez-le. Dieu qui n'a pas voulu pour moi de la récompense ordinaire, du salaire matériel accordé à ceux qui travaillent uniquement pour les hommes, m'a donné des amis de l'espèce la plus rare, capables de me dire : « Quoique je fasse pour vous je resterai toujours votre débiteur. » Amis toujours prêts à donner et ne demandant jamais rien...

Après cette lettre, essayé de travailler. Je n'y parviens pas. Ma tête est vide et mon cœur ne fonctionne plus. Lecture.

7. Dimanche. — Messe à 6 heures et demie. L'heure du soleil nous est enfin rendue, mais le soleil lui-même ne nous est pas rendu. Temps affreux toute la journée.

Je travaille cependant, plus facilement que je n'aurais cru.

Avant le déjeuner, mon chapitre, *Un Solécisme*, était achevé.

Après-midi, vers 4 heures, visite de Termier et de Jeanne Boussac. La séance entière s'est passée en lecture de mes huit derniers chapitres. Succès certain, attendrissement, émotion visible des auditeurs.

Termier, fidèle à son habitude, me laisse de quoi subsister quelques jours.

8. — Rempli, avec ennui et force calculs, nos carnets de pain, s'ajoutant aux cartes de sucre et de charbon, car nous sommes à l'âge du papier administratif, en attendant la famine et le dénûment complet de toutes choses.

A 11 heures, le jeune Souberbielle nous quitte

pour aller vivre à Paris dans une pension et se préparer à ses examens.

Il viendra de temps en temps.

Je passe mon temps à la mise au net de mon chapitre. C'est tout le travail de ce jour noir et pluvieux.

Aucune lettre.

9. — Commencé et fort avancé un nouveau chapitre.

10. — Messe à 7 heures, seul. Est-ce l'effet d'une prodigieuse illusion? Il me semble que cette étrange messe de *requiem* n'a pas été dite. L'offertoire et la consécration m'ont paru inconcevablement supprimés. J'étais pourtant en possession de mes facultés et fort attentif. Je n'y comprends rien. L'officiant était le vieux missionnaire qui fonctionne ici comme vicaire.

11. — A 4 heures, visite d'Édouard Souberbielle au moment où je commençais mon chapitre sur les *Nouveaux riches*.

Un peu après, c'est Muls. Il a reçu de van Haastert tous les documents nécessaires pour un travail qu'il veut faire sur moi : *Léon Bloy en Hollande*, où il raconterait les polémiques

furieuses dont je suis l'objet dans ce pays.

Pierre, Auric et Élisabeth viennent bientôt après. Cette dernière forcée de veiller sur son père malade repartira ce soir.

Après dîner, séance de lecture. L'auditoire est heureusement vibrant, mais ma fatigue est extrême.

On se sépare à l'heure ordinaire.

12. — Lettre d'un inconnu sous-diacre, qui me remercie du bien que je lui ai fait; il m'apprend qu'ayant été « sur le chemin d'une abjuration, prêt à trahir sa foi et son vœu de sous-diacre pour passer à l'hérésie », la lecture de mes livres l'aida à vaincre la tentation. C'est la lecture du *Journal d'un converti* de Pierre qui l'a décidé à m'écrire.

Continué mon chapitre, mais avec quelle peine! Le temps est horrible. Pluie glacée toute la journée. J'y renonce bientôt et je descends faire un peu de feu, notre premier feu. J'ai, comme hier soir, un peu de fièvre et je crains de tomber malade.

13. — Saint Édouard. Je n'ose pas sortir ce matin. Je suis vraiment trop misérable.

Lettre au greffier de la justice de paix,

l'informant de mon impuissance à payer notre terme d'octobre. C'est Karl Boës lui-même qui m'a conseillé cet expédient.

Lettre du Dr Lamoureux, mon visiteur du 15 septembre. Il m'annonce gracieusement un secours que je suis impatient de voir venir. C'est ici la misère complète.

Après-midi, arrivée du secours, 50 francs.

Essai de travail. Impuissance et fatigue. La petite fièvre d'hier et d'avant-hier continue et s'aggrave. Que me faudra-t-il souffrir encore?

On a pu cependant organiser une toute petite fête pour accueillir Édouard qui revient ce soir. Quelques fleurs, un bel exemplaire du *Salut par les Juifs*, quelques images. Notre ami est très sensible à cette attention.

Mais je ne peux rester. La fièvre me force à me coucher, presque aussitôt après un repas des plus légers.

14. Dimanche. — Messe à 8 heures avec Jeanne, malgré la fièvre.

Lettre d'une amie envoyant 100 francs. Lorsqu'une provision de bois, venue avant-hier, aura été payée 65 francs, il nous restera peu de chose.

Il y a un changement dans le miracle de notre vie. Autrefois, des secours importants nous arrivaient en temps utile, aujourd'hui, de faibles secours se font attendre avec angoisse.

Décidément, j'ai la grippe. En souffrant beaucoup je tâche de continuer le chapitre commencé sans pouvoir le finir.

Pas de visiteurs. Madeleine et Édouard ont fait une promenade au bois de Verrières.

Il s'en va après 6 heures, devant dîner à Paris avec son père qui paraît fixé là pour quelque temps par son service militaire.

Ce soir encore je me couche de bonne heure, me sentant fort malade.

15. Lundi. — Pas de sortie. Je manque de force et de courage. Lettre très importante de Vallette. Il m'envoie le compte que je lui avais demandé et c'est une belle surprise pour moi. Je me croyais perdu de dettes au *Mercure*. Mais tout a changé depuis des années, la plupart de mes livres s'étant bien vendus. Actuellement, je ne dois plus que 380 fr. 85 qui, retranchés de 550 francs qui vont m'être dus pour les 4e et 5e éditions de *l'Exégèse*, tome I, me laissent créancier de 169 fr. 15, que Vallette a l'intention vraiment amicale de

m'envoyer ce matin même, après quoi, dit-il, nous serons *absolument quittes.* Dieu qui semblait s'être éloigné revient vers nous.

Théophile Briant a envoyé du beurre de Bretagne à Jeanne.

La journée, sans autre incident, est assez douloureuse pour moi, et ce soir il a fallu me coucher aussitôt après dîner, comme hier et avant-hier.

Cependant, j'ai pu finir mon chapitre.

16. Mardi. — Pas de sortie. Je suis brisé.

Copié le chapitre sur les *Nouveaux riches.* Après quoi je descends grelotter au coin du feu. Et il en est ainsi jusqu'au soir. Ma souffrance est grande.

Après-midi, l'argent de Vallette arrive.

Jeanne a été chez le médecin. Elle rapporte des pilules très efficaces, paraît-il, contre la fièvre, ou plutôt contre la grippe.

Je ne mange plus. L'appétit me manque. Il faudrait tout changer en moi.

17. Mercredi. — Pas de sortie.

A Vallette :

Brisé par la fièvre et grelottant au coin de mon feu, je veux cependant vous répondre quelques lignes.

Votre lettre m'a été infiniment réconfortante. Me reportant toujours aux années mauvaises, je me croyais enlizé dans des dettes infinies sans espérance d'en sortir. « Nous sommes absolument quittes, » m'écrivez-vous. Je l'avoue, cette affirmation merveilleuse pénètre en moi difficilement. Je suis si malheureux depuis tant d'années ! Non seulement vous m'écrivez cela, mais considérant qu'à telle époque, le *Mercure* me devra telle somme, vous me l'envoyez tout de suite, comme si vous aviez su qu'elle nous arriverait juste au moment où nous étions exténués de misère... Cela, mon cher Vallette, m'a touché le cœur profondément.

18. Jeudi. — Les prescriptions du médecin ne me réusissant pas, Jeanne m'amène un autre médecin, militaire, celui-là, et d'espèce sympathique. Il veut d'abord abattre la fièvre et me prescrit de l'aspirine, ce qui semble réussir presque aussitôt, puisque j'ai pu trouver la paix ce soir et dormir cette nuit. Mais il y a une suite assez longue à l'ordonnance, entre autres choses le jeûne absolu pendant trois jours.

Est-ce vraiment ainsi que je dois être soigné ?

Lettre d'un brigadier Gomès, qui dit en fort bons termes être avec moi bien qu'il ne soit pas un croyant, mais « vous êtes une si parfaite œuvre d'art ». Il veut être celui qui mendie

auprès du dernier des prophètes, l'honneur de le secourir, si les misères et les tribulations l'assaillent toujours.

19. Vendredi. — Après une nuit meilleure, j'envisage avec tout le calme possible ma situation. Combien je voudrais être délivré de ce régime qu'il me faudra subir plusieurs jours !

Jeanne répond au brigadier Gomès une lettre haute et forte. Si ce brigadier a bien dit ce qu'il voulait dire, il ne lui reste plus qu'à s'exécuter.

20. Samedi. — Continuation du même état. Cependant, j'ai retrouvé un peu d'appétit.

Après-midi, mandat de 50 francs envoyé par Lamoureux. Jeanne lui répond.

* * *

Ici finit le *Journal* de Léon Bloy.

HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉE A VÉRONIQUE ET MADELEINE

(INTRODUCTION INACHEVÉE)

Mes chères enfants, c'est au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que j'entreprends de vous raconter ce que je sais de l'*Histoire de France*. L'immense difficulté de ce travail m'a fait hésiter bien longtemps et je ne m'y détermine aujourd'hui que pressé et tourmenté par ma conscience, puisque j'ai le devoir de vous instruire.

Ah! mes chères petites, comme cela est difficile!

Savoir les grands événements, leurs dates, quelques-unes des circonstances principales qui les ont accompagnés, c'est ne pas savoir grand' chose. Plus je lis l'histoire et plus je m'aperçois que je l'ignore. C'est bien simple et vous allez tout de suite me comprendre. Je cherche Dieu dans l'histoire, c'est-à-dire la Main de Dieu dans tous les événements de l'histoire. Le catéchisme des petits enfants qui est, après

l'Ancien et le Nouveau Testament, le plus beau livre du monde, nous enseigne que « rien n'arrive dans le monde sans son ordre ou sa permission ». Il n'est donc étranger à rien, et voilà ce que les historiens ne montrent pas. Il faut le découvrir soi-même ou le deviner, ce qui est d'autant plus malaisé que la plupart des historiens, incroyants ou incapables de vues supérieures, ont toujours voulu montrer les hommes et n'ont presque jamais voulu montrer Dieu, ce qui est pourtant l'objet essentiel, le but et la fin de toute science historique.

Alors, naturellement, ils n'ont montré que les hommes qui leur plaisaient, c'est-à-dire les hommes qu'ils auraient voulu être eux-mêmes, se supposant à leur place, leur attribuant leurs propres pensées, leurs propres sentiments et oubliant que chacun de ces hommes d'autrefois, qui sont aujourd'hui en poussière, a eu sa mission et sa vocation très particulières dans le plan général de Dieu, que nul ne peut connaître ici-bas, mais qui fera l'admiration des Saints dans le Paradis.

Je veux vous donner, mes chères enfants, une règle très sûre pour lire l'histoire et en profiter. Il faut la lire avec un désintéressement parfait, un détachement, un dépouille-

ment complet de soi-même, exactement comme pour devenir un saint.

Quand on dit : quel dommage que tel événement soit arrivé au lieu de tel autre, on se regarde soi-même, on ne regarde pas Dieu.

Involontairement, sans s'en apercevoir, on suppose que Dieu s'est trompé, puisque rien n'arrive qu'il ne l'ait voulu ou permis, et qu'à sa place, on aurait beaucoup mieux fait.

C'est ainsi que les Anges sont tombés, qu'Adam est tombé, et c'est la pente universelle des hommes.

Il faut se dire, au contraire, que tout ce qui arrive est adorable aussi bien dans l'histoire des peuples que dans l'histoire des individus et que rien ne doit être supposé meilleur ou plus heureux que ce qui arrive aujourd'hui ou est arrivé, il y a cinq cents ans, même les plus affreuses catastrophes.

Quand on étudie l'histoire dans cet esprit de foi et de simplicité, c'est un éblouissement.

Conclusion

Fac ut videam !

Conclusion.

Il était 6 heures 10 minutes quand Léon Bloy rendait le dernier soupir en présence des siens : sa femme, ses filles, son filleul Pierre Van der Meer et Georges Auric. C'était le samedi 3 novembre.

Comme si on s'était donné rendez-vous, Félix Raugel arriva avec sa femme cinq minutes avant la mort ; il eut la joie chrétienne, ainsi que Jacques Maritain, d'ensevelir avec nous son grand ami.

Qu'elles soient bénies les douces mains qui nous entourent à la dernière heure et qui parlent quand les paroles se taisent !

Moment sacerdotal que celui du trépas d'un chrétien : *Pretiosa in conspectu Domini, Mors Sanctorum ejus.*

Je ne puis détacher ma pensée du souvenir de ces dernières minutes. Tous nous semblions communier à la paix céleste qui accompagnait la mort de Léon Bloy, et après avoir souffert de sa souffrance nous nous sommes fortifiés de sa force.

La peur de la mort lui était inconnue, et quand un jour, avant sa maladie, je lui ai demandé quel serait son sentiment en face de cet événement redoutable, il me répondit : une immense curiosité. — Et le côté physique? lui dis-je. — Il n'agit pas sur moi, fut sa réponse.

Les paroles citées dans la préface de *Dans les Ténèbres* : « Je suis seul à savoir la force que Dieu a mise en moi pour le combat ! » il les prononça à la fin d'une nuit douloureuse, quelques jours avant sa mort. Il ne se voyait pas encore mourir, mais ayant reçu l'Extrême-Onction, son attention se détournait de plus en plus du monde extérieur, de son œuvre même, et devint intérieure.

Il reçut avec bonté ses amis quand son état le permettait. L'un d'entre eux me fit la remarque : « Bloy a gardé le geste jeune, malgré son âge, malgré sa maladie. »

Les derniers jours, son regard calme et pénétrant se dilatait et devint très beau, s'élevant sans cesse comme pour chercher au loin sa vision.

Il a peu parlé pendant sa maladie, étant d'ordinaire absorbé intérieurement, mais souvent une parole de bonne humeur venait soudain nous soulager le cœur.

Il ne se plaignait pas au milieu de ses grandes et douloureuses crises. Sans doute acceptait-il ces coups sans merci, le battement de son cœur comme son *mea culpa*, car il dit un jour avec douceur à sa chère filleule Raïssa : « J'expie la bassesse de ma nature… »

Cher Léon Bloy ! Puissions-nous expier la nôtre avec autant d'humilité et de soumission quand notre heure sonnera !

La fête de la Toussaint il reçut pour la dernière fois la communion, entouré de sa famille et de quelques amis intimes. Il a récité avec nous le *Magnificat*, pendant que la Liturgie du jour faisait entendre les paroles des Béatitudes sur ce Pauvre, sur tous les pauvres, membres de Jésus-Christ : *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.

Beati estis cum maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos MENTIENTES, *propter me : gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.*

Je connais un prêtre, ami des pauvres, qui, ayant appris par dépêche, au moment de monter à l'autel, que Léon Bloy se mourait, fut bouleversé par la coïncidence des paroles

liturgiques avec cette mort et en fit la lecture sous une pluie de larmes tant sa joie était grande et sa foi profonde en la miséricorde de Dieu sur ce grand Méconnu.

Le matin du premier samedi du mois des Morts, Léon Bloy put encore se lever. Il ne souffrait plus, me dit-il. Mais il dut s'étendre aussitôt.

La journée fut paisible. La faiblesse eut raison de sa merveilleuse constitution. Peu à peu, il s'assoupit et, vers le soir, à l'heure de l'*Angelus*, sans râle, sans agonie, il passa par la *Porte des Humbles*.

Quand ses traits furent fixés dans la mort, c'est alors qu'apparut son âme.

Aucune parole ne pourrait rendre la majesté, l'AUTORITÉ, la sérénité de ce visage.

Vraiment ! Dieu l'avait marqué de son sceau, et il portait les paroles :

CELUI-CI EST A MOI.

Selon sa propre expression, parlant de son fils André, il avait l'air d'un *Capitaine des Anges*.

REQUIESCAT IN PACE

JEANNE LÉON BLOY.

Paris, 1919.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS CET OUVRAGE

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D IMPRIMER

le trente octobre mil neuf cent vingt

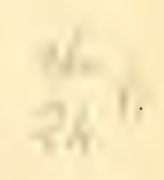
PAR

L'IMPRIMERIE PAUL DUPONT

POUR LE

MERCVRE DE FRANCE





MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

—

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le *Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER

